YVONNE PITROIS

AUTEUR DE

Ombres de Femmes

Petits Enfants, Grands Exemples, etc.

NOBLES VIES

ABRAHAM LINCOLN

Le Libérateur des Esclaves



TOULOUSE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION DE TOULOUSE

DÉPÔT : RUE DES SALENQUES, 28

1912

ABRAHAM LINCOLN

CAHORS ET ALENÇON, IMP. A. COUESLANT. — 14.760

Yvonne PITROIS

AUTEUR DE

Ombres de Femmes

Petits Enfants, Grands Exemples, etc.

NOBLES VIES

ABRAHAM LINCOLN

Le Libérateur des Esclaves



TOULOUSE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION DE TOULOUSE

DÉPÔT : RUE DES SALENQUES, 28

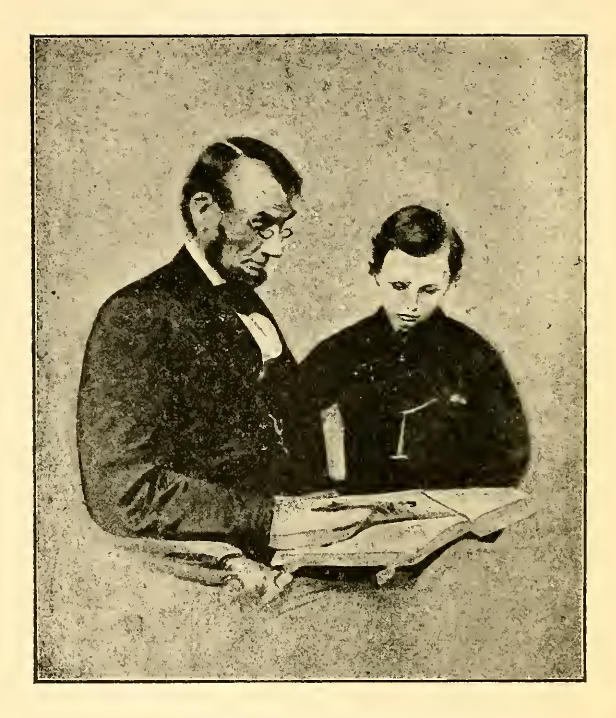
—

1911

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front;
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cîme,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour.

C'est le prophète saint, prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche,
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur! Les autres je les plains.

Victor Hugo.



LINCOLN ET SON FILS TAD

A NOS BIEN CHERS AMIS

ELISABETH ET JOSEPH CHAMBERLAIN

AVEC MON AFFECTION PROFONDE

ET EN TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION

POUR LEUR GRAND HÉROS NATIONAL

Tours, 10 Juillet 1911.

NOBLES VIES

ABRAHAM LINCOLN

Le Libérateur des Esclaves

Avec la prière et la Bible,
A cœur vaillant, rien d'impossible !
Daniel BENOIT.

CHAPITRE PREMIER

L'enfant des bois

Par une chaude journée de la fin de l'été de 1813, un pauvre vieux soldat américain, rentrant dans ses foyers après avoir pris part à la guerre entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, cheminait sur une route solitaire de l'Etat du Kentucky.

Le paysage était d'une beauté grandiose. A droite, à gauche, s'étendaient des bois impénétrables, des fourrés si épais que les

flèches d'or du soleil ne parvenaient jamais à les percer, et qu'il y régnait un demi-jour plein de solennité et de recueillement, comme sous les voûtes d'une cathédrale. Des lianes que l'automne approchant avait déjà teintées d'écarlate, d'or et de pourpre, s'élançaient de cime en cime, unissant les arbres géants de leurs volutes aériennes et se balançant, légères, au moindre souffle de la brise. Un murmure rafraîchissant d'eau courante bruissait dans le lointain, accompagnant en sourdine le ramage de quantités d'oiseaux, hôtes de ces solitudes, dont les mille gazouillements se fondaient, s'harmonisaient les uns avec les autres, pour ne plus former qu'une chanson unique, ineffable, — la voix ailée de la forêt.

Le voyageur, fatigué d'une longue étape, peut-être souffrant d'anciennes blessures, peut-être absorbé par de douloureux souvenirs, marchait lentement, péniblement, appuyé sur son bâton, sans prêter attention aux splendeurs qui l'entouraient... Tout à coup il tressaillit en entendant une voix semblant surgir de terre, qui disait :

« Bonjour, Monsieur le soldat ! »

Il baissa les yeux, et vit devant lui la plus drôle d'apparition qui se puisse imaginer !

Figurez-vous un bambin d'environ quatre ans, grand et fort pour son âge, musculeux, solide, à peine vêtu d'une veste grossière, d'une culotte qui laissait à découvert ses genoux osseux, ses maïgres jambes et ses pieds nus. D'une main, le petit bonhomme, — véritable lutin des bois, — tenait une branche d'arbre ornée d'une ficelle, formant une ligne primitive ; de l'autre, il balançait gauchement un poisson aux écailles d'argent, apparemment le produit de sa pêche. Le visage qu'il levait vers le voyageur était à l'unisson de son apparence, — éclairé de tout petits yeux gris, avec des traits qu'on aurait dits taillés à coups de hache, une bouche tordue, affreuse, qui s'ouvrait presque d'une oreille à l'autre, dans un sourire délicieux, — oui, délicieux malgré sa laideur, tant il était empreint de confiance enfantine et de malice candide !

« Bonjour, Monsieur le soldat, » répéta gravement le garçonnet ; « d'où est-ce que vous venez ? Où allez-vous ? Est-ce que vous avez fait la guerre aux Anglais ? »

Fort amusé de cet aplomb, conquis déjà par ce singulier petit homme, le vétéran répondit avec complaisance à ses questions; voyant avec quelle attention passionnée l'enfant l'écoutait, il s'assit même sur le

bord de la route pour lui raconter un ou deux épisodes de ses campagnes, puis, curieux de le connaître, il l'interrogea à son tour.

« Je suis Abraham Lincoln, » répliqua l'enfant sans se faire prier, « mais papa et maman m'appellent toujours Abe... Papa est colon, et aussi charpentier, il coupe de grands arbres pour construire des cabanes ; quand j'aurai sept ans, il me donnera une hache et je l'aiderai ; maintenant, j'ai quatre ans ; Sarah, ma sœur, est plus grande que moi, elle a six ans... Oui, c'est moi qui ai pêché ce petit poisson dans la rivière, je le rapporte pour souper... Nous demeurons là-bas, là-bas, au milieu des bois... Voulez-vous venir avec moi chez nous, Monsieur le soldat ? Papa et maman seront contents de vous voir, bien sûr ! Maman est si bonne, elle dit toujours qu'il faut avoir pitié des soldats, des vieillards et des voyageurs. Vous êtes tout cela à la fois, alors elle vous recevra très bien, vous verrez... A la veillée, vous nous raconterez encore des histoires de la guerre... »

Mais le vétéran, ayant consulté la grosse montre d'argent tirée de son gousset, se relevait péniblement, remontant d'un coup d'épaules le sac de cuir maintenu sur son dos par deux courroies.

« C'est impossible, mon petit ami... J'en suis bien fâché, mais il faut que je sois ce soir à Hodgensville, et j'ai encore plusieurs lieues à faire d'ici là... Au revoir, mon brave petit Abe ! Que le bon Dieu te bénisse ! »

Et, après avoir posé sa main tremblante sur la tête hirsute de l'enfant des bois, le vieil Américain reprit sa route.... Debout à la même place, balançant son petit poisson, Abraham le regardait s'éloigner, si vieux, si seul, si pauvre, marchant d'un pas si lent et si fatigué ! Dans les premières ombres du crépuscule qui commençait à tomber sur la forêt, cette silhouette cassée, courbée par la misère autant que par l'âge, avait quelque chose d'indiciblement triste... Si jeune qu'il fût, le garçonnet le sentit, et son cœur, où la bonté, l'infinie tendresse pour tout ce qui souffre étaient choses innées, s'en remplit d'une immense compassion...

Soudain, le vieux soldat entendit des petits pieds nus courant après lui sur la route. Abe, tout essoufflé, le rejoignit, et, lui mettant de force dans la main son poisson, le poisson de son dîner :

« Tenez, Monsieur le soldat... Je n'ai que cela, alors je vous le donne... Si, si,

prenez-le, je peux très bien manger mon pain sec ce soir, ça me fera tant plaisir ! »

Et, pour couper court à la résistance du vieillard, il se sauva à toutes jambes.

C'est là le premier trait que l'on connaisse de l'enfance d'Abraham Lincoln ; il le peint déjà tout entier, avec sa générosité spontanée, son esprit de sacrifice !

Ce petit garçon descendait de Quakers qui, dès le dix-septième siècle, s'étaient faits pionniers, et, dans ces vastes solitudes de l'Amérique, alors presque aussi étrangement désertes qu'aux premiers jours du monde, s'étaient mis à défricher les bois, à cultiver les terres, s'enfonçant toujours plus avant vers le cœur du pays, vivant des produits de leur chasse et de leur pêche, constamment en alerte pour se défendre contre les attaques des bêtes féroces, ou celles des Indiens, parfois tout aussi féroces !

Le grand-père d'Abe, qui s'appelait, lui aussi, Abraham Lincoln, perdit la vie dans des circonstances tragiques. Un jour, sans provocation aucune, les Peaux-Rouges se jetèrent sur son campement installé dans une clairière, se mirent à piller, à massacrer en brandissant leurs tomakaws et en poussant leurs terribles cris de guerre. L'un des sauvages, ajustant l'homme blanc, épaula

sa carabine et l'abattit d'un coup de feu ; il allait se jeter ensuite sur le plus jeune des enfants du colon, Thomas, un bambin de six ans... Ce que voyant, le fils aîné des Lincoln, âgé de quatorze ans, courut à leur demeure, en ressortit avec un fusil armé, et, visant une amulette blanche que le meurtrier portait sur sa poitrine, il l'étendit raide mort près du cadavre de sa victime ; il avait sauvé son frère !

Thomas avait assisté, spectateur impuissant et terrifié, aux péripéties de ce drame. Le campement anéanti, la famille ruinée se dispersa, et le pauvre enfant, sans personne pour veiller sur lui que Dieu seul, commença une vie errante dans les forêts et les solitudes, repoussé ici, là, trouvant à s'employer quelques mois, s'initiant tant bien que mal au métier de charpentier, et grandissant dans une profonde ignorance. Lorsque, devenu homme, il eut épousé une de ses cousines, sa femme lui montra à tracer à grand'peine les lettres de son nom, c'est tout ce qu'il put jamais apprendre ! Mme Lincoln, elle, était plus développée que son mari ; cela, grâce surtout à la Bible que, fervente chrétienne, elle lisait chaque jour.

Tous deux étaient d'une pauvreté in-

croyable. Leur second enfant, Abraham, naquit, deux ans après sa sœur, le 12 février 1809, dans une cabane que le père avait construite lui-même en troncs d'arbres appuyés les uns contre les autres, et dont les interstices étaient bouchés avec de la mousse ! C'était à peine moins primitif que la hutte d'un naufragé ou la tente d'un sauvage, et pourtant, cette cabane des bois du Kentucky, les Américains l'ont reconstituée avec amour, avec orgueil. C'est pour eux un trésor inestimable, le symbole vivant de l'énergie et de la persévérance de l'homme qui, après y avoir passé ses premières années, devait arriver un jour à la Maison Blanche, la demeure des Présidents de la République !

Poursuivi par la misère, Thomas Lincoln émigra plusieurs fois avec sa petite famille. On entassait le pauvre mobilier, les outils du bûcheron sur un radeau ou sur un chariot, on s'en allait, droit devant soi, jusqu'à ce qu'on ait trouvé dans une clairière, au bord d'une source, un endroit favorable pour y camper ; alors le charpentier recommençait son dur labeur, abattant des arbres, construisant un abri pour sa nichée.

Ce fut ainsi qu'en 1816, on quitta le Ken-

tucky, le pays natal d'Abraham, et, en traversant d'immenses forêts où les fougères arborescentes s'élevaient à hauteur d'homme, où la faune et la flore avaient pris un prodigieux développement, on se rendit dans l'Indiana. Là, Thomas choisit pour s'y fixer un endroit désert appelé « la Crique du Petit Pigeon. » D'autres émigrants vinrent le rejoindre plus tard, et établirent leurs demeures dans le voisinage, c'est-à-dire dans un rayon de huit ou dix lieues ! Mais le bûcheron et les siens restèrent toujours plus ou moins isolés.

Le premier hiver qu'ils vécurent dans l'Indiana les surprit, alors que le père n'avait pas encore eu le temps d'édifier une cabane ; on passa la mauvaise saison dans une sorte de baraquement de perches, de feuilles sèches et de branchages, où la pluie, la neige et le vent entraient comme chez eux ! Les pauvres gens n'avaient ni briquets, ni allumettes, naturellement. Pour ne pas mourir de froid, ils durent entretenir nuit et jour un grand feu à l'entrée du campement ; souvent, en allant le raviver, ils entendaient dans l'ombre les hurlements des loups et les grognements des ours rôdant à l'affût de leur proie !

Au printemps seulement, Thomas Lin-

coln put se mettre à construire une nouvelle hutte qui ne fut guère plus confortable que celle où Abraham avait vu le jour. Pour plancher, il y avait la terre battue, pour lits des tas de feuilles sèches, pour couvertures des peaux de bêtes fauves ; la fenêtre n'avait point de vitres, l'entrée de la cabane point de portes, et, par les fentes de la cloison, on pouvait tirer sans se déranger sur le gibier qui passait !!...

Lorsque son fils avait atteint sept ans, le bûcheron, suivant sa promesse, lui avait donné une petite hache ; courageusement, Abe l'aida à couper les arbres, à scier les branches, à équarrir les poutres nécessaires à la construction du nouveau logis ; puis il continua, comme il devait le faire pendant les quinze années de son enfance et de son adolescence passées à la Crique du Petit Pigeon, à seconder son père dans tous ses travaux ; avec lui, il défricha les vastes étendues des forêts vierges, préparant les emplacements où, si peu d'années après, s'éléveraient les cités de la « vie intense », les populeuses fourmilières humaines aux maisons de vingt étages et plus ! Avec lui aussi, il bêcha, piocha le sol fécond, il planta les légumes, ensemença et cultiva les céréales destinées à la nourriture de la famille.

Dans cette rude existence de pionnier commencée de si bonne heure, l'enfant des bois courait grand risque de développer la force de ses muscles, la vigueur de ses bras au détriment de son âme et de son cœur. Il n'en fut rien, grâce à la douce et délicate créature qui était sa mère. Elle lui avait transmis en lui donnant la vie ses aspirations supérieures, ses tendances vers l'idéal ; elle sut encore les faire croître et les augmenter en lui. La plus touchante intimité régnait entre eux. Ce fut elle qui lui apprit à lire, dans sa chère Bible, sa compagne inséparable, qui, à son tour, deviendrait et resterait, pendant toute sa carrière, l'amie, la consolatrice, le guide spirituel d'Abraham Lincoln.

Souvent, le soir, quand le bûcheron harassé de fatigue s'était jeté sur son matelas de feuilles sèches, et que la petite Sarah était aussi allée se coucher, Abe apportait une brassée de branches de pin, la jetait dans le foyer pétillant, afin qu'à leur flamme dansante, sa mère pût lui lire un des beaux récits, des saisissants passages de la Bible, ou l'aider à les déchiffrer lui-même. Ensuite, ils faisaient ensemble leur prière, les mains hâlées, déjà vigoureuses du petit garçon jointes dans les mains amaigries de

Mme Lincoln. « Je me souviens, » disait le Président des Etats-Unis, « des prières de ma mère ; elles se sont attachées à moi et m'ont soutenu toute ma vie. »

Hélas ! La pauvre jeune femme, quelle douleur devait remplir son cœur, tandis qu'elle recommandait à la garde du Tout-Puissant l'enfant bien-aimé qui, elle le sentait, serait bientôt orphelin !

Elle avait toujours été très fragile, et la vie nomade, faite de fatigues, de misères et de privations qu'elle avait menée depuis son mariage, l'avait beaucoup affaiblie ; l'affreux hiver passé en arrivant à la Crique du Petit Pigeon avait achevé de ruiner son peu de santé. Depuis ce moment, elle déclina doucement, sans se plaindre, devenant un peu plus blanche, un peu plus mince de jour en jour. Elle répétait souvent aux siens d'aimer Dieu et de s'aimer les uns les autres... L'année qui suivit leur installation dans l'Indiana, au cours d'une épidémie meurtrière qui décimait les malheureux colons, alors que nul médecin n'aurait pu être appelé au secours à trente lieues à la ronde, elle mourut. Son fils avait neuf ans. Thomas Lincoln et le pauvre petit Abe coupèrent un grand arbre ; des planches vertes, ils firent un cercueil

où ils la couchèrent, puis ils creusèrent une fosse dans la forêt et l'y ensevelirent en pleurant...

L'âme tendre et religieuse d'Abraham ne pouvait supporter l'idée de laisser sa mère morte, seule dans ces bois immenses, sans même qu'une prière fût prononcée sur sa tombe, — excepté la prière sans paroles qui s'échappait de son cœur désolé !

Parfois, dans ces déserts du Nouveau Monde, un prédicateur itinérant allait de pays en pays, de campement en campement, de hutte en hutte, porter l'Evangile aux pionniers disséminés. Plusieurs années auparavant, quand on habitait encore le Kentucky, un de ces hommes de Dieu avait fait halte chez les Lincoln ; dans sa détresse inexprimable, l'enfant se souvint de la bonté qu'il leur avait témoignée... Il savait un peu écrire. Alors, de lui-même, il composa péniblement une petite lettre, — sa première lettre, — un appel naïf et poignant, qu'il confia à un voyageur traversant l'Indiana, le conjurant de le faire parvenir à leur ancien ami. Après bien des recherches, après avoir passé de mains en mains, la touchante supplique atteignit son destinataire. Quelques mois plus tard, le dévoué missionnaire pouvait enfin franchir

les 150 kilomètres qui le séparaient de la Crique du Petit Pigeon, pour venir prononcer, sur le tertre verdoyant qui recouvrait les restes de Mme Lincoln, les paroles de vie éternelle et de suprême consolation que le pauvre enfant avait tant besoin d'entendre.

Thomas Lincoln sentait bien qu'il ne pouvait vivre seul avec ses deux petits orphelins. Aussi, la période du grand deuil passée, il s'absenta un jour, et revint, amenant une jeune femme, mère elle-même de trois enfants, et veuve depuis peu, qu'il présenta à Sarah et Abraham comme leur nouvelle maman. Cet événement fut un bonheur pour eux, car leur belle-mère était une femme pieuse, intelligente, au caractère énergique, uni à un cœur chaud et généreux, et qui leur témoigna de suite une affection aussi maternelle que celle qu'elle montrait à ses propres enfants. Elle possédait quelque bien, et apporta avec elle dans l'humble logis du charpentier un peu de confort et de bien-être, des vêtements, des meubles, du linge, maintes choses dont le frère et la sœur avaient été totalement dépourvus jusque-là ! Elle sut même persuader à son mari de faire à la cabane diverses améliorations

qu'elle jugeait indispensables, un vrai plancher, une vraie porte, une vraie fenêtre. Avec le temps, elle l'amena même à ajouter au bâtiment principal des dépendances, une buanderie où elle put faire ses lessives, une étable pour les animaux. Si bien que la « ferme des Lincoln » comme les autres colons l'appelaient, prit meilleure apparence ; l'été, elle semblait presque attrayante, avec le jardin cultivé qui s'étendait à l'entour et le cadre de la forêt grandiose, où retentissaient de l'aube à la nuit les coups de hache des bûcherons.

Le seconde Mme Lincoln se rendit vite compte de l'intelligence du petit Abraham ; elle sut toujours l'encourager, le diriger, lui donner confiance en l'avenir et en lui-même. Le jeune garçon, en retour, s'attacha de tout son cœur aimant à cette excellente femme. Cinquante ans plus tard, celle-ci, devenue octogénaire, devait lui rendre, en pleurant sa mort, ce beau témoignage : « Abe n'a jamais eu pour moi un regard déplaisant, une parole malsonnante ; jamais il n'a refusé de faire quoi que ce soit que je lui aie demandé. C'était le meilleur garçon que j'aie vu de ma vie ! »

Dans les conditions d'existence et le milieu où grandissait le fils du charpentier,

le problème de l'instruction semblait de prime abord impossible à résoudre, et pourtant, dès ses premières années, son but, son idéal, sa raison de vivre aurait pu se résumer en ces deux mots : apprendre, comprendre !

Quelquefois, d'autres colons venaient, le soir, causer avec Thomas Lincoln autour du grand feu de branchages. Hommes frustes, mais non dépourvus d'intelligence naturelle, ils se racontaient des histoires, parlaient du vaste, vaste monde dont ils vivaient si éloignés, discutaient amicalement religion, politique... Abe, blotti dans un coin, les écoutait de toutes ses oreilles ; il ne perdait pas une syllabe ; chose curieuse, les phrases qu'il ne comprenait pas se gravaient mot à mot dans sa mémoire ; elles le poursuivaient pendant la nuit avec une telle obstination qu'il ne pouvait dormir. Alors, en proie à une sorte de fièvre, il sautait à bas de son lit, marchait de long en large dans sa chambre en se répétant à lui-même ces paroles mystérieuses, les tournant et les retournant dans son esprit, jusqu'à ce qu'il leur ait trouvé un sens, une explication. Satisfait enfin, comme si une grande lumière eût pénétré en lui, il se recouchait et s'endormait paisiblement, tan-

dis, que, par les fentes de la hutte, les étoiles scintillant par delà le dôme de la forêt profonde le regardaient de leurs innombrables yeux d'ange, solennels et silencieux.

D'abord dans le Kentucky, puis dans l'Indiana, Abraham fréquenta des écoles dirigées par des maîtres nomades, pauvres colporteurs de l'instruction rudimentaire, qui, la plupart du temps, savaient tout juste lire, écrire et compter ! Il y restait quelques semaines, ou même quelques jours seulement ; puis bien vite Thomas Lincoln, qui, dans sa complète ignorance, ne pouvait se rendre compte du tort qu'il causait à son enfant, le reprenait pour se faire aider par lui dans ses travaux ou pour le louer comme petit domestique à des fermiers du voisinage. En sorte que, bien que la période des études d'Abraham embrassât neuf années de son enfance et de sa jeunesse, il n'avait réellement été en classe que douze mois en tout ! Et quelle énergie, quelle volonté il lui fallut pour atteindre ce résultat ! Fréquemment, le lieu où se tenait l'école était distant de quatorze ou quinze kilomètres, il devait marcher une demi-journée à l'aller, une demi-journée au retour pour y passer deux heures !

Avec un tel système, un garçon pares-

seux ou indifférent n'aurait à peu près rien appris, et surtout, dans les longs intervalles de sa vie scolaire, eût oublié tout ce qu'on lui avait enseigné. Mais Abe était studieux dans l'âme ; ces fragments, ces bribes d'instruction, il savait les coordonner, les ajuster les uns aux autres, les compléter par son labeur solitaire, persévérant et acharné. Dès que son travail manuel lui donnait un peu de répit, laissant hache, scie, bêche ou marteau, il lisait, étudiait, réfléchissait, avec une ardeur que nul obstacle ne parvenait, non pas même à abattre, mais à décourager.

N'ayant pas d'argent pour se procurer papier, plumes ou encre, il calculait et écrivait ses devoirs avec un morceau de charbon, soit sur les poutres de la hutte, soit sur des planches qu'il avait dégrossies lui-même. Le seul cahier qu'il possédait lui servait à recopier ou résumer, de sa jolie écriture fine et soignée, ce qu'il trouvait de plus intéressant dans les livres qu'il empruntait à droite, à gauche, — car, naturellement, il ne fallait pas songer à en acheter, — et qu'après son éreintante journée de charpentier ou de garçon de ferme, il lisait le soir, à la lueur du foyer lui tenant lieu de lampe.

Une fois, il parcourait ainsi au coin du feu une « *Vie de Washington* », le grand héros Américain, le premier président des Etats-Unis. Vaincu par la fatigue, il déposa le volume entre deux poutres de la paroi et s'en fut coucher. Dans la nuit tomba une pluie torrentielle ; le premier mouvement du jeune garçon, en se réveillant le lendemain, fut de courir vers son trésor... Il était trempé, abîmé, méconnaissable !... Fort contrit, Abraham n'eut même pas l'idée de cacher l'accident ; il prit le livre et alla le reporter à son propriétaire, lui racontant sans détour ce qui était arrivé et lui offrant de payer le dommage, non en argent, car il ne possédait pas un centime au monde, mais par son labeur. Cette proposition fut acceptée, il travailla la terre trois jours entiers pour son créancier, mais en fin de compte il avait payé sa dette, et il possédait cette « *Vie de Washington* », son livre, son premier livre, chèrement acquis, souillé, gâté, gonflé d'humidité, mais qu'importe ? Il l'aimait, il en était fier, il ne se lassait plus de le lire, de le relire, de se pénétrer de ses nobles leçons... N'est-ce pas remarquable que, par un acte de loyauté qui prouve la délicatesse de sa conscience, le futur Président des Etats-Unis ait ainsi

acquis l'histoire de son premier prédécesseur, « l'homme qui n'a jamais menti ! »

Comme bien l'on pense, Thomas Lincoln ne comprenait ni n'approuvait ce zèle pour l'étude. A ses yeux, c'était presque un péché de consacrer à la lecture tant d'heures que Dieu fait, et, plus d'une fois, il alla jusqu'à traiter son fils de « paresseux ! » La belle-mère ne manquait jamais d'intervenir.

« Ne dis pas cela, Tom, » protestait-elle. « Paresseux, notre Abe toujours le premier levé, le dernier couché, qui n'a d'égal dans le pays ni un bûcheron pour abattre ou scier un arbre, ni un laboureur pour retourner les sillons, ni un batelier pour conduire un radeau ! Ne te seconde-t-il pas déjà comme un homme ? N'a-t-il pas quitté son école sans un murmure, sans une plainte, chaque fois que tu as eu besoin de lui ?

« C'est vrai, femme, » répondait le colon en hochant la tête, « mais, je le vois bien, va, son cœur n'est pas dans son travail. Il m'obéit parce que c'est son devoir, il fait son ouvrage pour gagner son pain, mais il n'a la tête qu'à ses méchants imprimés...

« Ses méchants imprimés, Thomas! Pen-

se donc que notre sainte Bible, que le garçon lit chaque matin, est un de ces « méchants imprimés ! » Ça devrait suffire à t'empêcher de te fâcher après les livres ! Comme tu serais fier, si, un jour, à force d'étudier et d'apprendre, Abe devenait instituteur, qui sait ? peut-être même pasteur ! Ça ne m'étonnerait pas, moi, qu'il soit choisi pour cela, quand je le vois si attentif aux prédications qu'il va entendre çà et là dans la forêt, et surtout si respectueux avec nous, si patient avec ses frères et sœurs, si bon, si doux avec tout le monde ! »

Et c'était vrai ce qu'elle disait là, Mme Lincoln. Ce garçon, grand comme un géant, — à quatorze ans il avait atteint sa taille d'homme, 1 mètre 93 ! — laid, gauche, fruste, qui paraissait si embarrassé de ses longs bras, de ses longues jambes, de son corps interminable dans ses pauvres vêtements toujours trop étroits et trop courts, était la bonté, la douceur personnifiées. Il ne pouvait supporter de voir maltraiter un être humain, ni même un animal.

Un jour, revenant de l'école, il entendit dans une clairière de grands éclats de rire; il s'approcha inaperçu, et que vit-il ? Deux

garnements de son âge, qui avaient allumé du feu et posé des braises brûlantes sur la carapace d'une malheureuse tortue, s'amusant beaucoup de la course folle que la souffrance lui faisait faire ! Révolté, Abe bondit ; d'un coup de pied, il fit voler au loin les tisons qui torturaient la pauvre bête, puis, se tournant vers ses bourreaux, — car ce pacifique savait s'indigner pour les justes causes, et ses poings avaient des arguments solides, — il leur administra la plus magistrale correction qu'ils pussent recevoir ! Un peu calmé enfin, il leur démontra la lâcheté de leur conduite, et ne les laissa partir qu'après leur avoir fait promettre de ne jamais recommencer un jeu si cruel.

Un autre trait de sa compassion envers les animaux, ces « *créatures muettes de Dieu* », est celui-ci. En une certaine occasion, la famille Lincoln dut, par un hiver rigoureux, traverser en radeau un fleuve à demi gelé, charriant d'énormes glaçons. Un petit chien avait été oublié sur le rivage, et, voyant s'éloigner l'embarcation qui emportait ses maîtres, il courait de long en large, jappant, gémissant, affolé. « Je ne pus supporter l'idée d'abandonner même un chien, » raconta Lincoln ; « aussi, j'enlevai mes souliers ; pieds nus, je traversai

le fleuve en sautant d'un glaçon sur l'autre, et, triomphalement, je revins apportant dans mes bras le pauvre animal transi et grelottant. Ses frénétiques effusions de joie et de reconnaissance me compensèrent amplement du péril auquel je m'étais exposé. »

Nous ne serons donc pas surpris d'apprendre que Lincoln, bien qu'il fût excellent tireur, ne se mêlait jamais aux chasses organisées, en parties de plaisir, par les garçons du voisinage. Tuer ou faire souffrir inutilement lui était odieux. En ces occasions, il restait chez son père, à lire ou à étudier.

Quand il fréquentait la société, malgré une sorte de mélancolie native, due peut-être à la solitude des grands bois où il avait toujours vécu, il se montrait gai, ouvert, sympathique. Comme le petit bonhomme de jadis abordant le vieux soldat, il aimait questionner, écouter, et aussi causer ; il arrêtait les passants, les voyageurs pour leur demander les nouvelles et s'entretenir avec eux des affaires du pays. Il parlait bien ; de bonne heure, son talent pour raconter des histoires le rendit populaire. Il avait la répartie vive et juste ; il plaisantait volontiers, mais, dans sa bonté,

n'aurait voulu froisser ni offenser personne ; aussi sa malice était toujours tempérée par une exquise bienveillance.

Adolescent encore, la culture intellectuelle que lui avaient donnée ses lectures lui permit d'écrire quelques petites pièces de vers et plusieurs essais en prose. Il faut noter les sujets de ces derniers, car ils indiquent ses tendances. L'un condamnait « la cruauté envers les animaux », — nous avons vu s'il était en droit d'en parler ! Un second travail, sur la tempérance, eut l'honneur de l'impression dans un journal local. A cette époque pourtant, la lutte contre l'alcoolisme n'existait pas encore, mais Lincoln fut toujours abstinent, et il devait dire :

« Je considère l'intempérance comme l'un des plus grands, sinon le plus grand de tous les maux qui affligent l'humanité. »

Un troisième essai du jeune homme, traitant de la politique nationale, fut remarqué par un avocat qui offrit à l'auteur une place dans ses bureaux. C'était une chance inespérée, mais Abraham la refusa pour ne pas faire perdre à son père la modeste somme, — 1 franc 50 — qu'il gagnait alors chaque jour comme ouvrier agricole.

Peu après, cependant, son horizon s'élar-

git. Il fut engagé pour diriger un radeau qui portait de nombreuses marchandises de valeur à la Nouvelle-Orléans, en vendre le chargement et rapporter l'argent. C'était un poste de confiance que lui valaient là son honnêteté et son intelligence. Il s'en acquitta à merveille, mais non sans courir un terrible danger. Une nuit, le radeau, amarré au rivage du Mississipi, fut assailli par des nègres qui voulaient massacrer les bateliers pour s'emparer des marchandises. Le compagnon de navigation de Lincoln allait chasser les agresseurs à coups de fusil ; Abraham le lui défendit, et, s'armant d'un solide gourdin, parvint, par ses moulinets, à repousser l'ennemi. Les maraudeurs ne se doutaient guère qu'ils venaient d'attaquer l'homme destiné à donner à leur race l'indépendance et la liberté !

Mais ce contact mouvementé avec les noirs ne fut pas le seul du jeune pionnier. Sur le grand fleuve, il rencontra maints bateaux emportant des cargaisons d'esclaves enchaînés comme un vil bétail. Plus tard, au cours d'un second voyage, il assista à un marché d'esclaves, il vit des maris et des femmes violemment séparés l'un de l'autre, des jeunes filles entraînées de force par d'odieux traficants, des mères,

folles de douleur, cherchant en vain à retenir l'enfant tout en larmes qu'on arrachait de leurs bras...

Le jeune homme, à la sensibilité frémissante, qui bondissait, indigné, devant le supplice d'une pauvre bête, qui ne pouvait supporter l'idée d'abandonner « même un chien, » fut bouleversé juqu'au fond de son être par cet affreux spectacle. « Allons-nous-en ! » dit-il, les dents serrées, en entraînant ses compagnons de voyage hors de l'enceinte maudite. « Si jamais j'ai la chance de frapper ce commerce, je frapperai sans pitié ! »

Ces scènes de détresse et d'horreur ne devaient plus s'effacer de sa mémoire. Durant des années et des années, elles restèrent pour lui, disait-il, un *continuel tourment.*

CHAPITRE II

Le premier amour de Lincoln

Dans ce pays si neuf encore, si plein de ressources et de richesses, où chacun pouvait faire sa place au soleil, il était d'usage que les jeunes gens ayant atteint leur majorité quittassent leur famille pour aller au loin chercher fortune, — ou tout au moins gagner leur pain quotidien !

Si Lincoln tarda un peu à suivre la coutume, c'est pour une cause tout à son honneur. Malgré un travail acharné, son père n'avait jamais réussi dans ses affaires ; au contraire, après quinze ans passés à la Crique du Petit Pigeon, il était aussi pauvre que lorsqu'il y était arrivé. Aussi, il résolut d'émigrer une fois de plus, et d'aller dans l'Illinois tenter à nouveau la chance.

Après avoir vendu l'humble domaine qui leur avait coûté tant de peines et tant d'efforts, après avoir été, une dernière fois, sous les grands arbres dont l'ombre se faisait chaque année plus épaisse, prier sur

la tombe de Mme Lincoln, les vaillants colons quittèrent l'Indiana au mois de février 1830. Le froid était presque aussi terrible que lors du premier hiver qu'on y avait passé ; c'est dire si le voyage fut pénible ! Abraham s'était chargé de conduire le chariot, attelé de deux couples de bœufs, qui emportait le mobilier et les effets. Quand on eut atteint un endroit qui sembla propice pour s'y établir, le jeune homme aida son père à défricher un terrain, à construire une cabane, à labourer, à ensemencer un champ. Ce ne fut que quelques mois plus tard, après avoir installé sa famille, et lorsqu'il vit qu'elle commençait à se plaire dans ce nouveau milieu, qu'il songea enfin à lui-même, et partit pour travailler à son propre compte et tâcher de se frayer un chemin dans la vie.

Que de mal il eut à ses débuts, le brave garçon, et combien d'autres, moins tenaces, moins persévérants que lui, se seraient découragés au cours de tous les pénibles métiers qu'il exerça, de toutes les dures expériences qu'il lui fallut faire ! Tour à tour, nous le voyons servir dans les fermes comme domestique, construire et piloter des radeaux, défricher des terres nouvelles, abattre des arbres, scier du bois, fabriquer

des pieux pour les clôtures, aller dans les villages offrir de la mercerie et des articles de pacotille, s'engager chez un épicier comme garçon de magasin...

Heureusement, l'entrain, la bonne humeur du jeune homme l'accompagnaient partout, lui rendaient la tâche plus facile, l'aidaient à surmonter ses nombreux déboires. Et, dans quelque milieu qu'il se trouvàt, il se faisait aimer de chacun par la touchante bonté de son cœur, jointe à son caractère ouvert et sympathique, à ses manières cordiales, à son don inné, — qu'il conserva toute sa vie, — pour éclaircir, d'une plaisanterie, d'un bon mot d'une drôlerie irrésistible, les situations les plus ennuyeuses, voire les plus désespérées !

En même temps, on l'estimait pour sa loyauté, sa scrupuleuse probité en affaires ; on avait pleine confiance en lui, et c'était justice. Un seul exemple le prouvera. Alors qu'il était commis d'épicerie, après le départ d'une cliente, il s'aperçut qu'en changeant de la monnaie il lui avait pris 30 centimes de trop. La nuit venue et le magasin fermé, il partit chez elle, fit une heure de marche à l'aller, une heure de marche au retour, pour lui rendre les 30 centimes. « L'honnête Abe Lincoln ! » Tel était déjà

le surnom qu'on lui avait donné. Ce beau titre de gloire, il devait le mériter jusqu'à son dernier jour.

A un moment, Lincoln, âgé de vingt-trois ans, s'enrôla dans une milice organisée contre un chef Indien célèbre par sa cruauté, Faucon Noir. A la petite troupe, il fallait un capitaine. D'une voix unanime, les jeunes soldats le choisirent pour commander sur eux. Cette preuve de sa popularité, de l'affection qu'il avait su inspirer à ses camarades lui causa, disait-il, le plus grand plaisir de sa vie !

La guerre fut courte, et le bataillon du capitaine Lincoln n'eut jamais à prendre part aux hostilités. Mais un jour, un malheureux transfuge Indien, grelottant et affamé, se fourvoya dans le camp des Visages Pâles... Ceux-ci, la tête fort montée contre leurs ennemis, le prirent pour un espion et allaient le massacrer... Alors Lincoln, dont le grand-père avait été lâchement assassiné, le père jeté à la vie errante, la famille ruinée et dispersée par les compatriotes, les frères du prisonnier, Lincoln s'élança dans la mêlée, fit à l'Indien un rempart de son corps, et, malgré les menaces de ses compagnons surexcités, parvint à obtenir sa grâce... Une fois de plus s'étaient

révélés son respect de la vie humaine, son horreur du sang versé.

Au milieu des nombreux avatars de son existence aventureuse, le jeune homme ne cessait pas de lire, d'étudier, de s'instruire par tous les moyens à sa portée. A mesure qu'il comprenait mieux les lacunes de sa première éducation, il en souffrait davantage, et faisait le possible, sinon l'impossible pour y remédier. Dans ses interminables randonnées sur les grandes routes, il tenait souvent un livre ouvert qu'il étudiait en marchant ; on le trouvait fréquemment, étendu de tout son long au pied d'un arbre, à l'ombre d'une meule de paille, plongé dans une lecture si attentive qu'il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui ; il consacrait des nuits à apprendre une règle d'arithmétique ou de syntaxe ; il demandait des conseils, des leçons à quiconque pouvait lui en donner...

Il voulait arriver ! Il arriverait ! Où ? A quoi ?... Se doutait-il, dans ces jours des généreuses ambitions et des vibrants enthousiasmes de la vingtième année, du sort prestigieux que l'avenir lui réservait, et qui, par sa grandeur, devait surpasser celui de son héros préféré, Washington ?

On raconte qu'il n'était encore qu'un

pauvre batelier sur le Mississipi, quand une vieille négresse, diseuse de bonne aventure, que d'aucuns considéraient comme sorcière, après avoir longuement examiné sa large main calleuse, s'était écriée en se dressant palpitante : « Tu seras Président, et tous les nègres seront libres ! »

C'est peut-être une légende, et il est probable qu'Abraham ne visait pas si haut. Mais il avait conscience des talents que Dieu lui avait confiés ; il parlait facilement, possédait l'art de captiver, de remuer, de retourner ses auditeurs ; il avait une véritable passion pour la politique, et le peu qu'il connaissait des affaires de son pays lui avait montré bien des lois injustes et mauvaises, bien des abus à faire connaître, bien des iniquités à combattre, à réparer... Pourquoi n'essaierait-il pas ?

Dès 1832, un poste de député local à la législature de l'Etat de l'Illinois se trouvant vacant, le fils du bûcheron, avec la magnifique audace de la jeunesse, se présenta parmi les candidats.

« Si je suis choisi, » disait-il aux électeurs, « je vous serai reconnaissant ; si je ne le suis pas, ce sera la même chose... » Plus de six cents lui accordèrent leurs suffrages ; ce n'était pas assez, malheureusement, et il échoua.

Un autre mécompte devait suivre de près celui-ci. Lincoln s'associa avec un nommé Berry pour acheter, dans le village de New-Salem, un fonds de commerce auquel il consacra toutes ses économies. Mais son associé était ivrogne et paresseux, et, quelques mois plus tard, il mourut, abruti par la boisson, lui laissant pour seul héritage de nombreuses dettes. Courageux comme toujours, Abraham regarda en face ses nouvelles responsabilités. Il alla trouver ses créanciers, leur dit franchement qu'il n'avait pas un sou vaillant pour les indemniser, mais qu'il leur paierait tout, s'ils voulaient lui accorder un peu de répit. Ayant obtenu ce qu'il demandait, il recommença à louer de côté et d'autre le travail de ses bras, et, peu à peu, il remboursa ce qu'il devait jusqu'au dernier centime.

Bien qu'il vécût dans un état voisin de la misère, il trouvait moyen d'aider, de secourir de plus pauvres que lui. Il visitait les malades, les affligés, les réconfortait par sa belle humeur communicative, appuyée sur son inébranlable foi en Dieu. A plusieurs reprises, il alla dans la forêt faire des provisions de bois pour une veuve chargée d'enfants ou pour des vieillards infirmes, sans vouloir accepter la moindre rétribution.

Des amis, touchés de son énergie, et désireux de lui venir en aide sans porter préjudice à sa dignité, obtinrent pour lui la charge du bureau de poste de New-Salem. Bureau de poste d'une simplicité toute primitive ! Les lettres y arrivaient si peu nombreuses que le jeune homme les mettait dans son chapeau pour aller les distribuer à leurs destinataires, dans la campagne et dans les fermes isolées. Il lisait les journaux qui lui parvenaient, augmentant ainsi ses connaissances générales et en faisant son profit pour l'avenir.

Son activité intellectuelle était sans limites. Dans les loisirs que lui laissait l'office postal, il se mit à étudier un traité d'arpentage et y apporta une telle ardeur, qu'au bout de six semaines il était capable d'exercer ce nouveau métier. Il dessina des plans de villes et de villages, traça des routes à construire, et — Pierre le Grand de l'Amérique, — posa les jalons d'une cité aujourd'hui prospère, Petersbourg, — le Petersbourg de l'Illinois.

A ce labeur acharné, Abraham gagna pendant quelque temps quinze francs par jour, une fortune ! Il faisait trois parts de cette somme, une pour lui, une pour payer ses dettes, une qu'il envoyait à ses pauvres parents.

A cette époque de la vie de Lincoln se place une idylle à la fois gracieuse et déchirante ; elle éclaire, d'un rayon de poésie et d'attendrissement, cette existence si austère, et au fond si triste, qui fut traversée de tant d'orages, labourée de tant de douleurs !

⁂

« Monsieur Lincoln, » disait souvent une douce voix féminine au seuil du bureau de poste, « avez-vous quelque chose pour moi ? »

Et une ravissante jeune fille, toute petite, toute menue, dont les cheveux d'or semblaient garder un reflet du soleil, et dont le teint blanc et rose avait la fraîcheur nacrée de ses dix-huit ans, pénétrait dans la salle encombrée d'un chaos de journaux, de bouquins et de paperasses, — Abraham eut toujours besoin, pour travailler à son aise, d'un prodigieux désordre autour de lui !

Devant cette délicieuse apparition, le jeune homme, troublé comme un écolier pris en faute, jetait de côté la grammaire ou le livre de droit qu'il était en train d'étudier ; il passait vivement ses doigts maigres

dans ses cheveux noirs et rudes, tout ébouriffés suivant sa coutume, et, redressant sa taille interminable, il répondait en se levant :

« Je vais voir, Miss Rutledge... »

Ah ! Il n'avait pas besoin de fouiller longtemps le paquet de correspondances que le messager venait de lui remettre ! Pourtant, comme il aurait été heureux, sincèrement heureux, dans sa générosité, son oubli de lui-même, s'il avait pu prendre une missive parmi toutes les autres et s'écrier joyeusement : « Voilà, Miss Rutledge ! C'est de New-York ! »

Mais non, il arrivait à la dernière lettre sans avoir trouvé ce qu'il cherchait ; alors, il fallait bien lever ses bons yeux gris attristés sur les beaux yeux bleus limpides qui suivaient tous ses mouvements avec anxiété, et répondre :

« Il n'y a rien aujourd'hui, Miss Rutledge... »

Remarquant la pâleur dont se couvrait le joli visage sous sa capote légère en indienne plissée, il se hâtait d'ajouter avec un sourire encourageant :

« Vous savez, les lettres mettent si longtemps à arriver... Elle restent quelquefois des semaines en route... Ce sera peut-être pour la prochaine diligence... »

Un faible sourire répondait au sien, et la jeune fille allait quitter le bureau, puis, se ravisant, elle revenait sur ses pas.

« Tenez, Monsieur Lincoln, voilà une lettre pour le messager, voudrez-vous la lui remettre ? »

Et, toute rougissante, elle tirait du fichu de mousseline blanche croisé sur sa poitrine un pli soigneusement cacheté.

« Soyez tranquille, Miss Rutledge, » répondait Abraham de sa voix cordiale, « elle partira sans retard... »

Mais quand il était seul, il ne pouvait s'empêcher de regarder cette lettre posée sur sa table, cette suscription toujours la même : « *Monsieur John Mac Neil, à New-York...* » Ses poings robustes se crispaient, tout comme aux jours où il avait infligé une correction méritée aux garnements de la forêt, qui, pour s'amuser, martyrisaient une créature sans défense, ou, dans une autre occasion, rossé quelques mauvais drôles, insulteurs de femmes, la terreur de New-Salem. « John Mac Neil ! Oh ! le misérable ! le misérable ! » répétait-il entre ses dents serrées.

Peu à peu, son visage contracté se détendait. Il contemplait longuement cette adresse tracée d'une écriture appliquée,

presque enfantine encore ; il devinait, il *sentait* les paroles tendres et douces, les chastes effusions d'un cœur aimant que protégeait ce mince rempart de papier... Sa colère se fondait en attendrissement ; un sourire mélancolique, d'une bonté adorable, — le sourire de Lincoln, — éclairait ses traits anguleux, il murmurait : « Si c'était pour moi ! » Puis, d'un courageux effort, mettant de côté cette lettre d'amour adressée à un autre, il se replongeait dans son livre d'étude.

Son emploi le faisait ainsi le dépositaire d'un cher et douloureux secret.

Cette jeune fille était l'aînée des neuf enfants de James Rutledge, le riche meunier, un des plus importants personnages du pays.

Quand Abraham était arrivé à New-Salem, pauvre errant sans le sou, sans influences, sans protections, James Rutledge avait été un des premiers à lui faire accueil, à lui tendre la main. La politique avait servi de trait-d'union entre eux. Le meunier, homme intelligent et cultivé, était président d'un Club local dont les membres s'assemblaient pour discuter les affaires publiques, les questions politiques, économiques et sociales. A l'âge où les jeunes gens

fréquentent plutôt les bals, les cabarets, les endroits où l'on s'amuse, Lincoln fut d'emblée un assidu de ces réunions, auxquelles il apportait autant d'attention qu'il en prêtait, jadis, aux entretiens des pionniers dans la hutte de son père.

Un jour Rutledge, remarquant son intérêt pour leurs délibérations, l'invita à prendre lui-même la parole. A l'étonnement général, Lincoln prononça un véritable discours, plein de bon sens, remarquable par son sérieux, ses idées élevées, et qu'on sentait étudié et préparé avec le plus grand soin. Ce fut là le vrai début de ses succès oratoires ; la réunion terminée, il se vit entouré, félicité, et en fin de compte emmené en triomphe par James Rutledge pour déjeuner au moulin.

A ce déjeuner prenaient part de nombreux convives, mais, dans le brouhaha des conversations, l'animation et la franche gaîté qui régnaient autour de la grande table, Abraham ne vit que la délicieuse enfant blonde, la fille de la maison, qui allait, venait, gracieuse et menue dans sa robe de toile bleue, empressée à faire le service. Comme elle était jolie, ce jour-là, Anne Rutledge, et surtout quelle joie intense resplendissait sur son charmant

visage, quel carillon, plus radieux que celui des cloches de Pâques, s'égrenait dans son rire clair ! Il émanait d'elle un rayonnement, c'était la jeunesse, l'espérance, le bonheur de vivre en personne... Abraham, qui, de toute son enfance et son adolescence sévères, n'avait pas entendu un rire de femme, en était ravi et intrigué à la fois... N'y tenant plus, il se pencha vers son voisin de table et lui demanda à mi-voix :

« Qu'a donc cette jeune fille pour être si heureuse ? »

Le convive ne put s'empêcher de sourire en répondant :

« Elle est fiancée à John Mac Neil, ce jeune propriétaire étranger au pays, qui a acheté il n'y a pas longtemps un domaine aux environs. »

Lincoln, invité par le père, revint souvent au moulin. Tout le monde l'y avait pris en affection, il était si bon, si complaisant, il savait si bien rendre service, faire plaisir à chacun ! Mais, sans qu'on s'en doutât, c'était pour Anne qu'il tenait patiemment les écheveaux de la grand'mère, pour Anne qu'il apportait tant d'intérêt aux prix courants de la farine que lui exposait le père Rutledge, pour Anne qu'il faisait les commissions de la meunière...

C'était aussi pour Anne qu'il donnait des leçons au jeune frère de quinze ans qui venait après elle, pour Anne qu'il taillait aux plus petits, dans un morceau de bois, des bateaux, des chevaux, des poupées, pour Anne qu'il caressait le vieux chien, pour Anne qu'il berçait le nouveau-né... C'était pour elle encore, pour elle seule, qu'il racontait des histoires, le soir au coin du feu, dans la grande salle du moulin, tandis qu'au dehors bruissait la rivière... Un cercle émerveillé l'écoutait, pleurant, riant tour à tour, tenu sous le charme de ses récits, mais il ne songeait qu'à la jeune fille qui tricotait ou cousait de l'autre côté de la cheminée, il ne parlait que pour elle, et, quand elle levait sur lui ses doux yeux bleus, couleur de pervenche, une chaude lumière pénétrait dans son cœur...

Ils étaient grands amis, mais Anne était fiancée, fiancée à un homme qu'elle aimait, heureuse et fière de cet amour, et jamais « l'honnête Abe Lincoln » n'aurait eu même l'idée de troubler ce pur bonheur.

Et soudain, un événement extraordinaire se produisit. Quelques jours avant la date fixée pour la noce, John Mac Neil, sous un prétexte quelconque, revendit la propriété qu'il avait achetée à New-Salem et partit

4.

pour New-York, en disant qu'il reviendrait bientôt...

Personne ne mit ses paroles en doute. Anne le regarda s'éloigner, confiante, lui envoya de loin un dernier baiser avec un fervent « Dieu vous bénisse, » puis elle rentra à la maison et reprit ses devoirs de ménagère, de fille et de sœur aînée, mais elle devint songeuse, et à mesure que les journées s'écoulèrent, sa chanson ne se mêlait plus si souvent au joyeux tic-tac du moulin.

Ce fut alors qu'elle prit l'habitude de venir au bureau de poste, et que Lincoln comprit qu'à ses lettres remplies de tendresse de fiancée fidèle, Mac Neil ne répondait jamais !

Enfin il reçut une enveloppe pour elle ! Dans son amour désintéressé, il ne put attendre pour lui causer cette joie, et courut la porter lui-même au moulin. Il vit la figure d'Anne s'irradier en la recevant, et, le cœur serré, il partit discrètement pour la laisser savourer son bonheur sans contrainte. Mais qu'aurait-il dit, lui si loyal, s'il avait pu connaître le contenu de cette missive, s'il avait été témoin du désespoir sans nom dans lequel elle plongea la jeune fille !

Il devina la rupture en partie, lorsque, les jours suivants, il vit Anne aller et venir dans le moulin, pâle et muette comme un fantôme, et surtout quand jamais plus elle n'entra au bureau de poste pour demander s'il y avait des lettres de New-York.

Dans le pays, les mauvaises langues eurent beau jeu pour épiloguer sur ce mariage manqué. On apprit, de source certaine, que Mac Neil était un triste individu, un repris de justice, peut-être même un voleur et un meurtrier, qui s'était caché sous un faux nom pendant son séjour à New-Salem. On blâma les Rutledge de lui avoir si facilement accordé leur confiance, on allait éclabousser la fiancée abandonnée de méchants propos... Mais à ce moment-là, un homme se dressa de toute sa hauteur devant les médisants. Et personne n'osa plus rien dire, quand on vit Lincoln, que tout le monde aimait et estimait, fréquenter le moulin encore plus assidûment que par le passé, et, dans un bel élan chevaleresque, se déclarer le protecteur, au besoin le défenseur d'Anne Rutledge.

Au culte discret que le jeune homme avait voué de tout temps à la fille du meunier, s'était mêlée, pour le centupler, une compassion infinie, — cette sainte compas-

sion qu'il eut, sa vie entière, pour les souffrants, les dédaignés, les déshérités ! Et à lui qui, jusque-là, n'avait osé rien demander, rien attendre, un espoir s'était révélé, — oh ! bien incertain, bien tremblant, mais d'une telle douceur! — celui de consoler Anne, de lui faire oublier le misérable qui l'avait trompée, de la rendre heureuse encore, heureuse à force de tendresse, à force d'amour !

Cher bon Lincoln, pauvre géant si laid, si gauche, dont l'écorce était aussi rugueuse que celle des grands arbres de sa forêt natale, mais dont le cœur était d'or pur ! Pour conquérir son trésor, rien ne lui coûta ; il y mit une persévérance, une ingéniosité sans bornes... Il entourait, enveloppait l'enfant meurtrie d'une atmosphère d'affection quasi-maternelle, la comblait de prévenances, ne voyait rien d'assez beau, d'assez bon pour le lui offrir... Il aurait passé des jours et des nuits pour chercher, dans la forêt touffue, la fleur qui eût amené un sourire sur ses lèvres décolorées... Il aurait voulu ouvrir tout grands ses bras immenses, l'y cacher tout entière, en murmurant, pour endormir sa peine, des mots qu'il aurait tirés du meilleur de son être, — de ces mots puérils et divins dont

on apaise les tout petits dans leur berceau... Mais lorsqu'elle levait vers lui ses yeux bleus, empreints d'une désolation poignante, il comprenait que des paroles auraient ravivé sa cruelle blessure, et, humblement, silencieusement, il redoublait de soins et d'attentions délicates, sachant bien quel bonheur il pourrait lui donner plus tard, — si seulement elle y consentait !

Et voici que, peu à peu, il sentit que la plaie commençait à se fermer dans le cœur de la jeune fille, que, touchée, sans même s'en rendre compte, par sa vigilante et tendre bonté, elle reprenait ses couleurs, sa gaîté, elle se mettait à regarder vers lui, inconsciemment, comme vers la consolation de sa douleur, vers sa paix et son espérance....

Et ce fut un été de bonheur ineffable, — la seule saison pleinement heureuse de la vie d'Abraham Lincoln...

Ensemble, ils allèrent souvent se promener sur les bords enchanteurs de la rivière. Le bouillonnement des eaux s'engouffrant dans les vannes accompagnait en sourdine la cascatelle argentine du moulin. La brise faisait chuchoter, sur les rives, les roseaux pressés aux lances effilées, aux quenouilles de velours. Les effluves des foins coupés,

des prairies en fleurs arrivaient par bouffées, se mêlant à l'odeur fraîche du sable humide, et parfois, le vol bleu d'un martin-pêcheur traçait un éclair éblouissant au soleil...

Dans ce décor délicieux, Lincoln et Anne se faisaient de longues confidences. Le jeune homme disait son enfance étrange et solitaire, dans les déserts de l'ouest ; il parlait de sa famille, de sa sœur Sarah morte trop tôt, hélas ! de celle qu'il appelait « ma mère et mon ange » et dont le souvenir vivait à jamais dans son cœur. Un jour, d'une voix basse et concentrée, où frémissait encore sa révolte intérieure, il décrivit le marché d'esclaves traversé dans un voyage, les scènes horribles auxquelles il avait assisté... Il éprouva une joie à voir la généreuse indignation qui se peignit sur les traits de la jeune fille, à l'entendre s'écrier : « Mais c'est épouvantable ! Est-ce que Dieu ne mettra pas bientôt fin à cette iniquité ?... »

A mesure qu'elle connaissait mieux Lincoln, qu'elle comprenait davantage les richesses qu'il y avait en son âme, Anne s'attachait à lui avec plus de force, avec plus de ferveur... A l'écouter, elle sentit comme elle était petite en comparaison,

petite par le savoir, petite par l'intelligence autant que par la taille... Heureux de ce nouveau moyen de l'arracher à ses pensées, il s'offrit à lui donner des leçons. Ils étudiaient ensemble, penchés sur le même livre, les légers cheveux de soie de l'écolière effleurant par instants le visage osseux du professeur, et la jeune fille apporta un zèle touchant à apprendre, à s'instruire pour devenir digne de lui...

Quant à Abraham, ses ambitions s'étaient précisées. Il ne voulait plus seulement, comme par le passé, faire de grandes choses, travailler au bonheur de sa patrie, de l'humanité, mais aussi construire un nid bien moëlleux, bien tendre pour le petit oiseau meurtri qui se réfugiait dans son amour... Il s'était mis à préparer ses examens pour être reçu avocat, en même temps il poursuivait sa carrière politique. Une nouvelle élection de député devait avoir lieu dans l'Illinois ; il se présenta pour la seconde fois aux suffrages de ses concitoyens.

Au cours de sa tournée électorale, il entra dans une métairie et se mit à la recherche du fermier ; il le rejoignit dans un champ de blé, entouré d'une trentaine d'ouvriers et fort affairé par la moisson. Il allait lui

exposer ses idées politiques, mais l'homme l'interrompit, en lui déclarant qu'il ne donnerait sa voix qu'à quelqu'un qu'il aurait vu à l'œuvre. « Qu'à cela ne tienne ! » s'écria Abraham. Il retroussa ses manches, saisit une faux et moissonna jusqu'au soir avec les travailleurs ; il va sans dire que ceux-ci, conquis par le courage et l'entrain du jeune homme, votèrent pour lui avec enthousiasme. Qu'elle dut être belle, cette journée rayonnante de l'or des blés fauchés, vibrante du chant des alouettes ! Et avec quelle ardeur Abraham devait couper les épis et les gerbes, comme s'il avait, de son geste large, abattu les obstacles qui le séparaient d'Anne Rutledge !

Lincoln fut élu député.

Sentant son avenir assuré, il comprit qu'il pouvait enfin parler à la jeune fille... Un après-midi, il la trouva seule, occupée à coudre dans la grande salle du moulin. Palpitant de crainte et d'espoir, il lui dit l'amour qu'il éprouvait pour elle... Anne avait pâli d'abord, ses doigts tremblaient sur sa couture... Ces mots de tendresse, elle les avait entendus déjà, et ils lui avaient menti ! Un silence tomba entre eux ; le sourd bourdonnement du moulin faisait trépider les boiseries, et le tic-tac incessant

de la grande roue rythmait les battements de leurs cœurs... Enfin la jeune fille releva sa tête blonde, et, devant l'angoisse empreinte sur le bon visage penché vers elle, le rose monta à ses joues, un sourire fit briller ses yeux humides de larmes... « Anne, » murmura Abraham, « m'aimez-vous ? — Oui, Abe, je vous aime. — Oh ! ma chérie, ma bien-aimée !... Voulez-vous être ma femme ?... — Oui, Abraham. »

La félicité qui suivit, pendant quelques jours, pour ces deux êtres si éprouvés du sort, qui ne vivaient que l'un par l'autre, que l'un pour l'autre, qui trouvaient l'un en l'autre leur univers, — notre pauvre langue humaine n'a pas d'accents pour la décrire...

Le mariage devait être célébré dès qu'Abraham aurait passé ses examens de droit et se serait fait inscrire au barreau. Il dut partir au loin pour terminer ses études, et aussi remplir son mandat politique. Mais il revenait souvent voir sa fiancée, et, dans ses longues lettres, — que, cette fois, la jeune fille n'attendait jamais en vain, — il épanchait le trop-plein de son amour, de son bonheur, de ses projets d'avenir...

Quand il était près d'elle, quand elle avait reçu ses chers et précieux messages,

Anne semblait joyeuse, alerte, pleine de gaîté et de vie, — comme autrefois. Cependant, chose étrange ! dès que Lincoln s'éloignait, dès qu'elle n'avait plus le réconfort de ses missives, elle tombait dans un douloureux abattement... Sans que personne s'en rendît compte autour d'elle, elle pâlissait, s'étiolait sur sa tige, comme, quelques années plus tôt, cette jeune femme déclinant solitaire, dans la hutte de l'Indiana...

Elle aimait pourtant Lincoln, pauvre petite ! Elle aurait voulu le rendre heureux, être heureuse par lui... Mais peut-être la trahison de Mac Neil avait causé à son cœur une inguérissable blessure... Peut-être n'osait-elle plus croire à un bonheur trop beau, trop grand pour elle... Peut-être, dans sa délicatesse de conscience poussée à l'extrême, souffrait-elle en se croyant parjure à ses premiers aveux, à ses premiers serments...

Minée par un mal mystérieux, elle dut s'aliter, et puis un jour, en pleine illusion, en plein rêve, Lincoln reçut un mot qui tomba sur lui comme un coup de foudre... Sa fiancée, son Anne bien-aimée se débattait en proie à une fièvre cérébrale ; elle l'appelait dans son délire, elle voulait le

voir... Il accourut éperdu, désespéré... Dans un moment de lucidité, la jeune fille demanda à l'avoir seul auprès d'elle. Ce qu'ils se dirent dans cette suprême entrevue, les adieux qu'ils échangèrent, nul ne le sut jamais. Mais quand Lincoln sortit, hagard et chancelant, de la chambre de la mourante, les assistants comprirent que celui des deux qui était le plus à plaindre, qui passait par toutes les affres de l'agonie, c'était lui, plus encore que la malade déjà retombée dans l'inconscience...

Anne s'éteignit deux jours après.

La douleur d'Abraham fut indicible. S'il n'en mourut pas, — comme mourut bientôt le pauvre père, James Rutledge, — on put croire qu'il en perdrait la raison. Il passait des journées entières à errer dans les prairies, au bord de la rivière, là où ils avaient été si heureux... Il parlait tout seul en faisant de grands gestes... Parfois, il disparaissait, et on savait bien où le retrouver : dans le cimetière du village, étendu sur la tombe d'Anne et l'entourant de ses bras. « Mon cœur est là, » disait-il, « enseveli avec elle ! » Un soir d'hiver, chez les Rutledge, alors qu'une tourmente de vent et de neige faisait rage au dehors, il eut ce sanglot déchirant : « Je ne puis pas sup-

porter la pensée qu'elle est là-bas toute seule, au froid, dans les ténèbres et dans la tempête ! »



Lincoln ne se consola jamais.

A partir de cette année 1835, sa tristesse native s'accentua encore, sous sa facile gaîté apparente qui n'était que superficielle. Une douleur profonde s'incrusta sur ses traits, et il fut de temps à autre en proie à des accès de mélancolie dont il sortait brisé.

Pourtant, à la longue, il trouva, dans sa foi si solidement enracinée, la force de s'incliner humblement devant la volonté de Dieu... Et qui sait ? Peut-être, sans cette souffrance qui devait l'accompagner tout le long de la route, il n'aurait pas su, aussi complètement qu'il l'a fait, compatir aux souffrances des autres, les rendre siennes à force de les comprendre, de les partager... A vingt-six ans, il n'y avait plus de bonheur pour lui ici-bas ; il lui restait son devoir, — son devoir de chrétien, son devoir d'homme. Il lui restait à mettre en action, à prendre comme règle de conduite les deux belles paroles qu'il prononça un jour :

« Partout où je suis allé et où j'ai trouvé un chardon, j'ai essayé de l'arracher pour planter une fleur à la place, quand je pensais qu'une fleur pouvait pousser. »

« Oh ! comme il doit être dur de mourir et de ne pas laisser le monde un peu meilleur pour y avoir passé ! »

Il voulait, lui, que sa vie mutilée fût une vie utile... Son mandat de député étant expiré, il se représenta et fut réélu. Deux ans après la mort d'Anne Rutledge, il proposa à la Législature une motion dans laquelle il osait déclarer, — chose énorme à ce moment-là, — que « l'institution de l'esclavage était basée sur l'injustice ! » Sur les 81 sénateurs et députés de l'Illinois, il s'en trouva *un seul* pour vouloir signer avec lui sa protestation ! C'est dire si la cause à laquelle il s'attaquait était toute-puissante ! Mais il venait de lui porter le premier coup, — et ne savait-il pas qu'entaille après entaille, sa hache de bûcheron avait jeté à terre des chênes orgueilleusement dressés depuis mille ans !

Vers la même époque, il passa ses examens de droit et fut reçu avocat. Il ne pouvait exercer sa profession dans un village ; il décida de s'établir à Springfield, la capitale de l'Etat de l'Illinois. Il devait y

demeurer environ vingt-cinq ans, et ne quitterait cette résidence que pour la Maison Blanche.

Aussi, au nom de Springfield reste indissolublement associé le souvenir de la maturité de Lincoln, de sa constante ascension vers la justice, comme au nom de la Crique du Petit Pigeon celui de son enfance et de son adolescence laborieuses, et au nom de New-Salem le souvenir de sa brève jeunesse et de son premier, son unique et éternel amour.

CHAPITRE III

L'Avocat de Springfield

Lincoln — il se trouva des gens pour le lui reprocher par la suite ! — était arrivé dans l'Illinois pieds nus, et conduisant une paire de bœufs. Après six ans écoulés, et malgré les progrès matériels que ces six années lui avaient apportés, son entrée à Springfield ne fut guère plus brillante ! Pour s'y rendre, il avait emprunté le cheval d'un de ses amis et entassé dans un sac de nuit de forme archaïque tout ce qu'il possédait au monde, un peu de linge et quelques livres de droit. Quand il eut atteint la capitale — une capitale toute récente, et qui ne comptait alors que 2.500 habitants ! — il s'arrêta, attacha son cheval à un poteau, posa son sac à terre et resta planté au milieu de la rue, fort perplexe, ne sachant de quel côté se diriger. Un menuisier de son âge, nommé Speed, qui le connaissait bien, l'appela du seuil de sa boutique et lui demanda ce qu'il faisait là.

« Je viens m'installer ici, » dit Abraham; « je suppose que la première chose que j'aurais à faire, ce serait d'acheter un lit.

— J'en ai justement un à vendre d'occasion, » fit son interlocuteur, « je vous le céderais pour quatre-vingts francs.

— Quatre-vingts francs ! » répéta Abraham consterné, « je ne possède pas la moitié de cette somme. Voulez-vous me faire crédit juqu'à Noël ? Si je réussis dans mes affaires, je vous paierai, sinon il est probable que je ne vous paierai jamais. »

Le jeune menuisier se mit à rire de cette façon d'envisager les choses.

« Allons ! Allons ! » répliqua-t-il, « le marché ne serait pas assez avantageux pour moi, mais il y a peut-être moyen d'arranger cela. Je couche moi-même dans une petite soupente, là-haut, au dessus de mon magasin. Si vous voulez, je la partagerai avec vous. »

Lincoln ne se fit pas répéter l'invitation ; il empoigna son sac de nuit, et grimpa quatre à quatre le long escalier de bois qui menait à la soupente ; là, il posa son sac sur le parquet et s'écria tout radieux : « Merci bien, Speed, me voilà emménagé ! »

Telle fut la manière pour le moins originale dont le jeune avocat-député s'établit

à Springfield. Quelques mois après, un agent du gouvernement se présenta chez lui, réclamant une somme de quatre-vingts francs dont il était redevable à l'ancien bureau de poste de New-Salem. Abraham eut un moment d'angoisse visible ; qu'avait-il bien pu faire de cet argent ? Soudain, sa physionomie s'éclaira, il se leva, alla fouiller dans son petit bagage, en tira un chiffon soigneusement noué, l'ouvrit... et en sortit exactement la somme qui lui était redemandée.

« Quatre-vingts francs ! » se récria Speed en apprenant la chose, « comment, Abe, vous aviez là quatre-vingts francs, juste de quoi vous acheter un lit, vous installer un peu confortablement, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Mais, » répliqua le jeune homme étonné, « comment aurais-je pu toucher à cet argent puisqu'il ne m'appartenait pas? »

C'est dans ces principes que Lincoln s'associa avec un homme d'affaires et commença l'exercice de sa profession d'avocat. Ses débuts, cette fois encore, furent modestes, son confrère l'employa principalement à faire des courses chez les clients. Les gens de Springfield étaient très fiers de

leur qualité d'habitants de la « capitale ! » Ce grand garçon dégingandé, à l'air triste, aux allures timides, aux vêtements élimés, qui leur arrivait un peu à la manière d'un paysan du Danube, se vit accueilli plus d'une fois par des sourires ironiques. Il ne s'en fâchait jamais. « J'ai si souvent enduré le ridicule, » disait-il, « que j'y suis habitué ! » Il était le premier à se moquer de son apparence et à la tourner en plaisanterie, mais certainement, tout au fond de son être intime, il souffrait de sa laideur, et c'est une des causes de la gêne terrible qui lui faisait souvent perdre contenance au moment de prononcer un discours. Heureusement, quand il avait commencé à parler, il recouvrait son aisance comme par enchantement, il oubliait tout au monde, mieux encore, il s'oubliait lui-même, rien n'existait plus pour lui que la question qu'il avait à développer, et c'est, sans doute, le secret de sa merveilleuse éloquence.

Bientôt, il se présenta pour plaider devant les tribunaux, et, en peu de temps, on sut que nul, mieux que « l'honnête Abe Lincoln » ne possédait le secret de faire ressortir le bien fondé d'une cause, de persuader les jurés, d'emporter le verdict des

juges. Il n'était pas encore très ferré sur la procédure, mais il avait, innée en lui, la meilleure des sciences : la science du cœur humain, qui a inspiré la sagesse et les jugements de Salomon ; et il ne cessait de chercher à acquérir les connaissances qui lui manquaient. « Pour savoir le droit, » disait-il à sa manière humoristique, « il n'y a qu'un moyen, il est très simple : il suffit d'avoir des livres et de les étudier avec acharnement. Travailler, travailler, travailler, tout est là ! » Et, mettant son précepte en pratique, il restait souvent plongé dans l'étude aride du Code jusqu'à deux heures du matin !

A cette époque, chaque citoyen Américain, riche ou pauvre, était ardent politicien. Non loin du magasin de Speed, un club local tenait ses assises. Abraham le fréquenta assidûment ; il n'y fut pas, hélas ! accueilli par la cordiale poignée de mains d'un James Rutledge, mais il s'y rencontra avec un jeune avocat qui avait passé avec lui son examen de droit et avait été inscrit le même jour au barreau de l'Illinois. Stephen Douglas devait jouer un rôle important dans sa carrière et dans sa vie. Ils formaient à eux deux le plus complet, le plus amusant des contrastes ; le pauvre gigantesque Lincoln, avec sa silhouette

famélique et sa crinière hérissée, ne devait guère paraître à son avantage, près de ce jeune homme de petite taille, bien proportionné, portant avec aisance des vêtements de la meilleure coupe, et dont la belle tète léonine se couronnait de cheveux bouclés ! Intellectuellement et moralement, ils étaient aussi aux antipodes l'un de l'autre et avaient en tout et pour tout des idées diamétralement opposées. Dans ce domaine, Lincoln reprenait le dessus. Douglas, intelligent, ambitieux, dénué de scrupules, n'avait qu'un but, une idée fixe : parvenir coûte que coûte, aux plus hautes charges du pays. Nous verrons quels moyens il employa pour les atteindre ! Bientôt les deux avocats organisèrent une conférence contradictoire, dans le local vacant d'une Eglise presbytérienne. Presque toute la ville y assista et leur partagea ses applaudissements. Cette joute oratoire fut leur premier débat public qui devait être suivi de tant d'autres !

Lincoln fut de nouveau élu député local en 1838 et 1840, — les mandats duraient deux ans, — et, au cours de l'une et l'autre session, il eut plus d'une fois l'occasion de soutenir, de provoquer des votes nécessaires, d'utiles projets de loi. Menant de front

sa double vocation, entre les séances parlementaires qui se tenaient au Capitole de Springfield, il plaidait au tribunal, donnait des consultations juridiques, arrangeait des différends à l'amiable, — même quand c'était se faire du tort, et qu'un procès lui eut bien autrement profité ! Son associé n'était pas aussi consciencieux que lui, et lui reprocha plus d'une fois sa manière d'agir, mais Abraham était de ces légistes qui donnent toute leur noble signification à ces grands mots « *droit* » et « *justice*, » les prennent au pied de la lettre et n'ont en vue que l'équité. Il disait à ses collègues : « Si vous ne pouvez être un honnête avocat, résignez-vous à rester honnête sans être avocat, » et certes il leur donnait l'exemple de la probité dans les moindres détails de sa carrière ! On savait si bien quelle confiance on pouvait avoir en lui, qu'un client, le chargeant de faire un paiement en son nom, lui remit la somme nécessaire, — cent cinquante mille francs, — sans accepter de reçu ! Une autre fois, Lincoln sut persuader à son associé de rendre plusieurs milliers de francs, représentant la moitié des honoraires qu'il estimait avoir reçus de trop dans un procès !

Il fut vraiment, suivant l'antique for-

mule, le défenseur des veuves et des orphelins. A un homme qui venait le prier de lui faire recouvrer une certaine créance, il répondit : « Non, certes ! Je serais sûr de gagner votre cause, mais votre débitrice est une malheureuse femme chargée de famille, et je ne veux pas la jeter dans la misère avec ses six enfants ; puisque vous êtes venu me consulter, je vous donnerai pour rien un conseil : vous avez de bons bras, travaillez, vous aurez bientôt gagné une somme bien supérieure à celle qu'elle vous doit, et vous serez satisfait sans avoir chargé votre conscience d'une vilaine action. » Ainsi, tout en refusant de s'occuper des affaires qui ne lui semblaient pas parfaitement loyales, Lincoln était toujours du côté des petits, des opprimés, de ceux dont la cause semblait perdue et auxquels il parvenait souvent à rendre la paix et le bonheur. Comme émoluments, à ses clients riches il demandait strictement ce qui lui était dû, sans vouloir accepter un centime en surplus ; à ses clients d'humble position, il réclamait toujours moins que la loi ne lui accordait ; à ses clients pauvres il ne prenait rien du tout, et parfois même quand il savait dans le besoin ses propres clients ou ceux de la partie adverse, il les

aidait de sa poche ou partageait ses honoraires avec eux ! Si bien que le juge finit par le mettre à l'amende, en déclarant qu'à agir de la sorte, il ruinait les intérêts de la corporation !

Peu à peu, à mesure que Lincoln s'élevait, que sa réputation grandissait comme homme de loi et homme politique, il se trouvait mêlé avec la société distinguée, l'aristocratie de Springfield, qui lui avait fait plutôt grise mine d'abord. Il recevait des invitations à des dîners, à des bals qu'il n'aurait pu éluder sans mécontenter ses concitoyens. Il les acceptait donc, tout en ne s'en souciant guère. Malgré son humble origine et la timidité de ses manières, il possédait assez de tact et de délicatesse naturelle pour figurer partout à son honneur.

Dans le monde, il fut présenté à Miss Mary Todd, la belle-sœur de Mr Edwards, un de ses collègues à la législature ; c'était une jeune fille sans fortune, mais jolie, brillante, élégante, spirituelle, qui allait de fêtes en fêtes, de succès en succès. Le séduisant Douglas lui faisait une cour assidue, mais dès qu'elle vit Lincoln (qu'elle l'entendit parler plutôt !) elle sut l'attirer, le retenir dans le cercle de ses admirateurs. En

cette occasion encore, les jeunes gens devinrent rivaux ; ce fut Lincoln qui l'emporta. Ses fiançailles avec Miss Todd furent officiellement annoncées à l'automne de 1840. Mary n'aimait pourtant pas Abraham, mais elle se rendait compte de sa valeur, pressentait les hautes destinées qui l'attendaient, et s'associait avec lui pour les partager. « C'est vrai qu'il est bien laid, » disait-elle en riant à une de ses amies, « mais, ma chère, quel beau Président des Etats-Unis il fera ! » Et encore : « Il m'introduira en dame et maîtresse à la Maison Blanche, c'est l'essentiel ! »

Voilà les sentiments dans lesquels elle s'apprêtait à mettre sa main fine de patricienne dans la main rugueuse de celui que les jeunes fats de Springfield traitaient ironiquement de « sauvage », et qui était un des êtres les meilleurs que la terre ait jamais portés.

Quant au jeune avocat, le mariage à peine décidé, il tomba dans une de ces crises de poignante mélancolie qui faisaient craindre pour sa santé, pour sa vie même. Le souvenir pathétique et charmant d'Anne Rutledge le poursuivait comme une hantise ; cette petite fleur rustique, violette ou muguet de mai, qui avait embaumé quel-

ques jours son sentier solitaire, lui paraissait plus douce, plus suave encore, comparée à la fleur si belle, mais altière et sans parfum, — telle une orchidée de serre, — qui s'offrait aujourd'hui à lui... Les regrets du bonheur entrevu et perdu déchiraient son cœur aimant, en même temps sa conscience si scrupuleuse s'inquiétait, il se demandait s'il pourrait, s'il saurait rendre heureuse la femme qui unirait sa destinée à la sienne. Dans son angoisse, il était devenu incapable de tout travail, de tout effort cérébral ; il ne pouvait plus assister aux séances de la législature. Il doutait de lui-même ; tout était sombre en lui et autour de lui, et, dans une lettre intime, il poussait ce cri navrant : « S'il y a au monde un homme qui soit plus misérable que moi, je le plains de toute mon âme ! Il m'est impossible de rester longtemps dans l'état où je suis actuellement, il me faut guérir ou mourir. »

Ses fiançailles furent rompues au dernier moment, mais Lincoln ne retrouvait pas sa santé morale ; ses amis s'alarmèrent, et l'un d'eux, le brave Speed, qui, maintenant, l'aimait comme un frère, l'emmena de gré ou de force faire un voyage dont il revint, non pas heureux, — heureux!

hélas, le fut-il jamais ? — mais plus calme, décidé à reprendre sa tâche avec un nouveau courage. Il renoua ses relations avec Miss Todd ; une assez sotte affaire de duel que la jeune fille lui mit sur les bras (duel qui n'eut jamais lieu, entre parenthèses !) contribua encore à les rapprocher, et, le 4 novembre 1842, leur mariage fut béni sans le moindre apparat, le plus simplement du monde, dans le salon de M. Edwards.

Les jeunes époux n'eurent les moyens, ni de faire le voyage de noces qu'ils projetaient, ni de s'installer dans une maison à eux ; ils logeaient dans un hôtel où leur chambre et leur pension leur revenaient à vingt francs par semaine !

Quelques années plus tard, il est vrai, le travail d'Abraham leur permit d'habiter à Springfield une gentille villa que Mme Lincoln aménagea à ravir, et où elle tint des réceptions du meilleur genre. Par sa beauté, son intelligence, son charme, elle rehaussa le prestige de son mari. Lincoln, lui, préféra toujours la solitude aux fêtes, le travail aux plaisirs, l'intimité familiale aux réunions brillantes. Cette divergence dans leurs goûts n'alla probablement pas sans quelques petits froissements que durent adoucir la patience et l'inlassable bonté

d'Abraham. Il ne fut pas heureux avec Mary comme il l'aurait été avec Anne Rutledge, mais il était de ceux qui ne parlent jamais de leurs peines, et s'il eut des déceptions, des chagrins dans son ménage, nul ne l'apprit au dehors. Pourtant, on est en droit de supposer que ce qu'il aima surtout en sa femme, ce ne fut pas l'épouse admirée, l'élégante mondaine, la parfaite maîtresse de maison, — ce fut la mère de ses enfants.

Ils en eurent quatre, tous des garçons, dont l'un mourut en bas âge. Ceux qui restèrent, Robert, William (ou Willie), Thomas (Tad, pour les familiers), furent toujours les inséparables petits compagnons, les bien-aimés de leur père. Sur eux seuls, peut-être, Lincoln trouva à déverser à son aise les trésors de ce cœur qui, prétendait sa femme, « était aussi grand que ses bras étaient longs ! » Souvent, il les emmenait à la promenade, courbant sa haute taille pour les tenir par la main. Il causait avec eux, répondait à leurs innombrables questions avec une complaisance vraiment angélique, trouvait pour les faire rire ses plaisanteries les plus drôles, pour les amuser et les instruire ses plus merveilleux récits... Quelquefois, — c'était fête alors

pour les bambins, — leur père les emmenait à son bureau d'avocat, en ville, les laissait s'amuser avec les registres, les livres de droit, les papiers qu'ils éparpillaient à cœur joie sur le plancher ; il ne se fâchait jamais de leur tapage, et il s'interrompait de préparer une plaidoirie, d'écrire une lettre importante pour les couvrir de caresses, tandis qu'ils grimpaient sur ses genoux et s'amusaient à fourrager ses cheveux, les hérisser d'une façon qui les faisait rire aux larmes... Sa bonté, toutefois, ne devenait jamais de la faiblesse. Il fit donner à ses trois garçons une instruction très soignée, ne voulant pas qu'ils eussent plus tard à souffrir, comme lui, des lacunes de leur première éducation. Il savait se faire obéir d'eux en s'adressant à leur affection, en faisant appel à leur conscience. Lors d'une violente tempête, il lui suffisait d'un regard attristé, d'un : « Mon enfant, ne sais-tu pas que tu me fais beaucoup de peine ? » pour jeter le coupable dans ses bras, repentant et tout en pleurs.

La tendresse de Lincoln s'étendait aux enfants des autres, à tous les enfants. Un jour, il vit une fillette assise sur le seuil d'une porte, tenant sur les genoux un sac de voyage, et qui pleurait comme si son

petit cœur allait se briser. Il s'approcha d'elle, s'informa de sa peine... Elle devait se trouver à la gare pour un certain train, et l'omnibus qui lui eût permis d'arriver assez tôt était parti.

« Ne pleure pas, » lui dit le bon géant, « nous allons tâcher d'attraper le train. » Et, mettant la valise de l'enfant sur son épaule, la prenant elle-même par la main, il l'entraîna et la conduisit à la gare, juste à temps pour la mettre en wagon.

Ce grand cœur tendre était, comme par le passé, ému de compassion pour les plus infimes des créatures. Un soir de printemps, Lincoln se promenait à cheval avec quelques amis aux environs de Springfield; tout à coup, on entendit dans l'herbe, au bord de la route, des piaillements lamentables... C'étaient deux oiselets encore sans plumes, tombés du nid, à moitié morts de froid et de faim, et qui criaient leur détresse à leur manière... Lincoln s'arrêta, descendit de cheval, ramassa avec précaution les pauvres bestioles, chercha du regard l'emplacement de leur nid, puis, grimpant agilement à l'arbre d'où ils étaient tombés et se hissant de branche en branche, il les reposa tout doucement dans leur demeure aérienne. Après quoi, il rejoignit ses amis

qui le plaisantèrent sur son action. « Riez tant que vous voudrez, Messieurs, » leur dit-il, « mais je n'aurais pas pu dormir cette nuit si j'avais abandonné ces pauvres oiseaux, leurs cris auraient sans cesse résonné à mes oreilles ! »

Comment s'étonner qu'avec de tels sentiments, Lincoln ait été pour ses parents le plus dévoué des fils ? Il alla souvent les voir, et les aida maintes fois de sa bourse dans leurs difficultés. Il ne put, malheureusement, se rendre au lit de mort de Thomas Lincoln, qui quitta ce monde en 1851. En apprenant sa grave maladie, Abraham écrivait à son demi-frère : « J'espère encore que notre père pourra revenir à la santé ; mais, quoi qu'il arrive, dites-lui de recourir et de se confier à notre grand, bon et miséricordieux Créateur, qui ne se détournera pas de lui en quelque extrémité qu'il soit. Il fait attention à la chute d'un passereau et a compté les cheveux de nos têtes, il n'oubliera pas le mourant qui se confie en Lui. Dites-lui que si nous pouvions nous revoir ici-bas, cette rencontre serait plus pénible que joyeuse ; mais que s'il doit bientôt partir, il aura une joyeuse rencontre avec beaucoup de ses bien-aimés partis avant lui, là où nous qui res-

tons avons l'espoir, avec l'aide de Dieu, de les rejoindre avant longtemps. »

Après la mort de son père, Lincoln acheta pour sa belle-mère un domaine qu'il lui donna en toute propriété et arrangea ses affaires, la mettant à l'abri du besoin pour le reste de ses jours. Un des fils de Mme Lincoln, un mauvais sujet buveur et paresseux, leur occasionna bien des tourments, bien des chagrins au cours de son existence orageuse ; mais Abraham ne cessa jamais de lui faire du bien toutes les fois qu'il le put, et d'essayer, par ses conseils, son affection fraternelle, de le remettre dans le bon chemin.

Toute la conduite de Lincoln rend témoignage à sa ferveur religieuse. Sa vie entière est une constante prédication, et combien éloquente ! On a peine à croire qu'il se trouva de faux dévots pour entraver sa carrière politique et détourner de lui maints croyants, en le traitant de déiste, de libre-penseur, voire d'athée ! Et cela parce qu'il refusa, à plusieurs reprises, de devenir membre de quelque église que ce soit ; ce refus même prouve la sincérité de ses convictions et la délicatesse de sa conscience. Il disait, pour l'expliquer, à un de ses amis : « Quand une église ins-

crira sur ses autels, comme seule qualité requise de ses membres, le sommaire de la Loi et de l'Evangile donné par le Sauveur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée ; tu aimeras ton prochain comme toi-même, » alors je pourrai entrer dans cette église de tout mon cœur et de toute mon âme. » Un seul commentaire affaiblirait cette belle déclaration ; elle permet à tous les vrais chrétiens, à quelque confession qu'ils appartiennent, pourvu que la divine règle d'amour les guide et les inspire, de considérer ce noble héros comme l'un des leurs.

La personne la mieux placée pour connaître les sentiments intimes de Lincoln, sa femme, rendit hommage à sa grande foi. « C'est en lui, » disait-elle, « une sorte de poésie naturelle. » Il était peu communicatif en matière religieuse, comme pour toutes les choses qui lui tenaient le plus à cœur ; mais s'il ne faisait pas étalage de ses principes, il ne les cachait pas non plus ; il suffisait de le voir, de passer une journée, une heure auprès de lui pour comprendre qu'il vivait en la présence de Dieu, que littéralement il marchait avec lui, qu'il cherchait en tout et partout à le servir, à

lui obéir, et se tenait avec lui en communication constante. Il consacrait une heure chaque jour à la prière et à la lecture de la Bible. « Au sujet de ce livre si grand, » écrivait-il, « je n'ai qu'une chose à dire : c'est le meilleur don que Dieu ait fait à l'homme. Tout ce que le monde doit à notre bon Sauveur lui est donné par le moyen de ce livre. Sans lui, nous ne pourrions pas savoir ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Toutes les choses les plus désirables pour le bonheur de l'homme, ici-bas et au-delà, y sont dépeintes. » A mesure que sa route se ferait plus sombre et plus ardue, que les difficultés s'accroîtraient sous ses pas, il chercherait davantage en ses deux appuis la force qui mène à la victoire, et pourrait jeter, en défi à la destinée, le cri de triomphe du poète chrétien :

Avec la prière et la Bible,
A cœur vaillant, rien d'impossible !

Lincoln avait quatre fois été élu député ; il refusa une cinquième élection, il refusa même à deux reprises l'honneur que ses concitoyens voulaient lui conférer en le nommant Gouverneur de l'Etat de l'Illinois. C'est qu'il voulait élargir son champ

d'action, être envoyé comme sénateur à Washington, la capitale des Etats-Unis, apporter au Congrès les désirs et les besoins de sa petite patrie, et s'occuper non plus seulement des affaires locales, mais des intérêts supérieurs de la Nation et de l'humanité. Il échoua une première fois, comme il avait échoué dans sa toute première campagne électorale, mais fut élu en 1846. Son adversaire politique, Douglas, le fut en même temps que lui, et tous deux quittèrent momentanément Springfield pour Washington. Lincoln y vécut à l'hôtel, avec la plus absolue simplicité, comme toujours. En dehors des séances au Capitole, il voyait une petite société choisie d'amis, ou fréquentait assidûment les bibliothèques publiques, car il profitait de toutes les occasions pour s'instruire, et, dans son âge mûr comme dans sa jeunesse, continuait à être un liseur passionné.

Son mandat expiré, n'ayant pas été réélu, il revint à Springfield où il reprit modestement ses fonctions d'avocat, semblant pour quelques années délaisser un peu la politique. Ses affaires s'accroissaient constamment en nombre et en importance, lui et son associé avaient peine à mener à bonne fin toutes les causes qu'on leur con-

fiait. Certains jours, les clients se pressaient comme au tribunal, dans leur « office » qu'on montre encore à Springfield, et au-dessus de la porte duquel se balance toujours l'enseigne à demi rouillée sur laquelle on lit ces deux noms : « *Herndon et Lincoln.* »

En plus du travail qu'il avait à son bureau, Abraham était ce qu'on pourrait appeler « avocat itinérant. » La population de l'Illinois était alors si peu dense, clairsemée sur un si immense territoire, que juges et avocats devaient aller de lieu en lieu pour donner des conseils, écouter des plaintes, apaiser des différends. Ils partaient deux fois par an pour cette originale tournée, qu'on nommait « le circuit. » Les voyages se faisaient à cheval ; les séances du tribunal se tenaient dans les écoles ou chez les particuliers ; on couchait au petit bonheur, dans les auberges, les fermes isolées ; Lincoln, laissant ses confrères se diriger vers les logis les plus cossus, logeait de préférence chez les humbles, les pauvres dont il rétribuait généreusement l'hospitalité, et auxquels il laissait maintes preuves de sa bonté délicate et touchante.

L'intarissable conteur, le gai compagnon

qu'il était — ou plutôt semblait, — avait l'art d'alléger, par sa bonne humeur communicative, les ennuis, les fatigues de ces longues randonnées. Ses plaisanteries étaient irrésistibles. Il lui arriva, pendant une audience, de s'approcher du greffier et de lui raconter tout bas une histoire tellement drôle, que son auditeur partit d'un grand éclat de rire !... Vif émoi dans la salle, et froncement de sourcils significatif du juge, qui, d'une voix sèche, annonce au greffier qu'il le met à l'amende. « Pardon, Monsieur le juge, » riposta le coupable, « si vous saviez ce que m'a dit M. Lincoln, je gage que vous ririez aussi ! » Le juge se fit répéter la facétie, éclata de rire à son tour... et leva l'amende du greffier. Ce qu'il y avait de fameux, c'est que lui-même, Lincoln s'amusait beaucoup des histoires qu'il racontait et en riait d'aussi bon cœur que les autres, mais quand ces éclairs de gaîté s'étaient éteints, il reprenait sa figure mélancolique, sans autre expression que la profonde tristesse gravée dans les rides qui se creusaient aux coins de sa bouche tordue et de ses petits yeux gris.

Il n'avait aucun souci de sa mise ; pendant les circuits il portait le plus souvent un modeste vêtement d'alpaga noir, pous-

siéreux, luisant d'usage, qui flottait autour de son corps maigre comme s'il eût habillé un épouvantail à moineaux. Deux pièces de son accoutrement surtout étaient célèbres, son chapeau, un haut de forme tout démodé, sur lequel, prétendaient ses collègues, la sueur avait dessiné des contours rappelant ceux des continents sur une mappemonde, et son inséparable compagnon, un parapluie vert serré au milieu par une ficelle et portant à l'intérieur le nom de son propriétaire — *A. Lincoln* — inscrit en gros traits blancs !!... Malgré l'imprévu de son costume et de ses allures, il y avait en lui quelque chose qui commandait et imposait le respect, — son âme, qu'on devinait par transparence...

Une des causes auxquelles Lincoln fut mêlé à cette époque de sa carrière est restée populaire dans les annales du barreau. Un jeune homme était accusé d'en avoir tué un autre, au cours d'une rixe nocturne. Un de ses camarades affirmait, sous la foi du serment, l'avoir vu porter à la victime le coup fatal. Ce témoignage accablant allait emporter la condamnation ; soudain, l'avocat du prévenu, Lincoln, se lève et demande au témoin : « Comment, à quelle lumière avez-vous suivi le drame ? —

Mais, » riposta le jeune homme avec aplomb, « je l'ai toujours répété, à la clarté de la lune. » Alors Lincoln, tirant de sa poche un almanach portant les indications astronomiques, et se tournant vers les juges : « Messieurs du tribunal, le témoin a menti ! Voyez plutôt... A l'heure du crime, *la lune ne s'était pas encore levée !* » Et l'accusé fut acquitté.

Abraham Lincoln avait largement dépassé la quarantaine. Par son labeur, il avait réalisé, sinon une fortune — ce qu'il ne posséda jamais, — mais une honnête aisance. Il avait connu des succès politiques qui ne l'avaient pas grisé, mêlés à quelques déboires qui lui avaient fait apprécier davantage sa vie simple, laborieuse et libre. Après son refus réitéré de devenir gouverneur de l'Illinois, il avait refusé pareillement la charge de gouverneur du territoire d'Orégon, et décliné les avances flatteuses d'un célèbre avocat de Chicago qui voulait l'associer à ses affaires. Il aimait sa besogne quotidienne dans son petit bureau de Springfield; il y jouissait en paix des progrès de ses fils qu'il voyait grandir sous ses yeux, de l'affection et de l'estime unanimes de ses concitoyens. Il ne tenait qu'à lui de rester dans ce milieu, d'y continuer sa beso-

gne d'ouvrier probe et fidèle, puis, lorsque l'heure serait venue, de s'y préparer dans la prière et le recueillement au repos du soir...

Il ne le fit pas, parce qu'il ne le pouvait pas, parce qu'il ne le devait pas, parce que pendant des années et des années, des cris de détresse n'avaient cessé de retentir à ses oreilles, empoisonnant ses joies les plus pures, hantant ses journées, troublant son sommeil comme l'auraient fait ceux des passereaux. Les cris des esclaves, son *continuel tourment !* Il les entendait depuis le jour où il avait assisté au hideux marché de chair humaine, depuis le moment où, jeune, pauvre et inconnu, il avait déposé sa vibrante proclamation sur le bureau de la Législature. Ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, il n'avait jamais cessé de protester contre cette iniquité de l'esclavage, de la combattre par tous les moyens possibles, d'affirmer les droits de ces frères noirs que de soi-disants chrétiens condamnaient à la pire des servitudes, à la plus atroce des abjections... Longtemps, on avait refusé d'écouter sa voix généreuse, mais maintenant, bon gré, mal gré, amis et ennemis devaient prendre parti pour ou contre les

opprimés. Le volcan qui grondait depuis tant d'années allait bientôt, dans une formidable explosion, ébranler le Nouveau Monde jusque dans ses fondements. Et Lincoln serait le premier artisan, la plus noble victime de cette tragédie. Dans son abnégation sublime, il allait tout sacrifier à cette cause sainte, tels les preux chevaliers des anciens jours partant pour la croisade aux cris de « Dieu le veut ! » Parce que Dieu le voulait, à l'âge où il fait bon se reposer, il allait se rejeter dans la mêlée ; il immolerait à la mission qui s'imposait à lui sa tranquillité, sa paix, son bien-être, ses affections, sa famille, ses enfants bien-aimés, il lui laisserait broyer son cœur, en attendant de lui offrir sa vie en holocauste.

CHAPITRE IV

Nord contre Sud

Au commencement du seizième siècle, les colons Espagnols et Portugais venus faire fortune dans l'Amérique centrale s'étaient avisés que le travail y était bien rude, sous le soleil de feu... L'un d'entre eux, Las Casas, avait, pour sa honte éternelle, proposé une solution d'une ingéniosité diabolique, acceptée d'enthousiasme par ces aventuriers sans foi, sans scrupules, sans merci, qui déjà avaient décimé si cruellement les malheureux Indiens. En conséquence, d'odieux conquistadors, débarquant en Afrique, s'étaient jetés, en bêtes de proie, sur les peuplades indigènes parsemant, çà et là, les vastes étendues du continent noir. Par le fer et par le feu, ils avaient anéanti des villages entiers, massacré des enfants, des vieillards, des femmes, supplicié les hommes qui avaient l'audace insoutenable de vouloir défendre leurs familles, leurs foyers ! Puis, en lon-

gues caravanes, des nègres enchaînés étaient dirigés à coups de fouet vers les ports d'embarquement, entassés sur les vaisseaux négriers qui les y attendaient. Après un voyage durant lequel ils expiraient par centaines, et, morts ou mourants, étaient jetés en pâture aux requins suivant par bandes avides la sinistre flotille, ils étaient débarqués sur le sol de l'Amérique, — de la libre Amérique ! — traînés dans des marchés d'esclaves, vendus, pour une poignée de dollars, à des maîtres qui avaient sur eux droit de vie et de mort !

A dater de ce moment, les infortunés n'étaient plus que des machines à travail, des souffre-douleurs, victimes impuissantes de la loi du fort contre le faible. Prisonniers au fond des mines d'où ils ne remontaient jamais à la lumière du jour, dans les rizières, les plantations de coton, au milieu d'un enfer de terreur et de coups, soigneusement maintenus dans une ignorance abrutissante, astreints à un labeur épuisant, ils ne respiraient, ne vivaient que pour accroître la fortune de leurs propriétaires. Des maîtres, il est vrai, traitaient humainement leurs esclaves. Mais comme ceux-ci n'étaient qu'une marchan-

dise passant de mains en mains, ils se voyaient couramment arracher leurs enfants, leurs femmes, leurs filles qui devenaient le jouet des caprices des blancs. Eux-mêmes, à mesure qu'ils vieillissaient et s'usaient à la tâche, ils étaient revendus à des prix de plus en plus bas pour des besognes de plus en plus harassantes, un sort de plus en plus misérable, jusqu'à ce qu'à bout de souffrances, ils finissent par mourir abandonnés dans un coin comme de pauvres vieux chevaux hors de service. Heureux encore, lorsqu'ils n'étaient pas tombés au pouvoir de quelque brute sanguinaire, qui, dans un jour de colère ou d'ivresse, les assommait sous les coups ou leur faisait endurer des tortures dont les lynchages d'aujourd'hui donnent une idée atténuée ! Nul ne saura jamais quel martyre ont enduré les pauvres esclaves. Pendant deux siècles et davantage, il n'exista aucune loi, aucun décret qui réglementât leur vente, ou qui restreignît — il n'était pas question de les punir ! — le despotisme et la barbarie des planteurs.

Lorsque, après la fameuse guerre de l'Indépendance, les divers Etats de l'Amérique du Nord se réunirent pour ne former ensemble qu'une seule patrie avec un

Gouvernement, un drapeau communs, chacun d'entre eux demeura libre de faire ce que bon lui semblait en ce qui concernait les esclaves.

Or, cette inique exploitation de l'homme par l'homme s'était surtout développée dans les Etats dits du Sud, agricoles et aristocratiques, où les fortunes consistaient principalement en grandes propriétés, en plantations de riz, de coton, de canne à sucre, qui avaient besoin des bras des nègres pour les faire valoir. Aussi, les marchands d'esclaves et les colons étaient tout-puissants dans ces territoires, leur volonté y faisait loi et le sort des noirs, comme l'administration, les affaires politiques, s'y trouvaient entièrement entre leurs mains.

Par contre, les Etats du Nord, plus civilisés, plus intellectuels, s'adonnaient surtout au commerce, aux arts ou à l'industrie. Ils n'avaient donc pas besoin du travail des esclaves, et, plutôt pour s'éviter des ennuis que pour toute autre chose, ils avaient défendu que le trafic humain fût introduit dans leurs régions. Quand un esclave du Sud avait réussi à s'enfuir de chez son maître et à gagner le Nord, il y avait droit d'asile et était considéré comme affranchi. Voilà, pendant bien long-

temps, à quoi se bornèrent les rapports des Etats composant l'Union Américaine sur ce triste sujet. Soit dit à son excuse, le Nord ne se rendait pas un compte exact des iniquités commises dans le Sud ; pourvu qu'on le laissât tranquille, il ne s'occupait pas de ce qui se passait chez ses voisins et, en grand seigneur fier de sa supériorité, regardait avec dédain, plutôt qu'avec pitié, ces noirs en lesquels il ne voyait qu'une race inférieure, abâtardie, incapable d'acquérir le moindre développement. Si quelques protestations isolées se faisaient entendre de loin en loin, elles étaient bientôt étouffées et oubliées. Au Nord comme au Sud, ne se trouvait-il pas des prédicateurs pour excuser les pires atrocités et s'appuyer sur la Bible pour maudire la descendance de Chanaan !

Quant au Gouvernement fédéral à Washington, qui réunissait en un faisceau la direction de tous les Etats, il était cupide, gangrené jusqu'aux moëlles, uniquement inspiré par le souci de ses intérêts. La plupart des Présidents de la République, eux-mêmes, prenaient fait et cause pour les Sudistes. Ceux-ci en profitèrent pour multiplier leurs exigences.

Sous la menace constamment renouvelée

de se séparer de l'Union si on ne leur accordait pas tout ce qu'ils demandaient, et de former avec leurs richesses une Confédération indépendante, ils obtinrent, ouvertement ou par voies détournées, les plus flagrantes injustices, les pires exactions. Au fur et à mesure qu'un nouvel Etat se rattachait à l'Union, ajoutant un astre de plus à la bannière étoilée, ils s'arrangeaient pour que l'esclavage y fût introduit ; ils poussaient la Nation à faire des guerres auxquelles le Nord n'avait aucun intérèt, dans le seul but de conquérir de nouveaux pays afin que ce soient aussi des terres à esclaves ; ils arrivèrent à s'infiltrer peu à peu, à s'installer en maîtres avec leurs malheureux nègres, dans les Etats les plus fermés à leur intrusion ; et pour comble, ils violèrent le droit d'asile en envoyant dans le Nord des agents chargés de rattraper et de ramener les esclaves évadés, au mépris des conventions qui en faisaient des hommes libres !

Alors les habitants du Nord commencèrent à ouvrir les yeux, et, voyant de plus près les misères endurées par les pauvres Africains, à s'émouvoir, à s'indigner, à leur témoigner une sympathie efficace. Des écoles s'ouvrirent pour essayer de les ins-

truire ; des articles vibrants furent écrits en leur faveur, et comme les journaux politiques les refusaient, des organes spéciaux se créérent pour les publier. Çà et là, une petite flamme généreuse s'alluma dans les cœurs, tantôt éteinte au souffle du vent, tantôt se ranimant pour propager un jour le formidable incendie qui, d'un océan à l'autre, embraserait le continent. Contre les esclavagistes, les anti-esclavagistes ou abolitionistes se dressaient. On conçoit quelle divergence d'opinions et d'intérêts, quelles luttes de plus en plus aiguës cette question brûlante causait entre citoyens de la même patrie, entre membres de la même famille ! Pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle, la dissension s'exaspéra continuellement ; à chaque instant, dans telle ou telle ville, des bagarres, voire des émeutes éclataient entre Sudistes et Nordistes sous le prétexte le plus futile, et c'étaient, hélas ! les noirs les victimes toutes désignées des querelles dont ils avaient été la cause.

Voyant le Nord prendre toujours davantage leur parti, sachant qu'ils seraient chaudement accueillis et protégés, qu'on les aiderait à échapper aux poursuites des rabatteurs, qu'on les défendrait contre

eux, les pauvres esclaves cherchaient de plus en plus à gagner cette terre promise. Cela ne faisait pas l'affaire des Sudistes, et en 1850 ils arrivèrent à faire voter la *Loi des Esclaves fugitifs* qui leur enlevait leur dernier abri, leur dernier secours ! Cette loi infâme punissait de l'amende et de la prison les personnes qui auraient donné asile aux fuyards, elle les forçait à les livrer à leurs poursuivants et même à prêter main-forte à ceux-ci dans leur besogne maudite ! On vit alors, sans avoir le droit de l'empêcher, ces choses effroyables, de malheureux noirs, des pauvres négresses, des jeunes filles, des mères leur enfant dans les bras, traqués dans les rues des villes universitaires telles que Boston, arrachés des grottes ou des huttes forestières où ils s'étaient réfugiés, tantôt dévorés vivants par des chiens dressés à la chasse à l'homme, tantôt chargés de chaînes, ramenés sous une pluie de coups de fouet dans leur géhenne, où, pour servir d'exemple aux autres, le sort le plus affreux les attendait !

Triomphants, sûrs de leur impunité, les Sudistes ne gardaient plus aucune mesure; ils poussaient le cynisme et la cruauté jusqu'à forcer les gens les plus droits, les

plus religieux, à coopérer avec eux dans la poursuite des fugitifs. Les abolitionistes étaient en butte à leurs injures, à leurs menaces, à leurs mauvais traitements. Ils excitaient contre eux la populace, fomentaient des émeutes meurtrières ; des pasteurs furent battus, un périt assassiné pour avoir voulu consoler les martyrs au nom du Sauveur ; la rage des négriers se tournait surtout vers les écoles qui cherchaient à libérer l'esprit des esclaves, et les imprimeries répandant les protestations indignées des abolitionistes.

Des maisons particulières dans lesquelles des chrétiens apprenaient à lire aux petits enfants noirs furent pillées, démolies ou brûlées, les instituteurs et les institutrices jetés en prison. Un jeune aveugle, le docteur Campbell, faillit être pendu pour avoir tenté d'instruire un nègre ; au dernier moment, quand il était déjà au pied de l'arbre qui allait lui servir de gibet, le cœur manqua à ses bourreaux pour exécuter un homme que son infirmité leur livrait sans défense ; mais il dut, pour échapper aux persécutions auxquelles il demeurait en butte, partir en Angleterre où il devint, — ce qu'il est encore, — directeur de l'Académie royale de Musique à Londres.

Quant aux imprimeries anti-esclavagistes, il était banal de les voir assaillies par la canaille hurlante, qui les démolissait, y mettait le feu, jetait les presses dans la rivière la plus voisine, frappait les imprimeurs terrorisés ou les traînait dans les rues la corde au cou. En une de ces occasions, à Cincinnati, une jeune femme frêle et délicate d'apparence, voyant son frère. un étudiant en théologie, partir, armé d'un revolver, pour protéger une imprimerie menacée, s'écriait passionnément : « Ah ! si j'étais un homme, j'irais aussi, et je monterais bonne garde, au moins à une fenêtre. » Elle fit mieux que de prendre un revolver pour défendre les droits des opprimés, — elle prit sa plume. Au mois d'avril 1852, Mme Beecher-Stowe, — car c'était elle, — publiait chez un éditeur de Boston, après l'avoir fait paraître en feuilleton dans un journal abolitioniste, ce chef-d'œuvre immortel : *la Case de l'Oncle Tom*. Tous nous l'avons lu, cet Evangile de la race noire ; tous il nous a fait pleurer... Mais ce que nous pouvons difficilement nous représenter, c'est le succès inouï, formidable qu'il obtint : trois mille exemplaires enlevés le premier jour de sa publication, dix mille en une semaine, plus de trois

cent mille avant la fin de l'année, huit puissantes presses d'imprimerie, marchant nuit et jour, ne parvenant pas à satisfaire aux demandes qui arrivaient de tous les côtés... Le résultat moral fut plus grand encore que le résultat matériel. Traduit presque immédiatement en toutes les langues, l'ouvrage répandit dans les deux hémisphères l'horreur de l'esclavage, le désir ardent de voir cesser cette survivance du monde antique et païen. En Amérique même, il fut lu, relu, discuté dans les calmes demeures des puritains du Nord, comme sous les vérandahs fleuries des planteurs du Sud. Tandis que les négriers l'accablaient de sarcasmes et de moqueries, protestaient violemment contre ses allégations, les abolitionistes retrouvaient dans ses pages frémissantes un écho de leurs propres sentiments. Ils apprenaient à se connaître les uns les autres, se rapprochaient, réunissaient en faisceau leurs sympathies éparpillées jusque-là, leurs indignations trop longtemps stériles...

Quelques années plus tard, au cours d'une réception à la Maison Blanche, alors que la lutte meurtrière battait son plein, le Président Lincoln, apercevant Mme Stowe dans la foule des invités, se dirigea vers

elle, prit sa main dans les deux siennes, du geste si cordial qui lui était habituel, et, la regardant avec surprise, il s'écria : « Est-ce bien cette petite femme qui a fait venir cette grande guerre ! » Il avait raison d'en faire remonter jusqu'à elle la cause initiale. *La Case de l'Oncle Tom*, en réveillant, bouleversant les consciences, avait préparé la voie devant lui, à la façon d'un précurseur. Sans ce livre, il n'aurait probablement jamais pu accomplir lui-même sa mission libératrice. Dieu suscita la faible femme et l'homme énergique, au moment où Il avait besoin d'eux pour réaliser son œuvre ; Il donna à l'une son génie, et à l'autre son pouvoir.

Lui, Lincoln, gardait au fond de sa mémoire des histoires navrantes sur les misères des pauvres nègres, contées par les pionniers, autour du feu de branchages, dans la hutte paternelle. Peut-être même, pendant son enfance solitaire, avait-il aperçu, dans les bois du Kentucky ou de l'Indiana, des esclaves fuyant vers les Etats du Nord, poursuivis par leurs chasseurs comme des cerfs aux abois... Jeune homme, après l'inoubliable impression rapportée du marché d'esclaves, il avait pu voir, dans l'Illinois considéré longtemps comme Etat

libre, et déclaré tel par sa Constitution, des émigrants venus du Sud, s'installer impudemment avec leurs souffre-douleurs !

Tout de suite il avait exprimé son indignation, tandis que son adversaire, Douglas, se posait au contraire en partisan des colons, — de ceux qui avaient pour eux puissance et fortune !

Les deux avocats se mirent à plaider chacun leur cause, dans les assemblées publiques et au tribunal, car, à une époque où la justice n'existait que pour les blancs et où les malheureux Africains étaient hors la loi, Lincoln ne craignit pas de risquer sa position, de compromettre son avenir en défendant les opprimés, en portant leur cas sur le terrain juridique.

Une fois, un nègre libre de l'Illinois, s'étant fourvoyé dans les Etats du Sud, y avait été capturé et vendu ; Lincoln plaida pour lui, fit reconnaître ses droits, et jeune, pauvre et inconnu comme il l'était, se procura assez d'argent pour le racheter, le rendant ainsi à la liberté. Une autre fois, une négresse vendue également par traîtrise avait en vain réclamé devant les tribunaux ; elle s'était entendue condamner en première instance ; Lincoln le sut, prit en mains l'affaire, l'exposa au barreau de

l'Illinois, fit annuler le premier verdict et eut la joie de voir libérer sa protégée.

Ce ne sont là que deux exemples entre beaucoup d'autres ; soit dans son bureau de Springfield, soit dans les « circuits », il exhortait les maîtres à des sentiments plus humains, leur rappelait leurs devoirs, encourageait les noirs, leur donnait des conseils, mettant ainsi au service de ces malheureux, si longtemps contraints à souffrir en silence, le beau don de la parole qui lui avait été confié.

Si, comme avocat, Lincoln remplit une œuvre bénie, comme homme politique il ne cessa pas non plus de lutter pour amener l'ère de la justice et de l'équité. Sa première protestation à la Législature de l'Illinois — dont nous connaissons l'insuccès, — fut suivie de bien d'autres, qui d'abord passèrent aussi presque inaperçues, mais il ne se découragea pas. « Le Seigneur, » devait-il écrire, « est toujours du côté du droit, » et, comme son Maître, il s'y tenait résolument. En 1840, puis en 1844, l'Amérique tout entière fut vivement préoccupée par l'élection d'un Président de la République. En ces deux occasions, Lincoln prononça dans divers endroits une série de discours pour essayer de faire choisir un

Président abolitioniste. Il ne réussit pas, mais sa tentative le rendit très populaire parmi les amis des noirs, et on commença à le considérer comme un des anti-esclavagistes les plus zélés, les plus courageux.

Pendant son séjour à Washington comme membre du Congrès, Lincoln eut le cœur déchiré en voyant le trafic humain ouvertement pratiqué dans la ville, et se développant à l'ombre même du Capitole ! En attendant la vente, les esclaves étaient parqués dans des locaux, qui, disait-il, ressemblaient à des écuries à peine dignes d'abriter des chevaux ! Ecœuré et indigné, il élabora, tout seul, et de sa propre initiative, un décret qui abolirait l'esclavage, pour commencer et à titre d'essai, dans le district de Colombie duquel dépendait la capitale ; il n'avait pas en vue une révolution, mais une évolution ; il souhaitait que la chose s'accomplît pacifiquement ; par une disposition où se retrouve « l'honnête Abe Lincoln, » il suggérait à l'Etat de payer aux propriétaires d'esclaves la valeur marchande de ceux-ci ; ensuite on les libérerait, les instruirait, leur ferait apprendre un métier qui leur permettrait de gagner honorablement leur vie. Cette proposition, si modérée, si sage et si chrétienne à la

fois, conquit des suffrages distingués, entre autres celui du maire de Washington qui promit de la faire aboutir, mais une telle opposition se manifesta du côté des Sudistes qu'il fallut y renoncer.

A cette même époque, Lincoln, emporté par son ardeur généreuse, eut un coup d'audace encore plus hardi que le précédent. Au mois de décembre 1847, en pleine séance du Congrès, il ne craignit pas d'interpeller directement le Président de la République à propos de la guerre du Mexique, qui n'était qu'un moyen détourné de satisfaire aux exigences des Sudistes et d'augmenter encore le nombre des Etats à esclaves. Il se montra très modéré dans ses paroles, mais d'une logique, d'une précision rigoureuse, et le Gouvernement, Président et ministres, sentit un instant vaciller sa puissance devant cet isolé, cet inconnu de la veille, que quelques-uns de ses collègues appelaient dédaigneusement « l'homme des forêts de l'Ouest ! »

La courageuse intervention d'Abraham fit grand bruit, et, en général, se vit désapprouvée et blâmée, même parmi les abolitionistes, que tant d'audace prématurée effrayait. Ce fut certainement la cause de l'échec de Lincoln lors des réélections, et

de la retraite momentanée qui suivit son séjour à Washington. Cependant, son mandat expiré, il fut invité par une Société anti-esclavagiste à faire une campagne de propagande avant de rentrer à Springfield. Il parcourut plusieurs Etats, plaidant avec tout son talent, tout son cœur, la cause des esclaves, et, par son éloquence vibrante et frémissante, lui gagnant partout de nouveaux disciples, de nouveaux partisans.

Pendant ce temps, l'autre sénateur de l'Illinois, Douglas, bien que de naissance il fût un homme du Nord, s'était fait remarquer par son acharnement à soutenir les esclavagistes, et avait été un des promoteurs de l'abominable *Loi des Esclaves fugitifs !* Il fut réélu, lui, — il avait su se mettre du côté de la majorité ! — et, pendant que Lincoln était tranquillement retiré à Springfield, il continua au Sénat son œuvre néfaste, votant ou inspirant de nouveaux décrets en faveur des Sudistes et gagnant de la sorte tout ce qu'il ambitionnait, — fortune, honneurs, puissance. Deux ans après la publication de la *Case de l'Oncle Tom,* en 1854, il fit accepter au Capitole une proposition qui enclavait dans l'Union deux nouveaux territoires, abrogeait pour eux toutes restrictions concer-

nant les esclaves, et par conséquent les ouvrait tout grands à la tyrannie et à la cupidité des planteurs, au travail et aux misères des galériens noirs !

Cette infamie eut dans toute la nation un immense retentissement ; c'était une preuve formelle que le Gouvernement était résolu à protéger le Sud, à étendre ses conquêtes et à étouffer les protestations indignées du Nord. Si on le laissait continuer, dans quelques années l'Amérique entière, — la moitié du monde, — serait l'enfer des esclaves !

En cette extrémité, Lincoln comprit qu'il devait faire abnégation de lui-même et de tout pour se rejeter dans la lutte. Il disait à ses auditeurs : « Ayant déterminé avec une entière droiture quelle est la ligne du devoir, redoublons de confiance en Dieu et allons de l'avant sans crainte et avec des cœurs virils. » Une fois de plus, il fit lui-même ce qu'il conseillait aux autres. Devant l'ordre de sa conscience, il murmura : « Me voici... » et grave, résolu, avec la fermeté d'un chrétien et d'un héros, il alla où Dieu l'appelait.

De nouveaux discours qu'il prononça contre l'odieuse attitude et la lâcheté du Gouvernement causèrent une impression

énorme ; le parti abolitioniste ou républicain se mit à considérer l'humble avocat de Springfield comme son véritable chef, et, en 1856, à la suite d'une Convention nationale, il le proposa pour candidat à la vice-présidence de la République des Etats-Unis. Abraham ne fut pas élu, mais le fait seul qu'on avait spontanément songé à lui pour occuper ce poste donne une mesure des espoirs qu'on fondait sur sa noble nature, sur ses facultés et son talent.

Peu après, Douglas étant arrivé au terme de son mandat, revint dans l'Illinois ; un nouveau siège de sénateur se trouvait donc vacant ; tous deux, Douglas et Lincoln, posèrent leur candidature. Tous les regards se tournèrent vers ces hommes, champions de deux principes opposés, incarnant chacun un idéal différent, dont l'un personnifiait le Sud avec ses ambitions insatiables, l'autre le Nord avec sa généreuse révolte... Lequel l'emporterait, lequel ferait triompher sa cause ?... Le Nord ou le Sud ?...

Les rivaux, pour propager leurs idées, organisèrent une grande série de débats contradictoires, qui eurent lieu dans sept villes différentes de l'Illinois, à l'automne de 1858. Chacune de ces conférences réu-

nit de mille à quinze cents assistants qui les suivaient avec un intérêt passionné. Le beau Douglas voyageait par train spécial, avec un grand luxe, escorté de secrétaires et de domestiques, et précédé d'un canon qui saluait partout son entrée triomphale par une salve de trente-deux coups ! L'honnête Abe Lincoln, lui, arrivait le plus souvent à cheval, sur son fidèle « Tom », fatigué, couvert de poussière, et long, maigre, échevelé, tel un Chevalier de la Triste Figure, formant avec son brillant adversaire un contraste achevé !

Au cours des débats, l'orgueilleux Douglas l'accablait de sa supériorité. Lorsqu'il sentait le terrain se faire moins sûr et la sympathie des électeurs lui échapper, il tournait la question, et, jetant délibérément de côté politique et esclavagisme, il mettait en cause la personne de Lincoln, l'attaquait par son seul point vulnérable : le ridicule, le couvrait de railleries, de sarcasmes et d'injures... Une fois il énuméra, en se moquant de lui, tous les métiers de sa jeunesse et les déboires qu'il avait rencontrés dans chacun d'eux ; un autre jour, s'étant procuré le texte d'anciens discours de Lincoln, il les lut en le contrefaisant et en insistant sur les points faibles... Il fut tout simplement odieux !

Mais souvent Abraham, avec son esprit d'à-propos et la fine drôlerie de ses reparties, sut mettre les rieurs de son côté ; ç'aurait été un rude jouteur s'il n'avait pas été si bon ! Jamais il n'imita la tactique déloyale de son ennemi ; il observa dans ses discussions la mesure et la courtoisie dont l'homme soi-disant bien élevé manquait totalement ; et — trait admirable de l'élévation de son caractère, — il ne lui garda pas rancune pour toute la boue dont il avait essayé de le couvrir. Le célèbre philosophe Emerson l'a justement remarqué : « Le cœur de Lincoln était grand comme le monde, mais il n'y avait pas dedans assez de place pour conserver le souvenir d'une offense. »

L'élection eut lieu... Ce fut le méchant qui triompha ; Douglas se vit élu. Lincoln avait consacré toute sa fortune à cette campagne électorale, une fois de plus il retomba dans la pauvreté, à tel point, écrivait-il à un ami, qu'il n'avait « pas même assez d'argent pour faire face aux dépenses de son ménage, » et que pour y pourvoir il dut se remettre à la pratique du barreau ! Mais le résultat moral était acquis, partout les petites graines qu'il avait semées poussaient dans les cœurs, et le temps approchait de plus

en plus où il allait falloir mettre la faux à la moisson.

Durant l'année qui suivit les grandes luttes oratoires du « Nord contre Sud, » un événement tragique bouleversa l'Amérique et l'univers civilisé. Ce fut l'affaire John Brown.

John Brown était né au Connecticut, en 1800, d'une famille puritaine ; c'était lui-même un puritain fervent. Il se destinait au pastorat, mais une grave maladie des yeux l'obligea à abandonner ses études religieuses. Il passa sa vie à travailler de ses mains, dans une position voisine de la misère. Très jeune, il avait été, comme Lincoln, le témoin douloureusement impuissant des scènes navrantes de l'esclavage. En 1859, à la tête d'une petite bande de partisans, il attaqua l'arsenal de Harper's Ferry (Virginie), s'en empara et proclama la liberté des esclaves des environs. Ceux-ci, sachant trop bien ce qui les attendait s'ils cherchaient à secouer le joug, n'osèrent se joindre à leurs défenseurs. La milice reprit l'arsenal ; John Brown, prisonnier, fut condamné à mort.

Cette sentence causa une indignation unanime. De l'Ile de la Manche où il était exilé, Victor Hugo adressa au Gouverne-

ment des Etats-Unis, pour obtenir la grâce du « rebelle, » une de ces lettres de flamme dont il avait le secret :

« Puritain, religieux, austère, plein de l'Evangile, *Christus nos liberavit,* il a jeté à ces hommes, à ces frères, le cri d'affranchissement...

« Oui, que l'Amérique le sache et y songe, il y a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant Abel, c'est Washington tuant Spartacus. »

Cette protestation resta sans effet... Le 26 décembre 1859, lendemain de Noël, John Brown fut pendu. On raconte qu'en se rendant au supplice, encadré de deux rangs de soldats armés, il s'arrêta pour embrasser et bénir un petit nègre qu'une jeune esclave élevait vers lui en pleurant... Au Musée Victor Hugo, à Paris, on voit un dessin du Maître — silhouette saisissante et terrible, — représentant le mort pendu à son gibet, avec ces mots en exergue : *Pro Christo sicut Christus* — Pour le Christ, comme le Christ — et *Ecce.* — Voici.

Le supplice de John Brown fut vraiment le prologue de la tragédie que terminerait la mort de Lincoln. Ces hommes, à l'âme fraternelle, ont voulu, par des moyens différents, atteindre le même but. Le nom du

premier, bien que presque oublié, mérite d'être rappelé près du nom illustre de l'autre, puisque tous deux se sont sacrifiés à la même cause sacrée, en ont été les martyrs.

Malgré l'échec de Lincoln, de tous les côtés on l'appelait, on voulait entendre sa voix éloquente se prononçant en faveur des esclaves. Partout il embrasait les cœurs d'indignation, partout il faisait verser des larmes de sainte pitié... Il répétait, sans se lasser jamais, que ces parias, ces bêtes de somme, une fois libres, seraient capables de s'instruire, de s'élever, de devenir des hommes utiles, des citoyens qui accroîtraient la richesse et la gloire du pays. Sachant à merveille l'art de persuader, de convaincre ses auditeurs, tour à tour il s'adressait à leur sensibilité, à leur raison, à leur intérêt, à leur patriotisme, et ceux qui, en venant l'écouter, apportaient avec eux leurs préjugés les plus solidement enracinés, en sortant de ses réunions étaient transformés en ardents abolitionistes.

En février 1860, Lincoln accepta l'invitation d'une puissante société anti-esclavagiste de New-York à venir prononcer un discours sous ses auspices. Ce ne fut pas

sans quelques hésitations, cependant, que, toujours intimidé par sa pauvre personne, il envisageait l'idée de parler dans cette grande ville, dans ce milieu si nouveau, si supérieur...

Arrivé à New-York le matin de la conférence, il se promenait sans but par les rues, lorsqu'il entendit une suave musique venir jusqu'à lui. Il s'arrêta, prêta l'oreille... C'étaient les élèves d'une école du dimanche, qui chantaient un de ces simples cantiques qui vous prennent à l'âme, — peut-être un de ceux-là dont sa mère l'avait bercé dans la forêt natale, ou qu'Anne Rutledge répétait de sa voix fraîche et douce, dans l'église de New-Salem... L'hymne terminé, au lieu de reprendre sa route, ce grand ami des petits entra, s'assit à l'écart, écouta la leçon et se mêla aux prières avec autant de simplicité que les enfants qui l'entouraient. Un moniteur remarqua cet étranger un peu bizarre, mais à l'air si triste et si bon, vint à lui et lui demanda s'il voudrait dire quelque chose aux élèves. Lincoln se leva avec son délicieux sourire, se plaça devant les bambins et commença à leur raconter des histoires... Il aurait fallu voir toutes ces petites figures radieuses tournées vers lui, tous ces yeux

8.

brillants, toutes ces lèvres roses qui, dès qu'il faisait mine de s'arrêter, suppliaient avec ardeur : « Encore, Monsieur ! Encore ! » Ce fut un des triomphes oratoires qui dut lui causer le plus de joie ! Comme enfin, il allait s'esquiver, le moniteur reconnaissant l'arrêta, et le pria de bien vouloir lui dire son nom : « Abraham Lincoln, de l'Illinois, » répondit-il modestement. Quelques heures plus tard, le président de la Société abolitioniste l'introduisait en ces termes devant les hommes distingués qui se pressaient dans l'immense salle de conférences :

« Messieurs de New-York, c'est pour moi un très grand honneur de vous présenter le futur Président des Etats-Unis, M. Abraham Lincoln. »

Un des auditeurs de cette mémorable séance a résumé de la sorte ses impressions : « Voici quarante ans que j'ai vu et entendu pour la première fois Abraham Lincoln, mais le souvenir que j'ai gardé de lui est ineffaçable... Il ressemblait à tous égards à un de ces gens d'humble condition parmi lesquels il aimait à être compté. A première vue, il n'y avait en lui rien d'impressionnant ni d'imposant, excepté sa grande taille qui lui faisait dépasser

des épaules le niveau de la foule ; ses vêtements pendaient disgracieusement autour de sa stature gigantesque, sa figure était d'une pâleur livide sans la moindre trace de couleur ; ses mains portaient les empreintes et les cicatrices des luttes et du travail manuel ; ses yeux profondément enfoncés étaient tristes et anxieux ; son expression au repos donnait peu l'idée de la merveilleuse intelligence qui l'avait élevé de la dernière à la première place parmi ses concitoyens. Comme il causait avec moi avant la réunion, il semblait gêné, mal à l'aise, avec cette sorte d'appréhension que doit éprouver un jeune homme se présentant devant une société nouvelle et étrangère dont il craint les critiques... Quand il parla, il fut transformé ; ses yeux brillèrent, sa voix s'éleva par degrés, sa figure se mit à resplendir et sembla illuminer l'assemblée tout entière ; pendant une heure et demie, il tint son auditoire palpitant dans le creux de sa main. »

Lincoln, en effet, se montra plus éloquent que jamais ; des applaudissements frénétiques, *terrifiants*, dit encore un témoin, saluèrent sa péroraison, et, à l'issue de la réunion, tous ses auditeurs étaient prêts

à confirmer les paroles flatteuses du président ! Dans plusieurs autres grandes villes où l'avocat des esclaves se rendit ensuite, on l'acclama également comme le seul homme digne de diriger, de sauver la nation.

De fait, le pays préparait une élection présidentielle. Après des discussions très agitées, le parti républicain se décida à choisir Lincoln comme seul et unique candidat, à concentrer sur lui tous ses suffrages. Les esclavagistes ou démocrates, naturellement, présentèrent Douglas ! Bientôt les autres concurrents furent évincés ; la lutte suprême se concentra entre ces deux hommes, entre l'abolitionisme et l'esclavagisme !

L'année 1860 se passa en luttes politiques âpres et violentes, en scrutins éliminatoires pour lesquels l'Amérique se passionna ; Lincoln laissa agir ses partisans et resta à l'écart, dans le silence, attendant, priant, s'en remettant à la volonté de Dieu, et prêt à obéir, quelle que soit la voie que son Maître ouvrirait devant lui. Après avoir éveillé la volonté populaire, il se sentait emporté par elle comme par un torrent et ne cherchait pas à revenir en arrière. Mais il était profondément peiné de la haine grandis-

sante que lui témoignaient ses adversaires, et du dédain dont les riches, les puissants cherchaient à l'écraser à mesure qu'il approchait du but. Il ne trouvait même pas grâce aux yeux des gens d'église. Un jour, causant avec un ami, il en vint à déduire que sur les vingt-trois pasteurs de Springfield, trois seulement, l'heure venue, se déclareraient en sa faveur ! Tirant de sa poche le Nouveau-Testament qu'il portait toujours sur lui, il s'écria : « Comment, ce livre en mains, des chrétiens peuvent-ils admettre, excuser l'esclavage ?... Comment voteront-ils pour son maintien ?... Voilà une chose que je ne puis comprendre ! » Après un moment de douloureuse réflexion, il ajouta ces belles paroles : « Je sais qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu hait l'injustice et l'esclavage. Je vois venir l'orage, et je sais que sa main l'a préparé. S'il a une place et de l'ouvrage pour moi, — et je crois qu'il les a, — je suis prêt à les remplir. Je ne suis rien, mais la vérité dans la liberté est tout ; Christ l'a enseigné, et Christ, c'est Dieu... Douglas ne se soucie pas que l'esclavage soit aboli, mais Dieu s'en soucie, l'humanité s'en soucie, moi je m'en soucie aussi, et avec l'aide de Dieu, je ne faillirai pas à ma tâche. »

Tandis que les hypocrites, les pharisiens accablaient Lincoln de leur mépris, ne voulant voir en lui qu'un « avocat campagnard de troisième ordre, » dans les classes moyennes il était de plus en plus populaire ; les foules l'adoraient, avec un mélange de respect et de familiarité affectueuse ; dans les rues, les camelots criaient en offrant son portrait : « Voici notre cher vieil Abe ! Il serait tout à fait présentable si seulement il était mieux peigné. » Entre mille traits amusants ou touchants qui précédèrent l'élection, une bonne vieille de New-Salem fit exprès le voyage de Springfield afin d'apporter au candidat une paire de chaussettes qu'elle lui avait tricotées aux veillées « pour mettre quand il serait président ! » Une petite fille de onze ans, ayant vu sa photographie dans un journal, lui écrivit pour l'interroger sur sa famille, et lui déclarer qu'elle l'aimait de tout son cœur, mais qu'à son sens, il serait beaucoup mieux s'il portait des favoris! (Il était complètement rasé). Et l'excellent papa qu'était Lincoln, au milieu des tourments et des travaux de toutes sortes qui le harcelaient, trouva le temps de lui répondre par ce billet, — on croit voir son sourire en l'écrivant !

« *Springfield, Illinois, 19 octobre 1860.*

« MISS GRACE BEDELL.

« Ma chère petite Mademoiselle,
« Votre gentille lettre du 15 m'est bien arrivée. Je regrette la nécessité où je suis de dire que je n'ai pas de fille. J'ai trois fils, un de 17 ans, un de 9, un de 7. Avec leur mère, ils constituent toute ma famille. Quant aux favoris, n'en ayant jamais porté, ne croyez-vous pas que si je commençais maintenant, les gens me trouveraient bien prétentieux ?
« Avec tous les bons vœux de votre sincère ami,

« A. LINCOLN. »

Dans la nuit du 6 novembre 1860, dans le bureau de poste de Springfield, quelques employés veillaient à la clarté blafarde des becs de gaz, en la seule compagnie d'un homme auquel ils passaient, au fur et à mesure de leur réception, des centaines et des milliers de télégrammes qu'ils enregistraient sans trêve... Lincoln recevait, de tous les points de l'Union américaine, les résultats du vote de la nation. Vers deux heures du matin, tous furent connus. Un

million 800 mille électeurs s'étaient déclarés pour lui, — dont *pas un seul* du Sud ! — un million 300 mille pour Douglas...

Abraham Lincoln était Président des Etats-Unis.

En rentrant chez lui où l'attendait anxieusement sa femme, il lui dit : « Mary, *nous* sommes élus ! » Etrangère aux préoccupations, aux responsabilités surhumaines que ces mots impliquaient pour son compagnon, Mme Lincoln goûta enfin l'orgueilleux bonheur désiré et attendu depuis plus de vingt ans.

Accablé de fatigue et d'émotion, Abraham se jeta sur un lit de repos, mais ne put dormir ; une chose étrange se produisit alors. Cet homme si pieux et si religieux n'était pas dénué d'un peu de superstition ; depuis son enfance à demi-sauvage, il croyait aux rêves, aux visions, aux pressentiments, comme à des messages envoyés d'En-Haut pour guider les hommes dans leur route, ou leur prédire les mystères de l'avenir. Or, cette nuit-là, tandis qu'il reposait, il vit dans une glace placée en face de lui sa silhouette gigantesque se réfléchissant *en double :* l'une très nette, l'autre floue et indistincte et portant sur ses traits comme la pâleur de la mort. Impression-

né malgré lui, il se leva et sortit de la chambre pour échapper à cette vision, mais quand il revint, une seconde, puis une troisième fois, la double image se dessina encore dans le miroir... Il en parla à Mme Lincoln, et ensemble ils déduisirent de cette angoissante prophétie qu'il serait élu président deux fois, mais ne vivrait pas jusqu'à l'achèvement de son second terme.

Selon la coutume, le nouveau Président ne devait entrer à la Maison Blanche qu'au mois de mars. L'hiver fut terrible. Le Sud sentait sa proie humaine lui échapper, et se refusait à comprendre que Lincoln arrivait au pouvoir en ami de la paix, animé de sentiments de bienveillance, de bonté et de fraternité envers tous les hommes. Chez les esclavagistes, en apprenaant son élection, le cri fut unanime, comme celui des méchants de la parabole : « Nous ne voulons pas que celui-ci gouverne sur nous ! » Le 20 décembre, l'Etat de la Caroline du Sud se sépara de l'Union, et envoya à ses voisins une circulaire secrète pour les engager à suivre son exemple ; cinq Etats l'imitèrent en janvier, un sixième en février. Tous les sept déclarèrent qu'ils ne faisaient plus partie des Etats-Unis, s'organisèrent en « Confédération des Etats du

Sud, » élirent un Président dissident, Jefferson Davis, et prirent une attitude agressive, qui montrait leurs desseins menaçants.

Le Nord, bouleversé, commença à regretter l'élection de Lincoln. A Washington, les membres du Gouvernement — ses futurs collaborateurs ! — firent tout leur possible pour ruiner son œuvre, avant même qu'il l'eût commencée, et pour le livrer sans défense à ses ennemis. Le ministre de la marine dispersa la petite flotte américaine aux quatre coins du globe ; le ministre des finances laissa vide le trésor ; le ministre de la guerre disloqua l'armée et pilla les arsenaux du Nord pour approvisionner ceux du Sud en armes et en munitions !!

L'orage venait plus vite encore que ne l'avait supposé Lincoln. Le peuple, effrayé par ces premiers grondements avant-coureurs de la Révolution, tournait vers son élu des mains suppliantes. Chacun se demandait avec angoisse s'il serait assez fort, assez énergique pour tenir tête au déchaînement de tant de haines et de colères.

Avant de prendre son poste de Chef d'Etat, il voulut, par une inspiration touchante, aller embrasser sa belle-mère dans le petit domaine qu'il lui avait donné. L'en-

trevue fut poignante ; la vieille Mme Lincoln semblait comprendre que c'était la dernière fois qu'elle voyait celui qu'elle aimait comme un fils, et se serrait contre lui, ne pouvant le laisser partir. « Ils te tueront, Abe, ils te tueront, » répétait-elle à travers ses larmes.

Le 11 février 1861, veille de son cinquante-deuxième anniversaire, Abraham Lincoln, accompagné de sa famille, quitta Springfield pour Washington.

La matinée était grise et froide ; il tombait une pluie fine mêlée de neige. Deux ou trois cents personnes s'étaient rendues à la station. Au moment où le train allait s'ébranler, Lincoln pria le conducteur d'attendre une minute. Il se tourna vers ses concitoyens, enleva son chapeau ; et, tête nue sous la pluie, d'une voix tremblante d'émotion, il leur adressa ces paroles que nul n'entendit sans pleurer :

« Mes amis, personne ne peut comprendre à quel point je suis affligé de vous quitter. A cet endroit, et à la bonté que ses habitants m'ont témoignée, je dois tout ce que je suis. Ici j'ai vécu un quart de siècle, j'y suis arrivé jeune, j'en pars déjà vieux. Ici mes enfants sont nés, et l'un d'eux est enseveli... Tous les souvenirs du passé se pres-

sent dans ma mémoire. Je vous quitte, sans savoir quand je reviendrai, ni même si je reviendrai jamais, et la mission qui m'attend est plus lourde et plus difficile que celle de Washington. Sans l'appui du Dieu Tout-Puissant qui l'a toujours soutenu, je ne pourrais rien faire ; mais avec son secours je réussirai... Ayons confiance en Lui, Il vient avec moi et reste avec vous. Il est partout où on a besoin de Lui... Je vous recommande à sa protection, mes amis ; j'espère que vous aussi vous prierez pour moi pour m'aider dans ma grande tâche, et je vous dis à tous bien affectueusement adieu. »

Le voyage commença triomphalement. Des multitudes délirantes se pressaient sur le passage du train, acclamant le Président, cherchant à lui parler, à l'entendre, à lui serrer la main, tout au moins à l'apercevoir. Parmi les incidents du trajet, un ajouta encore à la popularité de Lincoln. En arrivant à une petite ville près de New-York, il déclara : « J'ai ici une correspondante, une petite fille nommée Grace Bedell, j'aimerais la voir. » Grace était là naturellement, la foule s'écarta pour lui livrer passage, et, portée de bras en bras, elle fut bientôt devant le Président. Celui-ci, à la

réflexion, s'était décidé à laisser croître ses favoris ! Et comme il la soulevait pour l'embrasser sur les deux joues, il lui dit en souriant : « Vous voyez, Grace, j'ai suivi votre conseil ! »

Pendant plusieurs jours, Lincoln roula dans une apothéose, mais on atteignit le territoire hostile, et bientôt on reçut la nouvelle qu'un complot avait été formé pour l'assassiner à son arrivée à Baltimore. Ses partisans exigèrent que l'itinéraire fût modifié ; on coupa les fils télégraphiques de la ligne du Sud par mesure de prudence ; on laissa le train officiel continuer sa route, et seul, avec deux amis, Abraham prit un train de nuit pour Washington.

Aux premières lueurs de l'aube, — et elles sont si froides, si tristes, si incertaines, ces lueurs de l'aube en février ! — trois hommes descendirent de wagon dans la gare de la capitale. L'un, grand, maigre, coiffé d'un feutre mou, portait un châle gris sur son bras. Il était livide de fatigue et d'insomnie ; on aurait dit un condamné à mort entre ses exécuteurs... C'était le Président Lincoln, venant prendre possession de la Maison Blanche, qui, pendant quatre ans, — les dernières années de sa vie, — allait abriter sa tête.

Le 4 mars 1861 eut lieu son « inauguration » ; en présence de tout un peuple assemblé, le nouveau Président, la main posée sur la Bible, prononça du fond de son âme les paroles sacramentelles : « Moi, Abraham Lincoln, je jure solennellement de remplir avec fidélité ma charge de Président des Etats-Unis. Je promets de respecter et défendre de toutes mes forces la constitution de ce pays. »

Le 12 avril, — trente-neuf jours après, — les Confédérés du Sud, ouvrant de quatre côtés à la fois le feu de leur artillerie contre le Fort Sumter, déchaînaient la guerre civile.

CHAPITRE V

La grande guerre

A quelqu'un qui lui demandait ses impressions en entrant à la Maison Blanche, Lincoln répondit avec l'humour qui ne l'abandonnait jamais, — cet humour d'Outre-Manche et d'Outre-Atlantique parfois beaucoup plus près des sanglots que du rire :

« Moi ? Je me fais exactement l'effet d'un homme qui a loué une maison, et qui se met à emménager à un bout des appartements, pendant que le feu se déchaîne à l'autre bout ! »

Il disait vrai, en somme. Fut-il jamais un Chef d'Etat qui, en arrivant au pouvoir, se vit en face d'une situation aussi terrible, aussi angoissante que lui ? Il trouvait le trésor vide, des traîtres partout, point de flotte, point d'armée, les Chambres divisées, l'opinion publique hésitante ! Et à peine avait-il pris contact avec ses multiples devoirs, ses effrayantes respon-

sabilités, que — telle une traînée de poudre, — une rumeur sinistre se propageait dans toute la République : « Le Fort Sumter brûle ! Le Fort Sumter s'est rendu ! »

Ce n'était que trop vrai ; le Fort, après une défense désespérée de sa petite garnison, avait dû mettre bas les armes. Et, sur le beau ciel bleu, ouaté de nuages blancs, de ce clair dimanche d'avril, on avait vu cette chose inouïe : le drapeau fédéral, constellé d'étoiles, disparaissant honteusement pour faire place à une bannière inconnue la veille, sur laquelle figurait un palmier, — le drapeau du Sud, le drapeau ennemi !

O puissance merveilleuse du patriotisme, de cet amour sacré allumé par Dieu même dans le cœur des hommes ! A cette nouvelle, un immense frémissement fit tressaillir la nation américaine. Sur la question de l'esclavage on était divisé, sur la politique on ne pouvait s'entendre, mais dès qu'il s'agit de la liberté menacée, de la patrie en danger, les rivalités, les haines furent oubliées ; et, d'instinct, cherchant la direction qu'il sentait infaillible, d'un seul accord, d'un seul élan, le peuple se tourna vers Lincoln.

Le lendemain de la prise du Fort Sum-

ter, le Président publia une proclamation demandant 70.000 volontaires. Instantanément on lui répondit ; en moins d'une semaine, les enrôlements avaient dépassé ce chiffre ! Partout des camps étaient établis, dans toutes les villes les rues retentissaient du pas cadencé des troupes, et chaque souffle de brise apportait le grave roulement des tambours, l'entraînante sonorité des clairons... Ainsi, dans un pays grand comme quatorze fois et demi la France, et qui jusque-là n'avait possédé qu'une simple milice, naquit, dans une explosion d'enthousiasme, l'armée volontaire la plus formidable que le monde ait jamais connue, — avant que la guerre ait pris fin, elle aurait atteint le total de trois millions d'hommes ! Et, de cette armée pleine d'ardeur, mais qui avait tout à apprendre et ne connaissait pas même de nom la discipline, Abraham Lincoln, dont la carrière militaire s'était bornée dans sa jeunesse à une campagne de deux mois contre des Indiens qu'il n'avait jamais vus, devint du jour au lendemain le commandant en chef !

Au milieu de ces événements précipités une joie lui fut accordée, — certainement la meilleure qu'il eût pu souhaiter ! Un

homme pâle et anxieux se présenta à la Maison Blanche, demandant instamment à lui parler. C'était Douglas, accouru exprès de l'Illinois à la première nouvelle de la rébellion, mais non plus Douglas hautain, méprisant, agressif, comme il l'avait trop longtemps été ! Non ; il avait compris la gravité de la situation, il pressentait tous les malheurs qui se préparaient et dont il avait été un des premiers, sinon le premier artisan. Du coup, il s'était transformé, et, loyalement, il venait au Président lui offrir son aide, se mettre à sa disposition avec toute sa fortune, toute son influence. Lincoln et Douglas passèrent ensemble trois heures à discuter les moyens de sauver les Etats-Unis, et, en se quittant — pour ne plus se revoir, — échangèrent une amicale poignée de mains qui scella leur entente. En sortant de la Maison Blanche, l'ancien rival de Lincoln porta aux journaux une note annonçant que « M. Douglas était prêt à soutenir le Président dans l'exercice de toutes ses fonctions constitutionnelles. pour préserver l'Union, maintenir le Gouvernement, et défendre la capitale fédérale. » Puis il partit dans l'Illinois pour rallier au support de Lincoln le peuple de ce pays, qu'autrefois il avait par tous les

moyens détourné de lui et de ses idées ! A la Législature de Springfield il prononça cette déclaration : « C'est avec un cœur rempli de tristesse, et une douleur que je n'ai encore jamais ressentie, que j'envisage cette terrible lutte. Mais je crois, dans ma conscience, que c'est notre devoir envers nous-mêmes, envers nos enfants, et envers notre Dieu, de protéger ce gouvernement et ce drapeau contre tout ennemi, quel qu'il soit. » Ce furent les dernières paroles qu'il prononça en public. Il tomba malade, — peut-être de chagrin, — et mourut quelques jours après. Il avait eu du moins le courage de reconnaître son erreur, d'essayer de détruire l'œuvre de toute sa vie. Que la paix et le pardon soient sur sa mémoire, comme ils l'ont été pour lui dans le cœur de Lincoln !

Au mois d'avril, un huitième Etat se détacha de l'Union pour se joindre à la Confédération du Sud, formée avant l'arrivée de Lincoln à la Maison Blanche. Un dixième, un onzième suivirent, établissant ensemble la nouvelle République, qui eut pour capitale la ville de Richmond, et où il fut bien entendu que les planteurs auraient le droit, sous la protection de leur Gouvernement, d'acheter et de vendre tous

les êtres humains qu'ils voudraient comme esclaves.

Tandis que l'ouverture des hostilités prenait le Nord par surprise et absolument dénué de ressources pour la défensive, elle avait trouvé le Sud tout équipé pour l'offensive. La capitulation du Fort Sumter enhardit les Confédérés qui annoncèrent leur résolution de marcher sur Washington et de s'en emparer sans coup férir, pour prendre en mains le pouvoir.

Or, la capitale des Etats-Unis est, — on le sait généralement, — située dans le District de Colombie, enclavé lui-même dans l'Etat du Maryland, à peu près comme Paris avec la Seine est enclos par la Seine-et-Oise. Le Maryland était hostile à l'Union, la ville se trouvait donc enserrée dans un Etat rebelle, et elle n'avait pour la protéger qu'une poignée de miliciens. Aussi, à la nouvelle qu'elle allait être attaquée, la panique s'y déclara ; il fallut la mettre en état de siège ; on éleva hâtivement des barricades de toutes sortes dans les rues, autour des édifices, des monuments publics. Les femmes, les enfants furent envoyés en lieu sûr, mais, très dignement, M[me] Lincoln refusa de suivre cet exemple et resta près de son mari. Le Président avait

envoyé au premier régiment républicain qui se fût formé, — celui des Volontaires du Massachusets, — un appel lui disant de venir secourir la ville. On l'attendait avec angoisse d'heure en heure, de minute en minute, se demandant si les ennemis n'apparaîtraient pas les premiers. La terrible veillée se prolongea quatre jours et quatre nuits. Lincoln arpentait sans trêve les longs corridors de la Maison Blanche, s'arrêtant aux fenêtres pour regarder si les défenseurs arrivaient, se répétant à lui-même la question angoissante qui était sur toutes les lèvres : « Pourquoi ne viennent-ils pas ? Pourquoi ne viennent-ils pas ? » Nul ne pouvait se douter de la cause de leur retard. A Baltimore, les esclavagistes, furieux d'avoir manqué l'assassinat du Chef de l'Etat, s'étaient vengés sur ses troupes en ameutant la populace qui avait prétendu les empêcher de continuer leur route ; il leur avait fallu forcer le passage; les rues avaient été jonchées de morts et de blessés... Ainsi, ce furent les Volontaires du Massachusets les premiers soldats américains qui eurent le douloureux honneur de verser leur sang dans cette grande guerre pour leur patrie et pour l'humanité.

Ils atteignirent enfin Washington avant

les Confédérés. Mais quand ils furent arrivés on s'aperçut qu'ils n'avaient pas d'armes, pas d'équipements, que beaucoup d'entre eux n'avaient tenu un fusil de leur vie ! Puis, on se rendit compte devant ce subit accroissement de la population qu'il n'y avait pas assez de vivres dans la cité pour nourrir tant de monde ; la famine menaçante jeta la terreur dans les esprits ; en même temps on découvrit, en plein cœur de Washington, un complot fomenté par quelques misérables pour renverser le Gouvernement et incendier la ville. Devant tant de dangers à la fois, la discorde se mit au Conseil des Ministres ; Lincoln, pris à partie par ceux dont le devoir aurait été de l'appuyer, de le seconder de toutes leurs forces, se vit en butte à leurs critiques les plus amères, à leurs attaques les plus violentes...

Dans ce déchaînement, il conserva un sang-froid, une intrépidité admirables ; il savait que la cause que ses concitoyens l'avaient chargé de soutenir était juste et voulue de Dieu ; et, comme l'a dit un de ses historiographes, M. Dauban, « Lincoln a été de la race des vrais grands hommes qui mettent le génie ou la foi, féconde comme le génie, au service du Devoir. » Dans

cette foi sans bornes, alliée à son ardent patriotisme, son énergie et sa persévérance indomptables, sa merveilleuse intelligence, il trouva au fur et à mesure les ressources qu'il fallait pour subvenir aux besoins du pays. Il parvint à réprimer la tentative d'insurrection, à apaiser les dissentiments qui s'étaient produits entre ses collaborateurs ; pour empêcher la disette, il fit saisir dans le Sud des milliers de barils de farine, pour remédier au manque des fusils et des munitions il en fit acheter en Europe, en même temps il créait dans le Nord des manufactures d'armes, des fonderies de canons...

Et cela continua ainsi, pendant les quatre longues et terribles années que dura la guerre. De la Maison Blanche partirent tous les ordres, toutes les directions nécessaires au salut de la patrie ; elle fut le cerveau pensant de la nation, le cœur infusant la vie dans les artères et dans les veines... Jour et nuit, Lincoln demeura à son poste, préparant, réparant, prévoyant, agissant ; tâche formidable ! En lui se renouvelait la vieille légende d'Atlas portant le monde sur ses épaules. Sur un seul homme pesait, avec toutes ses responsabilités, tous ses labeurs, tous ses périls, le sort d'un pays presque aussi grand que l'Europe, et qu'une guerre

fratricide menaçait de démembrer, d'anéantir !

Dès le début de la lutte, le succès s'était déclaré en faveur du Sud, mieux organisé, mieux équipé, pourvu d'excellents officiers. Des combats s'étaient livrés sur plusieurs points de l'immense territoire, le Nord avait remporté quelques petits avantages, mais son ennemi y avait répondu par de grandes victoires, qui avaient plongé la République dans la douleur et la consternation. En juillet, — trois mois après l'entrée en campagne, — un combat sanglant se livra à quelques lieues de Washington ; l'armée républicaine fut battue et mise en déroute ; elle abandonna 18 canons, 5.000 fusils, et perdit 4.000 hommes, tués ou blessés. Le reste se débanda, les fuyards arrivèrent dans la capitale, éperdus et démoralisés, y semant à nouveau la panique. Plusieurs fois par la suite, durant la guerre, la ville se trouva à deux doigts de sa perte ; des fenêtres de la Maison Blanche, on put voir les avant-postes sudistes au-dessus desquels flottait le drapeau du palmier, installés à une portée de fusil, sur le territoire hostile du Maryland !

Le théâtre des opérations était tellement vaste, que forcément il y avait suspension

d'armes pendant des semaines et des mois, puis les combats reprenaient avec un nouvel acharnement. Il y en eut plusieurs sur mer, même dans les eaux étrangères ; l'un d'eux se livra dans notre port de Cherbourg. Pour combler les vides de la flotte, Lincoln transforma les navires de commerce en navires de guerre, fit construire des vaisseaux de divers modèles, si bien qu'avec le temps la marine militaire compta 589 bâtiments montés par 70.000 marins ! L'armée de terre, hélas ! fondait comme cire devant la mitraille des Sudistes ; les défaites succédaient aux défaites ; de mois en mois, il fallut renforcer les cadres, faire de nouvelles levées de 42.000, 75.000, 300.000, 500.000 volontaires, avant d'ordonner finalement la conscription et le service obligatoire... Comme chez nous au temps de la Révolution, il y eut des soldats de seize, de quinze, de treize ans, des généraux qui ne comptaient pas trente ans ! D'autres officiers supérieurs, par contre, avaient dépassé soixante-dix ans ; pour la plupart, les uns et les autres étaient parfaitement incapables ; Mac Clellan seul avait de la valeur militaire, et se rendit surtout très utile pendant la première année de la guerre en organisant et disciplinant l'ar-

mée ; mais il était arrogant, plein de suffisance, il ne supportait aucun conseil et refusait d'obéir aux ordres du Gouvernement de Washington. Lincoln lui témoigna une patience, une longanimité poussée jusqu'aux plus extrêmes limites. Il resta sans se plaindre, lui, Président de la République, dans l'antichambre du jeune et orgueilleux général, pendant que celui-ci donnait audience à d'autres. A ceux qui s'en étonnaient : « Je tiendrai l'étrier de Mac Clellan, » disait-il, « s'il veut seulement nous assurer le succès. » En 1862, Mac Clellan gagna bien quelques batailles, mais, par son entêtement, sa présomption, il ne sut en tirer aucun profit. Il fatiguait la nation avec ses exigences et ses demandes continuelles de renforts ; Lincoln dut finir par céder à la pression de l'opinion publique et par le révoquer.

Il n'y avait personne pour prendre à sa place la direction effective des troupes. Alors Abraham Lincoln, qui, dès le début des hostilités, s'était mis à apprendre la stratégie, y apportant autant d'acharnement et de volonté que dans sa jeunesse il en avait mis à étudier son traité d'arpentage, se révéla général de haute valeur, comme il s'était déjà révélé éminent Chef

d'Etat et Ministre de la guerre. Pendant plusieurs mois, il dirigea l'armée du Nord, présida les réunions de l'Etat-Major, donna les ordres de marche et de bataille, assumant ainsi, en face de l'ennemi, en face de la nation, une tâche que n'aurait pu envisager sans frémir un homme rompu au métier des armes, et dont la vie entière se fùt passée dans les camps.

Ne songeant jamais à lui-même, il appelait pour travailler avec lui au salut de l'Union les hommes qu'il savait vraiment capables, fussent-ils ses ennemis personnels les plus acharnés. A tout instant, il devait prévenir ou apaiser des crises ministérielles, réorganiser son cabinet dissous. Des tentatives de soulèvement anarchiste se produisaient sur divers points du territoire ; c'est au Président qu'incombait la tâche de les faire réprimer. L'entretien des troupes coûtait 10 millions par jour ; la dette publique n'existait pas au début de la guerre ; à la fin, elle atteignit le chiffre de 15 milliards ! Lincoln dut prendre des mesures pour parer au manque d'argent, augmenter les impôts, ordonner des émissions de papier-monnaie.

Comme si ce n'était pas assez de tant de troubles, de tant de soucis à l'intérieur, il

vint aussi des menaces et des inquiétudes de l'extérieur. En Europe, les Français, les Anglais, les Espagnols (probablement sans s'être rendu compte des faits exacts !) prirent le parti du Sud. Lincoln sut éviter, avec l'appui de la reine Victoria, une guerre internationale qui eût ensanglanté le monde entier. Les ambassadeurs et les diplomates qui se présentèrent à la Maison Blanche en cette occasion, ou pour les devoirs ordinaires de leur charge, s'étaient fait à l'avance une idée du Président d'après les légendes courant sur son compte ; ils s'attendaient à voir une sorte de bûcheron illettré et mal dégrossi ; à leur extrême surprise, ils trouvaient pour les recevoir un homme digne à tous points de la haute position qu'il occupait, dont l'instruction égalait la sagesse et la puissante intelligence, et qui savait allier sa simplicité et sa cordialité naturelles à la réserve courtoise nécessaire à un Chef d'Etat. Plus d'un étranger, émerveillé de sa constatation, se fût volontiers écrié comme le fit l'un d'eux en sortant de la Maison Blanche : « Mais c'est un prince que ce bûcheron ! »

Et c'était un tel homme que les Confédérés du Sud poursuivaient de leur fureur,

que leurs journaux couvraient des injures les plus brutales, les plus grossières ! Naturellement le physique de Lincoln contribuait à servir de cible à leurs attaques ; parmi les épithètes qui lui décernaient les esclavagistes, en voici quelques-unes d'usage courant : vieux singe, — ignorant babouin, — imbécile amoureux des nègres, — moitié cheval, moitié alligator, — hypocrite rempli de haine pour les Etats qui possédaient des esclaves, désireux de s'enrichir en leur volant ce qui était leur propriété légitime (!) — bouffon sinistre, — fou, — clown, — gorille, etc, etc. Ces aménités étaient encore dépassées par les insultes anonymes et les menaces contre sa vie qui lui arrivaient journellement. Il avait dans un coin de son bureau une énorme pile qui s'accroissait à chaque courrier, et sur laquelle il avait tranquillement fixé cette étiquette : « *Lettres d'assassinat.* »

« Comment, » lui demandait-on, « pouvez-vous traiter ces menaces avec un tel sang-froid ? Ne vous troublent-elles pas ? — A vrai dire, » répliqua-t-il de bonne humeur, « les premières m'ont mis un peu mal à l'aise, mais, voyez-vous, il n'y a rien de tel que d'avoir l'habitude de certaines choses, c'est souverain ! »

C'était là un trait distinctif de son caractère, ce sens de l'humour, cette inclination à plaisanter des choses les plus graves, les plus terribles même, et à trouver à rire là où la plupart des autres hommes n'auraient vu de sujet que pour se lamenter. Son entourage ne comprenait pas toujours cette disposition d'esprit et parfois l'en blâmait durement, sans se rendre compte que l'effrayante tension morale qu'il assumait aurait fini par le briser s'il n'avait pas eu ce dérivatif. « Il faut que je rie, » disait-il, « c'est ma soupape de sûreté ; si je ne riais pas je mourrais, » et souvent sa gaîté et son entrain communicatifs remontaient les esprits abattus, réconfortaient les cœurs troublés, mieux que ne l'auraient fait les paroles les plus sentencieuses et les sermons les plus édifiants. Mais cette gaîté n'était qu'à la surface, comme sur la mer la crête brillante des vagues jetant par moments un éclair et recouvrant l'abîme insondable... En lui, il y avait aussi un abîme caché à tous les yeux, un abîme de douleurs indicibles, qui allait se creuser toujours plus profond.

Qu'étaient-ce donc que les luttes qu'il devait livrer chaque jour à tant d'ennemis coalisés, près de celles qu'il soutenait *en*

dedans ? Ce descendant de Quakers austères avait un respect héréditaire de la vie humaine, une répulsion instinctive pour le sang versé sous quelque prétexte que ce soit. A ce principe inné venaient s'ajouter son extrême tendresse, sa sensibilité qui, depuis sa jeunesse, s'émouvait devant la souffrance de la plus infime des créatures... Et c'était lui qui, par la force des choses, avait la direction, le commandement de cette guerre fratricide, lui qui assumait devant sa conscience la responsabilité de ces âmes jetées par milliers et par milliers dans l'éternité ! Nul n'aurait su comprendre ce qu'il endurait à cette pensée. Si jamais un être a connu les angoisses de la solitude, c'est bien Abraham Lincoln, élevé à la première place, au faîte de la nation, isolé dans les foules qui l'entouraient et qui attendaient tout de lui, tandis que lui ne pouvait s'attendre à personne, prendre conseil de personne... Personne, excepté de son Dieu ! Mais c'était là le secours suprême, qui ne lui fit jamais défaut. Tous les dons de sa nature d'élite n'auraient certainement pas suffi, en face du labeur de titan qui lui était imposé, sans l'humble foi qu'il possédait, et qui s'affermissait toujours en lui. De ses deux mains il tenait

la main de son Dieu, le suivant avec confiance et simplicité à travers tous les écueils, tous les périls, subordonnant chacune de ses décisions à la volonté divine, dont il se croyait, se sentait l'instrument prédestiné. « J'ai été souvent jeté à genoux, » avouait-il, « par la conviction absolue que je n'avais rien autre chose à faire. » Au milieu de ses travaux écrasants, il trouvait toujours moyen de consacrer à son Maître ses premiers instants, ses premières pensées, comme il le faisait jadis dans la hutte de l'Indiana ou sur son radeau du Mississipi. Le pasteur Adams, de Philadelphie, raconta qu'ayant un rendez-vous avec le Président à 5 heures du matin, il arriva à la Maison Blanche un peu avant l'instant fixé. Tandis qu'il attendait dans l'antichambre, il fut surpris d'entendre parler dans la pièce voisine, et s'informa auprès du domestique s'il y avait quelqu'un. « Non, Monsieur le Président est seul, mais il lit sa Bible. — Comment donc, est-ce son habitude journalière ? — Oui, Monsieur, tous lès matins M. Lincoln emploie l'heure de 4 à 5 à lire la Bible et à prier à haute voix. »

Si profonde que fût sa piété, Lincoln était homme, et y a-t-il un homme qui ne fléchisse jamais sous son fardeau ? Comme l'a écrit le plus grand des poètes :

Il n'est point de croyant si pur et si fidèle
Qui ne tremble et n'hésite à de certains moments.
Quelle âme est sans faiblesses et sans accablements ?

Il nous semble qu'il nous serait trop supérieur, que nous l'aimerions moins s'il n'avait point connu la défaillance... Oui, les coups du sort qui se succédaient le navraient jusqu'au fond de l'âme. Chacune des blessures du pays élargissait dans son cœur une plaie inguérissable ; dans sa généreuse sympathie, il ressentait les douleurs de tous et de chacun comme si elles eussent été siennes ; les larmes et le sang qui coulaient à flots semblaient par instants le submerger... Il souffrait surtout cruellement lorsque les dépêches apportaient l'annonce d'une nouvelle hécatombe, de ces combats meurtriers qui avaient entassé pêle-mêle sur les champs de bataille ces frères ennemis, les « gars en bleu » du Nord et les « gars en gris » du Sud... Ces soirs-là, abîmé dans une détresse sans nom, Lincoln ne mangeait ni ne dormait. Il se retirait dans son cabinet où il s'enfermait à clef et se mettait à marcher de long en large ; jusqu'au matin, résonnait sur le parquet son pas lourd et monotone, qui martelait sa douleur..... Quand, par hasard, il était assez calme

pour dormir, il ne cessait de gémir dans son sommeil, et ces gémissements trahissaient une telle angoisse qu'ils faisaient mal à entendre... Il était toujours extrêmement concentré et peu communicatif, surtout pour ses sentiments les plus intimes ; mais quelques paroles qui lui échappaient çà et là permettent de se rendre compte de ce qu'il eut à supporter... Un jour, il s'écria : « Je voudrais être à la place des soldats morts qui dorment dans les cimetières ! » Et, à l'auteur de la *Case de l'Oncle Tom,* il disait : « Jamais je ne vivrai assez pour voir la paix, cette guerre me tue. » A mesure que les semaines, s'ajoutant aux mois, formaient les années et que la terrible lutte continuait, augmentant ses charges et ses peines, ses épaules se voûtaient comme sous un faix trop lourd ; les lignes de son visage se creusaient, se pétrifiaient, en faisaient l'image vivante d'un Homme de Douleurs... Et pourtant, de ces moments de dépression, de ces veilles de prières et de larmes, son énergie sortait raffermie, retrempée, comme si elle avait reçu un nouveau baptême. Il se relevait confiant, prêt à poursuivre sa tâche avec plus de vaillance encore, répétant ces paroles qui avaient le don

d'électriser la nation : « Notre cause est celle de Dieu, de la justice ; il n'est pas possible qu'elle ne triomphe pas ; elle doit triompher ; elle triomphera. »

Au commencement des hostilités, Lincoln avait souvent trouvé l'oubli et la consolation auprès de ses enfants bien-aimés. L'aîné, Robert, faisait ses études au collège et ne venait que rarement à la Maison Blanche, mais les deux cadets, Willie et Tad, étaient ses constants petits compagnons. Dans sa vie privée, Abraham était d'une simplicité patriarcale, rappelant celle d'un autre Président qui a eu aussi une croix bien lourde à porter, — Krüger. Il ne croyait pas déchoir de sa dignité en quittant sa table de travail pour répondre aux appels impatients de ses fils et jouer avec eux. Il se mettait à quatre pattes sur le tapis pour les porter sur son dos, ou se laissait attacher les bras avec des ficelles et, transformé en coursier, allait partout où leur fantaisie le conduisait, le long des corridors de la Maison Blanche. D'autres fois, ils descendaient ensemble dans les jardins où ils faisaient de bruyantes parties de balle ou de colin-maillard. On pouvait voir le gigantesque Président, un bandeau sur les yeux, étendant des mains tâtonnantes

pour saisir les bambins qui gambadaient autour de lui, et, en papa qui connaît son devoir, disant : « C'est Willie, » quand il avait attrapé Tad, « C'est Tad, » quand il avait attrapé Willie, à la joie délirante des petits hommes...

Ces miettes de bonheur même devaient lui être retirées. Willie était un enfant de onze ans, extrêmement intelligent et studieux, passionné pour la mécanique et en particulier pour les chemins de fer, et qui composait des vers que publiaient des journaux pour la jeunesse. Il suffit d'un souffle de vent un peu âpre pour jeter à terre les boutons de fleurs et de fruits qui donnent les plus belles promesses... En février 1862, l'hiver qui suivit l'arrivée à la Maison Blanche, le petit garçon tomba malade et mourut. Lincoln ne laissa paraître aucun signe extérieur de sa peine. Sans une plainte, unissant son deuil aux deuils innombrables de la nation, il continua sa tâche comme auparavant. Mais lui qui avait éprouvé, dès sa jeunesse, tous les déchirements des séparations, confia à la bonne des enfants, une dévouée négresse : « C'est la plus grande douleur de ma vie ! » Et il dit à un de ses ministres : « Je ne serai plus jamais heureux. »

Willie parti, le Président concentra toute sa tendresse sur son dernier-né. Tad était moins intelligent que son frère, et il avait des troubles de la parole qui rendaient sa prononciation très défectueuse, les familiers seuls parvenaient à le comprendre. Cela ne l'empêchait pas d'être très bavard, très turbulent, très espiègle ; durant cette longue et douloureuse tragédie, il fut la gaîté, le rayon de soleil de la Maison Blanche. Il était le favori des officiers, ministres et autres hauts personnages, civils et militaires, qui le gâtaient à qui mieux mieux, mais il n'aimait rien tant que la société de son père, et se faufilait partout pour le retrouver. Il assistait au Conseil des Ministres perché sur ses genoux ou blotti contre son épaule, ayant l'air de suivre avec une profonde attention les discussions passionnées desquelles dépendait la destinée des Etats-Unis. Excellent petit cœur, il se mêlait aux solliciteurs qui envahissaient chaque jour la Maison Blanche, allait vers ceux qui lui semblaient les plus malheureux, leur faisait raconter leur histoire, prenait leur cause en mains et les introduisait lui-même près de son père ; il était tout radieux lorsque ses protégés obtenaient la grâce ou la faveur qu'ils étaient venus implorer.

Fréquemment, le soir, tandis que Lincoln travaillait, seul dans son cabinet, il entendait à la porte un grattement significatif auquel il répondait en allant ouvrir ; c'était Tad, qui, en costume de jour ou de nuit, avait glissé comme une petite anguille entre les doigts de Mme Lincoln, de son précepteur ou de sa bonne, échappant aux autorités pour venir se réfugier dans le sanctuaire ; son père n'avait jamais le cœur de le renvoyer ; après un moment de causeries et de caresses, Tad se mettait à jouer par terre avec les cartes de l'Etat-Major et les papiers diplomatiques, tandis que, sous la lampe, à sa table encombrée de documents, Lincoln lisait, écrivait, réfléchissait, priait... Au dehors, c'était la nuit solennelle, criblée d'étoiles, la garde en armes autour de la Maison Blanche, et, de l'Atlantique au Pacifique, les armées sous la tente, les feux de bivac, le cri d'alarme des sentinelles dans les camps... Les heures passaient, graves et lentes, dans le cabinet ouaté de silence. L'enfant finissait par s'endormir, étendu de tout son long sur le parquet ; le Président, quand il s'en apercevait, se levait en souriant, le ramassait tendrement, l'emportait sans le réveiller, et allait le coucher et le border

dans son propre lit, car ils dormaient très souvent ensemble.

Un jour que la cause de l'Union semblait irrémédiablement compromise, le Président Lincoln publia une proclamation pour inviter la nation à un jour de prière et de jeûne. Il fallut expliquer à Tad que cela signifiait qu'on resterait toute une journée sans manger, lui comme les autres ! Il en fut terrifié ; certainement avant que le soir soit arrivé, il serait mort de faim ! Pour prévenir un aussi irrémédiable malheur, il se mit, une pleine semaine à l'avance, à prélever dans les cuisines et la salle à manger les reliefs des repas, gâteaux, fruits, petits morceaux de viande, poissons, crèmes, sauces variées qu'il cacha dans un placard, avec l'intention d'y faire de fréquentes visites intéressées quand le jour fatal serait arrivé !!! On découvrit son grenier d'abondance... (il est facile de s'imaginer dans quel état !...) au grand amusement de son père, mais au grand désespoir du bambin qui se trouva ainsi réduit au régime commun !

En une autre occasion, le Secrétaire d'Etat à la guerre apporta à Tad un brevet de lieutenant, dûment signé et parafé ! Ses parents y ajoutèrent un uniforme du mê-

me grade ; le petit lieutenant, fou de joie, n'eut plus d'autre bonheur que de voir les sentinelles du palais fédéral lui faire le salut militaire et lui présenter les armes. Bientôt cela ne lui suffit plus. Usant, — et abusant, — de son autorité, il mit tout sens dessus dessous à la Maison Blanche, donna les ordres les plus saugrenus, décommanda la garde, distribua des armes aux domestiques, et leur fit prendre la place des soldats qu'il avait renvoyés ! Inutile d'ajouter que lorsque le Président s'aperçut de cette comédie, le lieutenant Thomas Lincoln se vit du coup mis en disponibilité !

Tad possédait des animaux dont il raffolait ; son poney, ses chats, ses chiens et ses chèvres avaient donc droit à l'intérêt et à la sollicitude du Président surchargé. Quand de nouveaux minons ou de nouveaux toutous s'ajoutaient à la famille, il l'annonçait à ses ministres avec le plus grand sérieux. Lorsque Tad s'absentait avec sa mère, des télégrammes le tenaient au courant de ce qui pouvait arriver à ses favoris. Dans une lettre à sa femme, Lincoln écrivait : « Dites à cher petit Tad que sa chèvre Nanny est partie et que Mrs Cuthbert et moi en sommes désolés. Le jour de votre départ, on a trouvé Nanny se re-

posant et allaitant son petit biquet au beau milieu du lit de Tad, mais maintenant elle est partie ! Le second jour, elle a disparu et on n'en a plus entendu parler. C'est tout ce que nous savons de pauvre Nanny ! » Tad fut évidemment consolé, non pas seulement par une, mais par toute une famille de chèvres, car l'année suivante, Lincoln termina un télégramme d'affaires à sa femme par ces mots : « Dites à Tad que les chèvres et papa vont bien. » Puis, tandis que les fatigues et les soucis du pouvoir pesaient sur lui de tout leur poids, il ajouta avec sa philosophie coutumière : « Surtout les chèvres. »

C'étaient là de brèves éclaircies dans un ciel bien sombre. La mort du petit Willie avait semblé ouvrir la voie à la Grande Moissonneuse, qui, dès lors, ne cessa plus de faire de fréquentes, de cruelles visites dans le cercle des affections du Président. Nombre des meilleurs amis de son enfance, de sa jeunesse et de son âge mûr furent tués à la guerre, puis ce furent des parents, de son côté ou de celui de sa femme. Il avait eu le chagrin de voir plusieurs membres de la famille de Mme Lincoln, qu'il aimait beaucoup, choisir le service dans l'armée du Sud, allant ouvertement con-

tre ses principes, contre ses efforts. Un frère et plusieurs beaux-frères de la Présidente moururent dans les rangs des « gars en gris » sur les champs de bataille ; elle achetait ainsi chèrement la gloire ambitionnée toute sa vie ! Sans que personne ait été admis à pénétrer dans le secret de leur vie privée, on est en droit de dire que cet état de choses amena, de sa part et de la part des siens, des reproches amers, provoquant des drames intimes très douloureux ; une fois de plus se réalisa pour Abraham Lincoln l'antique parole, une des plus tristes qui aient jamais été prononcées : « Chacun a pour ennemis les gens de sa maison. »

Pas un seul jour le Président des Etats-Unis n'avait cessé de songer à la cause initiale, au vrai but de la guerre. Aurait-il été tenté de l'oublier, que les Confédérés se seraient chargés de le rappeler et à lui, et aux abolitionistes du monde entier. Dès le commencement, ils s'étaient servis de leurs esclaves à la manière dont les anciens Romains employaient les leurs pendant leurs campagnes, leur faisant creuser des tranchées, bâtir des fortifications pour aider leurs maîtres à gagner des victoires dont leur liberté était le prix ! Ils avaient aussi

forcé des noirs, par dizaines de mille, à s'enrôler sous le drapeau du palmier, emblème de leur inique servitude ; dans des batailles, ils les poussèrent devant eux, baïonnettes aux reins, les jetant en pâture aux balles et à la mitraille de ceux qui voulaient les délivrer ! Au risque d'être repris et massacrés, — cela arriva à beaucoup d'entre eux, — les malheureux nègres échappaient en foule à leurs bourreaux pour venir chercher protection près des soldats de celui qu'ils appelaient « Massa Lincoun » et qu'ils considéraient comme leur « Grand Messie, » le sauveur de leur race.

Mais, tandis que dans le Nord l'accord pour la répression de la guerre civile était unanime, sur la question de l'affranchissement les avis étaient encore très partagés. Les uns voulaient que les noirs soient déclarés citoyens Américains et mis d'emblée en possession des mêmes droits politiques que les blancs, sans réfléchir que les pauvres parias, tenus volontairement dans une ignorance absolue, — il s'en trouvait à peine 2 pour 100 qui sachent lire ! — étaient incapables de remplir du jour au lendemain des fonctions civiques. D'autres personnes faisaient remarquer que le tra-

vail des esclaves assurait la richesse de la moitié de l'Amérique, qu'en les libérant on ruinerait plusieurs Etats et jeterait à la misère des milliers de familles de planteurs. Quelques-uns proposaient l'extinction progressive du grand mal, d'autres réclamaient sa suppression immédiate ; beaucoup étaient d'avis que les nègres devaient être enrôlés et participer à la lutte engagée en leur faveur...

Lincoln recevait en silence les conseils, les adjurations dont on l'assaillait de tous les côtés. Son premier devoir de chef du Gouvernement, dans la période si troublée que traversait la nation, était de sauver l'Union et d'y ramener la concorde, mais sa décision quant aux esclaves était depuis longtemps arrêtée dans son esprit. En septembre 1862, après avoir reçu la nouvelle d'une bataille gagnée par les Républicains sur les Confédérés, il se rendit dans son cabinet, et dit aux ministres qui se trouvaient en séance : « J'étais déterminé, à notre première victoire, à publier une proclamation d'émancipation. Je n'en ai rien dit à personne, mais j'en ai fait la promesse à moi-même, et... » — il hésita une seconde, puis reprit d'une voix raffermie : « et à mon Maître. Je vais tenir cette promesse. »

Quelques jours après, fut publiée une motion abolissant conditionnellement l'esclavage, moyennant indemnité, et donnant aux Sudistes jusqu'au 1er janvier suivant pour l'accepter de leur plein gré et pour déposer les armes. La proclamation se terminait par ces mots : « Et sur cet acte, croyant sincèrement que c'est un acte de justice, j'invoque la considération des hommes et la gracieuse faveur du Dieu Tout-Puissant. »

Par les clauses de ce projet, l' « honnête Abe Lincoln » avait essayé de sauvegarder, autant que possible, les intérêts de ses concitoyens, et il leur offrait une paix honorable. Les Confédérés lui répondirent par un redoublement de cruautés, de violences et de menaces. La date fixée arriva ; ils n'avaient rien fait pour accepter l'ultimatum proposé. Ce jour-là, — 1er janvier 1863 — à midi, le Président prit l'acte d'affranchissement rédigé d'avance ; et, après un instant de recueillement, d'une main qui se raidissait pour ne pas trembler, il traça au bas sa signature : *Abraham Lincoln*.

Le rêve de toute sa vie était réalisé ; il avait tenu le serment prononcé trente ans plus tôt dans sa généreuse révolte, le vœu

qu'il avait fait à son Dieu. Ce trait de plume libérait près de quatre millions d'esclaves.



Seule, la fin de la guerre pouvait forcer le Sud à accepter le décret présidentiel. Les hostilités reprirent avec un nouvel acharnement, et de part et d'autre un double désir de remporter la victoire définitive. Mais comme si le Destin eût été décidément du côté des oppresseurs, le Nord subit derechef de terribles défaites. Il fallut faire encore et toujours de nouvelles levées de soldats, appeler sous les drapeaux des contingents de nègres, non comme esclaves, mais comme hommes libres. Ils servirent bravement et fidèlement ; beaucoup payèrent de leur sang cette liberté sacrée que l'injustice et la tyrannie des blancs leur avait refusée trop longtemps.

Le peuple, décimé et épuisé par la lutte prolongée, commençait à murmurer, à perdre par instants confiance en Lincoln. C'était pour lui une nouvelle douleur, ajoutée à toutes les autres, mais elle n'abattait ni son énergie, ni son espoir dans le résultat final. A mesure que l'armée souffrait

davantage, il se mêlait plus intimement à sa vie, comme s'il voulait, par sa propre vaillance, lui infuser un nouveau courage. Souvent, il visitait les camps, les avant-postes, et, malgré les remontrances qu'on lui faisait, s'avançait seul, sans la moindre crainte, jusqu'à portée des fusils ennemis, pour lesquels sa haute taille était une cible trop visible. Un jour il eut son chapeau traversé par une balle, un autre jour un officier fut mortellement blessé d'un coup de feu à son côté. C'est miracle que lui-même n'ait pas été tué cent fois durant ces quatre années meurtrières, où, sur les champs de bataille comme à la Maison Blanche et dans les rues de Washington, sa vie se trouvait à tout instant à la merci du premier venu. Mais il avait la conviction que Dieu le garderait tant qu'Il aurait besoin de lui pour accomplir son œuvre, et le laisserait mourir quand il l'aurait terminée...

Une grande consolation lui venait de l'affection qui l'unissait aux jeunes soldats de l'armée Républicaine. Dans son cœur, ils étaient ses « garçons en bleu, » qu'il aimait comme il aimait ses propres fils, Robert, Tad ou Willie. Et, dans leurs cœurs à eux, il était leur « père Abraham »

qu'ils accueillaient de leurs hourrahs frénétiques, quand ils le voyaient apparaître si grand sur son cheval, pour lequel ils venaient combattre en chantant leur hymne de ralliement : « Nous voici, père Abraham ! » Un d'eux, trouvé mort sur un champ de bataille, portait sur lui une photographie du Président au bas de laquelle il avait écrit : « Que Dieu bénisse le Président Lincoln ! » Ces mots, ce bel élan de tendre enthousiasme, exprimaient le vœu de tous ces jeunes gens, souvent des adolescents ou même des enfants encore, dont Lincoln était à la fois l'ami et le héros.

Le Président allait quotidiennement dans les hôpitaux de Washington, les ambulances de campagne, pour encourager les blessés et les malades, consoler les mourants. Sa bonté et sa touchante sympathie s'étendaient à tous indistinctement, — aux nègres comme aux blancs, aux Confédérés comme aux Républicains. Ils souffraient... c'était près de lui la recommandation essentielle.

Un soir qu'il faisait sa pieuse tournée dans une salle d'ambulance, il s'arrêta tout saisi en entendant un blessé appeler d'une voix déchirante : « Mère ! Mère !... » Il s'approcha de son lit. C'était un jeune

soldat de l'armée du Sud qui allait mourir... « Mon enfant, » dit doucement Abraham, ému de compassion, « puis-je faire quelque chose pour vous ? » Le jeune homme tourna vers lui des yeux brûlés de désespoir. « Pour moi ?... Vous, un ennemi !... Non, je ne veux rien... Mais ma mère, ma mère !... Oh ! si je pouvais lui dire ce que j'ai sur le cœur, cela m'étouffe !... » De grosses larmes roulaient sans honte sur les joues creusées et ravinées du Président. « Mon pauvre cher enfant, confiez-vous à moi... Je ne suis pas votre ennemi ; je vous plains, je vous aime de toute mon âme. Je ferai tout mon possible pour que votre message parvienne à votre mère... » Vaincu par tant de tendresse, l'agonisant se décida à murmurer à l'oreille de Lincoln son angoissant secret... Cette nuit-là même, un parlementaire envoyé spécialement allait porter à la malheureuse mère les dernières paroles, la suprême confession de son fils.

Un autre jour, Lincoln s'assit près du lit de mort d'un « gars en bleu » pour écrire sous sa dictée une lettre d'adieu à son père et à sa mère. A la fin du brave petit message, il ajouta, — sachant bien de quel prix cette simple ligne serait pour les affligés :

« Cette lettre a été écrite par Abraham Lincoln. » Puis il se leva pour partir, mais le blessé lui tendit une main défaillante en disant : « Je n'en ai plus que pour une ou deux heures. Voulez-vous rester près de moi et tenir ma main jusqu'à ce que tout soit fini ? » Et Abraham demeura à son côté, tenant cette main fiévreuse, la caressant et priant avec le mourant, « jusqu'à ce que tout soit fini... »

L'Eternité seule révèlera combien d'affligés cet homme au cœur sublime a secourus, réconfortés, soulagés. Dans beaucoup de demeures des Etats-Unis, on garde, comme des trésors inestimables, des lettres de sa fine et jolie écriture régulière qui portèrent à des amis ou à des inconnus dans le deuil le témoignage de sa sympathie toujours si chaude, si consolante.

Aux parents d'un jeune homme qui avait été tué en s'emparant d'un drapeau du Sud, il écrivit : « ...Mes relations avec votre fils dataient de deux ans à peine, mais elles étaient devenues aussi étroites que la différence de nos âges et mes occupations toujours croissantes me le permettaient. Je ne l'ai jamais entendu prononcer un mot profane ou intempérant. Ce qui était la meilleure preuve de sa bonne nature,

il n'oubliait jamais ses parents... Dans l'espoir que ce ne sera pas une intrusion dans votre douleur sacrée, je me suis permis de vous adresser ce tribut à la mémoire de mon jeune ami, votre brave enfant trop tôt enlevé. Veuille Dieu vous donner la consolation qui est au-dessus de toute puissance terrestre. »

A une humble femme dont les cinq fils avaient été tués pour leur patrie, il envoya cette lettre :

« Madame,

« En parcourant les rapports du Ministère de la Guerre, j'ai trouvé une note de l'Adjudant Général du Massachussets m'informant que vous êtes la mère de cinq fils qui sont morts glorieusement sur le champ de bataille. Je sens combien toutes les paroles que je pourrais vous dire pour essayer de diminuer votre douleur d'une perte si écrasante seraient inutiles. Mais je ne puis m'empêcher de vous exprimer les remerciements reconnaissants de la République que vos enfants ont contribué à sauver en donnant leur vie pour elle. Puissent-ils vous apporter une faible consolation ! Je prie notre Père céleste d'adoucir l'amertume de votre douleur, de vous lais-

ser seulement le cher souvenir impérissable de vos bien-aimés, et la fierté solennelle d'avoir déposé un tel sacrifice sur l'autel de la liberté.

« Très sincèrement et respectueusement à vous,

« Abraham Lincoln. »

Parmi les autres belles lettres écrites par Lincoln, on voudrait citer celle par laquelle, agissant « non en Président, mais en citoyen, » il présenta à l'armée son fils Robert, hier encore étudiant dans un collège. Le jeune homme fit bravement son devoir et mérita, face à l'ennemi, le grade de capitaine.

La mansuétude de Lincoln se manifestait aussi vis-à-vis des soldats condamnés. On avait dû établir dans toute sa rigueur la loi martiale qui punissait de mort les fautes contre la discipline, et surtout la désertion. Toutes les fois que cela lui était possible, le Président usait de son droit de grâce, aussi les parents, les amis des coupables ne cessaient de venir l'implorer. Des mères, des sœurs, des femmes en larmes se jetaient à ses pieds pour lui demander miséricorde ; il les accueillait avec une inlassable bienveillance, et saisissait le

moindre prétexte pour leur accorder la vie des condamnés.

Une mère qui avait obtenu de lui le pardon de son fils s'écriait toute radieuse en quittant la Maison Blanche : « Et on dit qu'il est laid, notre Président ! Jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi beau ! » On rapporta ce mot à Lincoln ; il en rit de bon cœur tout en ayant encore les yeux pleins de larmes. Il est certain qu'en ces occasions, le généreux bonheur d'avoir pu sauver une vie humaine le transfigurait ! Une fois, il gracia un jeune homme qui avait déserté pour aller retrouver et épouser sa fiancée qu'un rival menaçait de lui enlever ; en signant le bienheureux décret, il observa que dans sa jeunesse il aurait probablement fait la même chose ! Quand on lui présentait l'arrêt de mort des « gars en bleu » qui avaient pris la fuite au moment d'affronter le baptême du feu, il secouait les épaules avec indulgence. « Non, » disait-il, « les pauvres enfants, il ne faut pas les fusiller, cela leur ferait trop grand peur ! » Et il ajoutait : « C'est une affaire de jambes, comment voulez-vous qu'un homme aille au combat, eût-il le cœur aussi brave que Jules César, si ses jambes se refusent absolument à l'y porter ? » Ses

ministres se fâchaient, prétendaient qu'à toujours pardonner il finirait par ruiner la discipline. « Ne pensez-vous pas, » répondait-il très sérieux, « que ces soldats seront plus utiles à la patrie sur la terre que sous la terre ? » Et, après avoir fait grâce aux condamnés, il les renvoyait à l'armée où la plupart du temps ils rachetaient leur faute, — quelle qu'elle soit, — par leur belle conduite et leur courage.

A ce sujet, une histoire que racontent tous les biographes de Lincoln est caractéristique. Souvent, dans cette campagne harassante, les pauvres petits soldats — enfants choyés de la veille, — cédaient à la fatigue et au sommeil et s'endormaient sous les armes. La loi était formelle sur ce point, la sentence impitoyable.

Or, après une marche forcée de 48 heures, un jeune paysan de dix-neuf ans, William Scott, s'était offert comme sentinelle à la place d'un de ses camarades qui se trouvait malade. Il avait pris la garde... et s'était endormi. Surpris par une ronde de nuit, il passa devant la Cour martiale, fut condamné à mort. Comme il attendait son exécution dans la tente qui lui servait de prison près de Washington, la toile se souleva, et, tandis qu'au dehors on entendait

le cliquetis des armes de son escorte, un homme entra, seul... Le Président ! Le « père Abraham ! » Il vint à William Scott éperdu de surprise, lui parla avec bonté, le questionna sur sa vie passée, sur sa famille, sur sa mère... Le jeune homme tâchait d'être ferme, mais à ces mots sa voix s'étrangla dans sa gorge : « Oui, j'ai ma mère... Tenez, Monsieur le Président, la voici... » Et il tira de son sein une photographie qu'il tendit au visiteur. Lincoln la contempla longuement, silencieusement. Devant l'image de cette humble femme, quel flot de souvenirs et d'amour devait remonter à son cœur ! Enfin, il se leva, et, regardant William droit dans les yeux : « Mon garçon, vous ne serez pas fusillé. Je vous crois quand vous me dites que vous n'avez pas pu lutter contre le sommeil. J'ai confiance en vous et je vous renvoie à votre régiment. Mais comment achèterez-vous votre pardon ? — Oh ! Monsieur le Président, » balbutia William, « que je vous remercie !... Comme ma mère sera heureuse !... Mais... Je ne sais si nous aurons assez d'argent... Nous sommes pauvres... Pourtant, j'ai ma solde... Nous possédons quelques économies à la Caisse d'Epargne... Mes parents vendront

leur ferme... Des amis pourront peut-être nous aider... Si vous vouliez attendre, tout cela fera bien deux ou trois mille francs... Sera-ce suffisant ?... » Le Président secoua la tête, tandis que son sourire de bonté ineffable éclairait ses traits amaigris. Il posa paternellement sa main sur l'épaule du jeune homme : « Vous ne comprenez pas, mon enfant. Ma créance vaut bien plus que cela, elle est très grande. Ni votre famille, ni vos amis, ni votre ferme ne pourraient la payer. Il y a un seul homme au monde qui ait les moyens de le faire, il s'appelle William Scott. Si, dès ce jour, il agit de telle façon que lorsqu'il mourra il puisse se dire : « J'ai tenu la promesse que j'ai faite au Président, j'ai rempli mon devoir de soldat, » alors la dette sera payée. »

William Scott regagna son régiment. Quelques mois plus tard, il se jetait dans un fleuve, sous le feu de l'ennemi, pour sauver des camarades, et y trouvait une mort glorieuse ; il avait payé sa dette.

Lincoln ne se récusait jamais quand il s'agissait de faire du bien. Chaque matin à 9 heures, la Maison Blanche était ouverte à la foule des solliciteurs et des visiteurs, qui s'écoulaient devant lui en torrent pressé,

à la manière toute américaine. Il disait à des amis qui lui conseillaient d'éviter cette fatigue : « Les pauvres gens demandent beaucoup, et nous ne pouvons leur donner que bien peu. Chacun considère son affaire comme étant de grande importance, et je dois essayer de les contenter. Je sais si bien ce que j'éprouverais si j'étais à leur place ! » — « Je sais ce que j'éprouverais si j'étais à leur place ! » C'était là le secret béni de cette sympathie toute-puissante qui l'unissait au peuple entier et lui permettait de sentir battre dans son cœur « le cœur de vingt millions de ses frères. »

Les petits enfants, qui ignoraient tout de ses peines, venaient à lui, confiants, avec leur sûr instinct qui ne les trompe jamais. Parfois, il y en avait qui, sans le connaître, lui tendaient leurs petits bras dans la rue. Une femme portant un bébé était toujours sûre d'être reçue à la Maison Blanche. Pendant les réceptions du matin, Lincoln arrêtait la longue procession défilant rapidement devant lui pour prendre un bébé dans ses bras, ou pour « serrer la main de ce petit homme. » Un garçonnet de sept ans lui avait été présenté comme le fils d'un officier de l'Union. Ce bambin, aujourd'hui grisonnant, se rappelle

encore la douceur avec laquelle le grand Président posa sur sa tête une main lassée et lui dit : « Mon enfant, j'espère qu'en grandissant vous deviendrez un homme aussi bon et aussi utile que l'est votre père. » Un matin, trois timides petites filles suivirent la longue ligne de visiteurs jusqu'à l'endroit où se tenait Lincoln, et là elles perdirent soudain tout leur courage. Mais le Président les aperçut et les appela : « Petites filles, allez-vous passer sans me serrer la main ? »

Apprenant qu'un de ses petits amis de Springfield avait beaucoup de chagrin parce qu'on lui contestait l'honneur de connaître le Président, il lui envoya cette attestation en bonne et due forme :

« Pour servir à qui de droit : J'ai vu et parlé à George Patten en mai dernier à Springfield, Illinois.

« Abraham LINCOLN. »

Tel était l'intérêt qu'il montrait pour le bonheur des plus humbles, des plus petits, quels que soient les devoirs et les soucis écrasants de sa charge.

Pendant l'été de 1863 de nombreuses batailles se succédèrent, tantôt favorables, tantôt défavorables à l'Union. Beaucoup

furent meurtrières, mais peu aussi terribles et aussi acharnées que celle de Gettysbourg qui dura du 3 au 5 juillet, et où il y eut dans les deux camps plus de 8.000 morts et de 30.000 blessés ! Elle se termina à l'avantage de l'armée du Nord ; ce qui ajouta à l'importance de la victoire, c'est qu'elle fut vraiment le « point tournant » de la guerre et ouvrit la voie à une série de succès pour les Républicains.

On avait enterré la plupart des morts sur le champ de bataille, transformé en cimetière. Au mois de novembre, on inaugura à cette place un monument commémoratif, destiné à rappeler aux générations futures les luttes et les souffrances que leurs pères avaient endurées pour le salut de l'Union et l'honneur de l'humanité. Lincoln présida cette cérémonie et y prononça un discours empreint du plus pur, du plus ardent patriotisme, qui causa une immense sensation. « Dieu aidant, » dit-il, « la Nation renaîtra dans la liberté, et le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne périra point sur cette terre ! »

Après l'inauguration, quittant ses généraux et ses ministres, il se promena longtemps, pensif et recueilli, sur le champ de bataille. En foulant ce sol sous lequel dor-

maient tant de héros obscurs, les idées, familières depuis son enfance, de la mort et de la vie éternelle, l'absorbaient plus profondément que jamais. Nul ne pénétra le mystère sacré de sa méditation. Il reprit ensuite son labeur et personne ne remarqua de changement dans sa vie quotidienne ; mais plus tard, il confia à un de ses intimes que c'était à ce moment-là qu'il s'était donné à Dieu. Nous nous inclinons avec respect devant cette déclaration, tout en pensant que, certes, il n'avait pas dû faire un bien long chemin pour arriver à Lui, si ce n'était déjà fait depuis longtemps, — il en avait été si près toute sa vie !

Toujours est-il que quelques mois avant sa mort tragique, le Président invita un de ses amis à passer la soirée avec lui à la Maison Blanche. C'était le brave Speed, le menuisier qui jadis l'avait si cordialement accueilli à Springfield et qui était demeuré son champion fidèle, à travers toutes ses vicissitudes. Quand Speed arriva, il trouva Lincoln en train de lire. Il s'approcha dans le clair-obscur du crépuscule, et s'aperçut que le Président lisait la Bible qui était toujours sur sa table de travail. « Eh bien ! » lui dit-il, « je suis heureux de vous voir

faire un si bon emploi de votre temps. — Oui, » dit Lincoln levant les yeux et le regardant avec sérieux, « je fais un bon emploi de mon temps. — Très bien, » reprit Speed, non sans quelque tristesse. « Si vous avez trouvé la paix, je ne puis malheureusement pas en dire autant pour moi. »

Le Président le regarda un instant bien en face, puis, de son geste familier, lui mettant doucement la main sur l'épaule, il lui dit avec une solennité inaccoutumée, comme s'il pressentait que c'était la dernière fois qu'il parlait d'un tel sujet à son ami, et que ses paroles seraient un encouragement pour tous les pèlerins anxieux et troublés qui en recevraient l'écho : « Speed, vous avez tort de vous tourmenter ainsi. Admettez dans la Révélation, dans la religion tout ce que votre raison peut admettre, et le reste, eh bien ! acceptez-le simplement par la foi. Vous ne vous en trouverez que mieux, j'en suis sûr, et pour vivre, et pour mourir. »

En 1864, le mandat du Président arrivait à son terme ; toute l'année le pays s'occupa et se préoccupa des élections. Lincoln considérait comme son devoir de se représenter ; ce n'était pas au moment où

on franchissait un passage d'importance capitale, qu'il pouvait lâcher la barre du gouvernail et tout laisser aller à la dérive. Plusieurs candidats se mirent sur les rangs pour lui faire opposition, entre autres le général Mac Clellan qu'il avait dû révoquer, et un de ses propres ministres. De violentes attaques furent dirigées contre lui, mais après quelques hésitations, quelques flottements, le peuple, réconforté par les dernières victoires, se décida en faveur du Président sortant. En novembre, il fut réélu à une énorme majorité — en dernier scrutin il obtint 213 voix contre 21 ! En apprenant ce résultat, il dit : « Je n'ai aucun plaisir à l'emporter contre qui que ce soit, mais je remercie le Tout-Puissant qui a voulu que le peuple se prononce résolument pour le maintien d'un gouvernement libre et des droits de l'humanité. »

Les campagnes de 1864 et 1865 furent décisives. Le sort des armes souriait enfin au Nord si longtemps éprouvé. A force de persévérance, Lincoln avait su trouver des généraux plus dociles que Mac Clellan, — Sherman, Sheridan, Butler, Meade, le vainqueur de Gettysbourg, et surtout Grant qu'il avait mis à la tête des troupes, le valeureux et généreux Grant, une des plus pures

gloires militaires du Nouveau Monde, et qui est resté pour ses compatriotes « le héros de la guerre de Sécession. »

Grant s'employait de toutes ses forces à réaliser un plan de campagne que lui avait indiqué Lincoln, — c'était un mouvement concentrique qui devait enfermer les Confédérés dans les environs de Richmond, leur capitale. Le cercle se resserrait de plus en plus, malgré les efforts désespérés du Président dissident, Jefferson Davis, du général Lee, le chef suprême de l'armée Sudiste, et la bravoure digne d'une meilleure cause que mettaient les Confédérés à défendre leurs positions. Sans oser encore entrevoir le triomphe final, le Nord commençait à espérer la fin de ce long et douloureux cauchemar.

En janvier, le Président Lincoln eut une grande joie. Dans une séance toute frémissante d'enthousiasme, les membres du Congrès réunis au Capitole de Washington ratifièrent officiellement la proclamation qu'il avait publiée deux ans plus tôt, et votèrent à l'unanimité une loi qui abolissait à tout jamais l'esclavage sous le drapeau Américain... Comme les temps avaient changé, depuis le jour où un seul député de l'Illinois avait consenti à signer

son appel en faveur des esclaves, et celui où, sous ce même dôme du Parlement fédéral, après son interpellation sur la guerre du Mexique, les sénateurs de tous les Etats avaient froidement blâmé l'imprudente incartade de « l'homme des forêts de l'Ouest ! »

Suivant la coutume, le 4 mars 1865, Lincoln fut « inauguré » pour la seconde fois.

Un immense concours de population suivit de ses acclamations l'escorte présidentielle. Lincoln était en voiture avec son petit Tad assis en face de lui ; parmi les cavaliers qui galopaient aux portières, il y avait un peloton de soldats nègres rappelés de la guerre, et qui excitaient une curiosité et une sympathie générales. C'était la première fois aux Etats-Unis que des gens de couleur étaient admis à participer à une cérémonie officielle. Ils étaient tout fiers d'accompagner leur « Massa Lincoun », leurs figures radieuses disaient éloquemment leur joie ! A un certain moment, il se produisit un léger incident ; un jeune homme se faufila hors de la cohue, essaya de rompre le cordon de troupes pour arriver au Président, mais on le repoussa et on n'y prit pas garde. Cet homme s'appelait John Wilkes Booth.

Ce que Lincoln venait de souffrir pendant les quatre années où il avait occupé le pouvoir, les tristesses publiques et privées qu'il avait endurées, chacun put s'en rendre compte lorsqu'il se leva dans sa tribune pour prononcer le discours d'usage. Un témoin de l'inauguration écrivit : « La dernière fois que je vis le Président, je fus saisi par sa physionomie hagarde, labourée par les soucis, absolument différente de celle qu'il avait en arrivant de l'Illinois. On le sentait, sa vie tenait à un fil si ténu que n'importe quel nouveau chagrin, n'importe quel nouvel effort aurait suffi à le briser. Le « couchant des jours » se reflétait visiblement dans ses yeux si bons et sur ses traits battus par la tempête... »

Lincoln n'en était pas moins ferme, et, dans son discours, il sut, une fois de plus, remuer ses auditeurs jusqu'au fond de l'âme. Il prononça entre autres ces belles paroles : « Nous espérons, et nous demandons à Dieu avec ferveur que ce terrible fléau de la guerre finisse bientôt. Mais si Dieu veut qu'il dure jusqu'à ce que toute la richesse accumulée par 250 ans de travail non rétribué des esclaves soit engloutie, et jusqu'à ce que le sang répandu sous le fouet soit expié par le sang versé par l'épée,

nous devrons répéter la parole dite il y a trois mille ans : « Les jugements de l'Eternel sont vrais ; ils sont tous justes. »

« ...Poursuivons jusqu'au bout notre tâche sans malveillance envers personne, avec charité pour tous, mais avec fermeté dans ce que Dieu nous montre comme le Droit... Le Dieu juste nous donnera en son temps une récompense équitable, l'harmonie finira par régner entre nous et avec toutes les nations... »

Ces nobles accents tombaient sur la foule, pareils au verbe inspiré des anciens prophètes, dont la foi indomptable sauvait leur patrie et leur race. Il avait plu toute la matinée, mais au moment où Lincoln prononçait ces derniers mots, un rayon de soleil perça les nuages et se posa sur lui d'à-plomb, enveloppant la stature gigantesque autour de laquelle flottaient les bannières étoilées, illuminant sa figure pâle et fatiguée, comme une bénédiction, un symbole et une promesse de la grande paix qui allait enfin venir...

ÉPILOGUE

La grande paix...

Les armées rivales étaient arrivées tout près de Richmond. Une fois de plus, Lincoln avait fait preuve de sa patience et de sa bienveillance en essayant de terminer pacifiquement les hostilités, de tendre aux révoltés une main fraternelle. Sa bonne volonté avait échoué devant l'irréductible obstination des Sudistes, entêtés à ne céder ni sur la question des esclaves, ni sur celle de la séparation, et devant l'opposition unanime des membres du Gouvernement Républicain moins conciliants que lui, et résolus à profiter des avantages si péniblement acquis.

Conscient d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter de nouvelles effusions de sang, voyant que seul, le sort des armes déciderait de la fin de la lutte, il avait été rejoindre ses soldats près de

Richmond, partager leurs fatigues, leurs périls.

Le 3 avril, une nouvelle victoire des Républicains leur ouvrit la capitale confédérée. Le Président Jefferson Davis et le général Lee, qui s'y trouvaient, la quittèrent en toute hâte, prenant à peine le temps de rassembler leurs papiers les plus précieux. On les a accusés d'avoir, avant de s'enfuir, ordonné d'incendier l'Entrepôt des tabacs et les monuments publics, afin qu'ils ne tombent pas en possession des vainqueurs. Quoi qu'il en soit, dans la débandade il se trouva des misérables, ivres de fureur et d'alcool, pour causer une véritable émeute, entrant de force dans les maisons, les pillant et y mettant le feu ; en quelques instants plus de sept cents habitations devinrent la proie des flammes. Pour ajouter à ces horreurs, les condamnés de droit commun, voleurs et assassins, s'échappèrent de la prison et se joignirent aux perturbateurs. Les habitants terrorisés croyaient leur dernière heure venue, mais soudain on entendit le son joyeux des clairons, des tambours et des fifres, et on vit apparaître... l'avant-garde de l'armée du Nord, composée d'un bataillon de nègres disciplinés, à l'allure martiale ! La plu-

part avaient été esclaves dans cette même ville ; ils y rentraient en triomphateurs, mais surtout en pacificateurs. Ils rassurèrent les blancs parmi lesquels beaucoup pouvaient reconnaître leurs anciens maîtres, éteignirent les incendies allumés sur plusieurs points, s'employèrent de leur mieux à rétablir l'ordre, se conduisirent d'une manière pleine de générosité et de bravoure. N'est-ce pas une saisissante coïncidence que la première tentative faite pour réparer les maux de cette guerre néfaste ait été accomplie par des noirs, cause innocente et premières victimes de son déchaînement ?

La capitale de la Confédération mourante présentait un aspect de désolation, avec les tonneaux défoncés, les meubles, les débris de toutes sortes jonchant les rues, les portes et les volets à demi-arrachés pendant sur leurs gonds, les magasins saccagés et les quartiers entiers dont il ne restait plus que des décombres et des ruines fumantes ! Tel fut le spectacle qui s'offrit aux yeux de Lincoln, quand il fit son entrée à Richmond.

Jamais, dans l'histoire du monde, le chef d'une nation puissante et le vainqueur d'une grande rébellion ne pénétra dans

la capitale ennemie avec tant d'humilité et de simplicité. Il était escorté uniquement de dix marins, la carabine sur l'épaule, et d'un officier supérieur ! Tandis que la petite troupe s'avançait dans les rues, la foule grossissait sur son passage ; aux blancs se mêlaient des quantités de nègres sortis d'un peu partout, de ces nègres du Sud, esclaves la veille encore, et qui aujourd'hui seulement, de par la prise de la ville, entraient en possession de la liberté tant désirée dont leurs frères du Nord jouissaient depuis deux ans déjà !

Quand les pauvres noirs comprirent que cet homme aux épaules voûtées, qui dépassait de la tête tous ceux qui l'entouraient, était vraiment leur « Grand Messie, » leur libérateur « Massa Lincoun, » il n'y eut plus moyen de les retenir. Pieds nus, dans leurs misérables vêtements d'esclaves, ils s'élancèrent vers lui, cherchant à embrasser ses mains, ses vêtements, tombant à ses genoux et couvrant ses pieds de baisers et de larmes, avec des phrases entrecoupées de sanglots et de rires de bonheur. Lincoln, profondément touché, mais en même temps tout confus de pareils hommages, essayait de les relever : « Ne vous agenouillez pas devant moi, » disait-

il, « ce n'est pas bien. Vous devez vous agenouiller seulement devant Dieu, c'est Lui qu'il faut remercier pour la liberté qu'Il vous accorde... » Mais il ne pouvait échapper aux effusions de leur tendre gratitude. Finalement, pour les calmer, il leur fit un petit discours, se mettant à leur portée comme il eût parlé à des enfants : « Mes pauvres amis, vous êtes libres, libres comme l'air. La liberté est votre droit de naissance, c'est une honte que vous en ayez été privés si longtemps. Mais vous devez essayer de la mériter, de vous en rendre dignes. Apprenez les lois et obéissez-leur pour devenir de bons citoyens. Obéissez aux commandements de Dieu et remerciez-le pour votre liberté, car c'est à Lui que vous devez toutes choses... » Un peu plus loin, le Président rencontra un vieux nègre qui le salua respectueusement ; il lui rendit son salut ; le pauvre homme demeura émerveillé d'avoir vu un blanc se découvrir devant lui !

Le triomphe n'enlevait rien à la bonté et à la simplicité de Lincoln. Il refusa de donner les ordres qu'on lui demandait pour poursuivre les Sudistes en déroute. Il oubliait tout, il voulait tout oublier, les insultes, les trahisons, les haines, pour cher-

cher à réconcilier dans la paix et la bienveillance les frères ennemis ; sa compassion pour le Sud dans ses détresses lui gagna les cœurs de ceux qui, avant de le connaître, le détestaient avec le plus d'acharnement. Il passa une grande partie de son temps à visiter les blessés dans les hôpitaux, disant à chacun un mot d'encouragement et d'affectueuse sympathie. Un de ses officiers, croyant qu'il se méprenait sur l'identité de ses protégés, finit par lui glisser à l'oreille : « Monsieur le Président, ces blessés sont des ennemis. — Non, » rectifia doucement Lincoln, « pas des ennemis, — des Confédérés. »

Avant de quitter Richmond, il chercha la demeure d'un de ses amis d'enfance, George Pickett, qui s'était joint à l'armée du Sud et en était devenu un des meilleurs généraux. La femme du général, son bébé dans les bras, vint le recevoir à la porte. Elle-même a raconté cette entrevue :

« Est-ce ici la maison de George Pickett ? » me demanda le visiteur. Appelant à mon aide toute ma dignité et tout mon courage, je répondis : « Oui. Je suis sa femme et voici son bébé. — Je suis Abraham Lincoln. — Le Président ! » bal-

butiai-je éperdue. Je ne l'avais jamais vu, mais je savais avec quel amour et quel respect intenses mon soldat parlait toujours de lui. L'étranger secoua la tête et répondit : « Non. Abraham Lincoln, le vieil ami de George. » A ce moment, voilà mon bébé qui se met à se trémousser, tendant ses menottes vers M. Lincoln ; celui-ci le prit dans ses bras et commença à le caresser. Le petit, tout à fait apprivoisé, avança les lèvres pour donner un gros baiser à l'ami de son papa. Tandis qu'il l'embrassait, un rayon d'extase, de divine tendresse éclaira le triste visage de M. Lincoln. C'est une expression que je n'ai jamais vue sur aucune autre figure... »

Le Président avait regagné Washington, quand, le 9 avril, une dépêche annonça la capitulation de Lee, qui s'était rendu entre les mains de Grant avec 25.000 hommes et 750 canons. La guerre était virtuellement finie, les Etats-Unis reconstitués. Lorsque la nouvelle arriva à la Maison Blanche, le cabinet était en session. A l'invitation de Lincoln, tous les ministres s'agenouillèrent en silence pour une fervente prière d'actions de grâces.

⁂

Cinq jours suivirent, — cinq jours d'allégresse. Le canon ne tonnait plus que pour proclamer la bonne volonté parmi les hommes. Sous les plis du drapeau étoilé, les « gars en bleu » et les « gars en gris » fraternisaient, tout radieux à l'idée de revoir leurs familles, de reprendre dans leurs écoles ou dans leurs fermes les travaux interrompus si longtemps. La reconnaissance et l'enthousiasme de milliers et de millions de créatures humaines convergeaient vers Lincoln, le rédempteur des opprimés, le sauveur de la patrie ; il se sentait vraiment porté par l'amour d'un peuple immense, avide de le voir, de l'entendre, et qui l'accueillait, dès qu'il apparaissait, par des acclamations délirantes... La joie des hommes se mêlait à l'éveil de la nature sortant enfin de son lourd sommeil hivernal. Le printemps s'avançait, illuminant de ses rayons le sol du Nouveau Monde, jetant à pleines mains les boutons d'or et les pâquerettes dans ces ravins, sur ces prairies arrosés de trop de sang ; autour de la Maison Blanche, les lilas en fleurs répandaient dans les airs leurs parfums les plus suaves...

...Et on fut au Vendredi Saint, 14 avril 1865...

Ce matin-là, Lincoln était joyeux en arrivant près de ses ministres. On le sait, il croyait aux rêves, aux pressentiments, messagers envoyés de Dieu. Or, dans la nuit, il avait fait un rêve étrange, qu'il avait déjà eu chaque fois que dans sa vie il allait lui arriver quelque chose d'heureux. Il se trouvait, seul, sur un navire rapide et silencieux, glissant dans l'ombre le long de côtes mystérieuses et inconnues... Il raconta ce songe à ses ministres qui en furent très impressionnés. Pour lui, c'était le présage d'un grand bonheur tout proche...

La journée fut douce et belle, — peut-être la meilleure qu'il ait passée depuis son arrivée au pouvoir. Son cœur débordait de sentiments de gratitude envers le Ciel, qui prenaient la forme, — habituelle aux généreuses natures, — d'amour et de bonté envers tous les hommes. Il s'occupa des affaires courantes, fit grâce de la vie à un condamné et apposa, — pour la dernière fois ! — sa signature au bas de ce décret, en observant qu'il y avait eu assez d'existences sacrifiées déjà, et en affirmant sa résolution d'envelopper tous les rebelles dans le même pardon, la même clémence... Il consacra une heure à ses fils, son grand

Robert revenu de la guerre et qui passait quelques jours à la Maison Blanche avant de retourner au collège, et son petit Tad plus câlin que jamais... L'après-midi, il fit une promenade en voiture avec sa femme, qui l'avait vu rarement aussi joyeux, surtout pas une seule fois depuis la mort de leur petit Willie. Il se sentait enfin délivré de son lourd fardeau, de ses responsabilités écrasantes. Certes, il avait encore devant lui une grande tâche, celle de la restauration de la patrie ; il lui faudrait relever les ruines de la guerre, bander les plaies de la nation, maintenir l'harmonie entre les différents partis politiques, élever le niveau moral et matériel des noirs pour en faire des citoyens utiles et conscients... Mais comme tout cela serait plus facile, après la grande délivrance ! Et quel bonheur, dans quatre ans — son second terme achevé, — de retourner à Springfield, de reprendre tout simplement sa tâche quotidienne dans son petit bureau, ses tournées à travers l'Illinois, comme si rien n'était venu les interrompre !... Springfield !... Ce lieu tant aimé et si souvent regretté, où il avait passé vingt-cinq ans de sa vie, où il voudrait mourir !... Jamais, comme aujourd'hui, Lincoln n'avait senti

ce coin de terre s'évoquer, l'appeler avec une telle puissance... Mme Lincoln, elle, lui disait qu'elle aimerait voyager, faire un tour en Europe, connaître l'Angleterre, la France, l'Italie... Après tout, cela se pourrait peut-être... Dans son allégresse, Abraham ne songeait qu'à rendre les autres heureux ; sa nature si tendre sous sa réserve apparente s'épanouissait sans contrainte, et, pendant une heure, ces deux âmes que les heurts de la vie et les cruautés de la guerre civile avaient plus d'une fois séparées se fondirent dans une pleine communion...

Les Américains n'ont pas coutume d'observer comme nous la Semaine Sainte, d'ailleurs, cette année-là, il eût été impossible de suspendre les réjouissances nationales. Le soir, le Président devait se rendre au théâtre avec le général Grant, afin de donner au peuple la joie de saluer ensemble les deux artisans de la paix. Au dernier moment, Grant se récusa. Mme Lincoln ne voulut pas renoncer à la soirée, et proposa d'y aller avec des amis. Lincoln n'y tenait guère, mais, avec sa bonté habituelle, il se laissa persuader pour ne pas désappointer beaucoup de monde qui comptait le voir et s'en faisait une fête à l'avance...

Le théâtre, plein de spectateurs en habit et en brillants uniformes, et de femmes en toilettes chatoyantes, resplendissait de lumières et de diamants. Quand le petit groupe fit son entrée dans la loge présidentielle ornée de drapeaux américains, et qu'on vit se profiler parmi les autres la haute silhouette d'Abraham Lincoln, la salle entière se mit debout. Les hommes agitaient leurs chapeaux, les femmes leurs bouquets, leurs éventails, leurs mouchoirs, tandis que les acteurs eux-mêmes s'inclinaient sur la scène et que la musique jouait l'hymne national aux accents entraînants. Ce fut une minute saisissante, — et que nul, parmi ceux qui la vécurent, ne put jamais oublier...

Les nouveaux venus s'assirent et la représentation continua. C'était une pièce gaie, alerte et spirituelle, qui soulevait de fréquents éclats de rire. Lincoln paraissait intéressé ; pourtant, suivait-il en imagination les projets de voyages ébauchés l'après-midi avec sa femme ?... En cette nuit pénétrée pour tout cœur chrétien de si poignants souvenirs, sa pensée croyante s'en allait-elle bien haut, bien loin de cette salle de spectacle froufroutante et brillamment illuminée ? A un moment, il se pen-

cha vers sa femme et lui murmura tout bas : « Savez-vous, Mary, j'aimerais fouler un jour le sol de Jérusalem. » Ce furent ses dernières paroles, — les toutes dernières ici-bas...

Tandis que l'attention des spectateurs se concentrait sur la scène, tandis que les personnes occupant la loge présidentielle restaient assises, face aux lumières et le dos tourné à la porte, derrière eux, celle-ci fut poussée, s'ouvrit lentement, lentement... Un homme, un fantôme plutôt, se glissa par l'étroite ouverture, referma la porte derrière lui et poussa le verrou... D'une main, il tenait un poignard, de l'autre un pistolet. Une sauvage exaltation, une détermination implacable se lisait sur sa figure... C'était John Wilkes Booth, un comédien de race, partisan effréné du Sud, ennemi juré de la République, pour lequel Lincoln incarnait tout ce qu'il poursuivait de sa haine et qui, depuis des mois, — comme au jour de l'inauguration, — cherchait à atteindre le Président...

Aujourd'hui, l'occasion était trop belle !... Avec quelques bandits de son espèce, il avait fomenté un complot pour assassiner tous les membres du Gouvernement. Il avait réclamé pour lui l'honneur de frap-

per le chef suprême, et avait demandé à l'alcool l'horrible courage qu'il lui fallait...

Tout à coup, d'un bond silencieux de fauve, il se détacha de l'ombre, se jeta sur le Président, appliqua son pistolet sur sa tempe, fit feu à bout portant...

L'officier assis à côté de Lincoln poussa un cri, voulut saisir l'assassin... Mais celui-ci, le jetant de côté d'un terrible coup de poignard, escalada le devant de la loge, s'embarrassa dans les drapeaux qui l'ornaient, tomba, se cassa la jambe, ne s'en releva pas moins et disparut en criant, — cabotin sinistre : « *Sic semper tyrannis !* »[1]

Tout cela s'était fait si vite que la salle — passant subitement d'une comédie joyeuse à la plus atroce des tragédies, — restait pétrifiée d'horreur. Le Président avait essayé de se lever, mais il était retombé dans son fauteuil et avait immédiatement perdu connaissance. Ses yeux étaient fermés, un tout petit filet de sang coulait de sa tempe trouée...

On fit voler en éclats la porte barricadée

[1] Son cheval tout équipé l'attendait à la porte du théâtre. Il fut poursuivi, rejoint quelques jours après dans une grange à laquelle on dut mettre le feu pour s'emparer de lui et tué d'un coup de carabine.

de la loge. Au milieu d'un tumulte de cris et de sanglots, on apporta un brancard improvisé. Avec des peines infinies, on y étendit ce grand corps, pareil à un chêne frappé par la foudre... On le transporta en face du théâtre, dans la maison d'un tailleur qui fut aussitôt gardée militairement par la troupe. Les médecins déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire. Le cerveau était atteint, tout homme moins robuste aurait été tué sur le coup, pour Lincoln ce n'était plus qu'une question d'heures...

Elles s'égrénèrent monotones, impassibles, ces heures de la nuit. Il pleuvait à torrents, comme si le ciel eût pris part au deuil de la terre ; on entendait l'eau ruisseler sans trêve sur les toits...

Lincoln était étendu sur un lit, immobile, agité de loin en loin de faibles tressaillements ; sa respiration haletait pénible, irrégulière... Il souffrait obscurément, sans en avoir conscience ; il ne savait pas que sa vie s'en allait... Le docteur et le pasteur de la Maison Blanche, des ministres, des généraux se tenaient à son chevet, épiant son moindre souffle, guettant anxieusement un regard, un signe d'intelligence, ne voyant que les ombres de la mort descendant rapidement... Mais ce que personne

n'apercevait, dans cette veillée funèbre, c'était le navire, — le navire du rêve de Lincoln, — présage du bonheur suprême, ce courrier de l'Eternité qui vient tôt ou tard pour chacun de nous et qui l'emportait, seul, le long de rives mystérieuses et inconnues...

A l'aube, il y eut un dernier sursaut, un dernier gémissement... Le noble cœur avait cessé de battre. L'expression angoissée du visage pâli fit place à une grande paix, à une sérénité auguste. Tous les assistants tombèrent à genoux ; une tremblante prière s'échappa des lèvres du pasteur.

« Maintenant, » dit un de ses ministres, « il appartient à l'Histoire. »

Le navire était arrivé au port, dans la Jérusalem céleste. Et sans doute, — comme Lincoln espérait et croyait fermement qu'ils le feraient, — tous ceux qui l'avaient aimé ici-bas, sa mère, Anne Rutledge, son cher petit Willie, les soldats tombés avec son nom sur leurs lèvres, les pauvres esclaves que la mort seule avait délivrés, étaient venus au-devant de lui, dans les élans d'une ineffable joie, pour le conduire près du Maître qu'il avait si fidèlement servi et qui avait dû l'accueillir par ces paroles :

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »



La mort de Lincoln causa une douleur universelle. Nos parents ou nos grands-parents se rappellent encore la consternation qui accueillit, sur les boulevards de Paris, dans les rues de Genève ou de Londres, les éditions spéciales des journaux qui annonçaient l'assassinat du Président des Etats-Unis.

En Amérique, cette fin tragique arrivée en plein bonheur, en plein triomphe, ajouta à la gloire si pure du Chef de l'Etat l'auréole du martyre. Tout le monde prit le deuil, — les pauvres aussi bien que les riches, les nègres aussi bien que les blancs. Du Nord au Sud, l'immense contrée, la veille encore en fête, se trouva au réveil plongée dans les larmes et la désolation. On eût dit que la mort s'était assise à chaque foyer. Des petits enfants pleuraient dans les rues, faisant écho sans le savoir au désespoir navrant de Tad, qui courait sans cesse d'un bout à l'autre de la Maison Blanche, répétant entre ses sanglots de sa voix inintelligible : « Mon papa est mort ! Mon papa est mort ! Mon papa est mort ! » Le pauvre enfant devait suivre

quelques années après dans la tombe le père qui l'avait tant aimé.

Le corps d'Abraham Lincoln fut transporté à Springfield. Ses funérailles donnèrent lieu à des manifestations grandioses par lesquelles s'exprimaient l'amour, la reconnaissance et les regrets de tous les partis. A la même heure, au même instant, les cloches des églises des multiples dénominations dans l'Amérique entière sonnèrent le glas, saluant, de leurs voix d'airain, celui qui n'avait voulu appartenir à aucune d'entre elles, mais dont le nom était inscrit à jamais parmi ceux des plus grands serviteurs de Dieu. Sur le passage du train funèbre qui l'emportait à travers les prairies verdoyantes, les paysans allumaient de grands feux dans la campagne... Partout où, quatre ans plus tôt, il s'était arrêté en venant prendre son poste d'honneur, des foules innombrables défilaient devant son cercueil qui ne formait plus qu'une montagne de fleurs et de couronnes. A Springfield, un régiment de nègres, l'arme en terre, ouvrit le cortège sans fin, conduisant « Massa Lincoun » à sa dernière demeure. On se montrait avec émotion son bon cheval du temps des circuits, son vieux et fidèle Tom, suivant son maître,

recouvert d'un voile de crêpe... Plus tard, on éleva sur la tombe de Lincoln un imposant monument pour lequel tous, noirs et blancs, voulurent apporter leur obole, mais le plus beau monument est celui que les Américains de toute opinion, de toute croyance, lui ont élevé dans leurs cœurs.

La disparition prématurée de Lincoln fut un coup terrible pour la politique de l'Union ; les chefs qui lui succédèrent n'avaient ni sa bonté, ni sa sagesse. Il fallut plus de dix ans pour réparer les désastres de la guerre et conclure cette réconciliation complète du Nord et du Sud qu'il aurait su si vite amener.

La fusion entre les deux races est plus lente encore. Après quarante-cinq ans écoulés, bien des préventions subsistent contre les frères noirs pour lesquels il a donné sa vie. Dans nombre d'endroits — surtout du Sud — on leur inflige dans l'exercice de leurs droits politiques des restrictions de toutes sortes ; on leur impose de dures humiliations, on refuse de les admettre dans les écoles, les hôpitaux ou les asiles destinés aux blancs ; on les relègue en tramway ou en chemin de fer dans des compartiments spéciaux. Les lynchages donnent lieu trop souvent à des

scènes horribles, renouvelées des anciens jours...

Pourtant, peu à peu, les nègres conquièrent le respect et l'affection des blancs. Leur situation matérielle est de plus en plus prospère ; ceux du Sud, les anciens parias, ne possèdent pas moins de trois cent mille fermes qu'ils ont acquises par leur travail. Leur niveau moral s'élève aussi constamment, ce n'est plus déjà 2 pour 100, mais 60 pour 100 des noirs qui savent lire et écrire. Il y a des instituteurs, des professeurs, des pasteurs, des médecins, des officiers nègres, toute une élite de chrétiens et d'hommes distingués parmi les gens de couleur. Le type le plus parfait qu'ait produit la race africaine, — le docteur Booker Washington, fils d'esclaves, ancien esclave lui-même, — est là pour prouver à quel degré de civilisation et de développement intellectuel pourront prétendre les noirs, lorsque l'œuvre commencée par Lincoln aura atteint son apogée.



Innombrables sont les fondations que la nation Américaine a consacrées et consacre encore en l'honneur de son Président

martyr : monuments, hôpitaux, parcs et jardins, ponts jetés sur les fleuves, institutions charitables... Mais, entre tous, deux hommages — dont l'un venu de l'étranger — ont été selon son esprit, et dignes de cette grande et touchante mémoire...

Voici le premier. Lorsqu'en février 1909, on célébra par des fêtes splendides le centenaire de la naissance d'Abraham Lincoln, des jeunes filles voulurent y associer le souvenir de la seule femme qu'il ait jamais aimée, et firent édifier un monument de marbre blanc, simple et pur comme elle, sur le tombeau d'Anne Rutledge, sa fiancée de New-Salem.

Et voici l'autre hommage. Peu avant l'élection de Lincoln à la Présidence des Etats-Unis, naquit en Suisse un enfant qui s'appelait Héli Chatelain. Il se trouva bien jeune à l'école de la souffrance. D'abord momentanément aveugle, à l'âge de douze ans, il tomba malade d'une coxalgie qui l'immobilisa sur une chaise longue où il passa près de dix années. Il employa cette douloureuse réclusion à lire, à étudier, à vivre dans la société des grands chrétiens de toutes les époques. Lincoln était son héros de prédilection, il aurait été digne — pauvre enfant infirme ! —

de compter parmi ces « garçons en bleu » dont le cœur ne battait que pour leur « père Abraham... »

A vingt-deux ans, Héli Chatelain put enfin se lever, mais il était resté boiteux et ne pouvait marcher qu'à l'aide de deux cannes. Ce n'en fut pas moins aussi une « noble vie » que la sienne, — une vie de labeur, de dévouement et de sacrifice... Il voulut consacrer à Dieu son peu de forces, l'unique talent qu'il avait reçu, en se mettant au service de ces pauvres noirs qu'il aimait par amour pour le héros de son enfance. Soutenu par sa foi ardente et son admirable énergie, il alla d'abord en Amérique pour y apprendre à connaître les nègres, puis partit pour l'Angola et y fonda une station missionnaire. Il la dirigea dix ans, en dépit de ses souffrances presque continuelles, enfin, complètement épuisé, il revint dans son pays natal pour y mourir...

Mais sa station subsiste, c'est maintenant un village chrétien où des centaines d'indigènes, esclaves fugitifs, affamés, malades, ont trouvé les secours dont ils avaient besoin et en même temps, ont appris à connaître et aimer leur Père céleste. Et, par une touchante inspiration d'Héli Chate-

lain, cette station, petite lumière isolée dans les ténèbres de l'Afrique, porte le nom de l'Ami, du Libérateur des esclaves. Elle s'appelle LINCOLN.

Février-Mars 1911.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CAHORS ET ALENÇON, IMP. A. COUESLANT. — 14.760

